Shaban Mazanaev

PARLONS AGOUL

CAUCASE, DAGHESTAN

L'Harmattan

Shaban MAZANAEV

Parlons agoul

Caucase, Daghestan

Traduit et présenté par Kamil Tchalaev

L'Harmattan

à Abdoulkadyr et Guldjahan Mazanaev, mes parents

Parlons…

Collection dirigée par Michel Malherbe

Dernières parutions

Parlons tadjik, Michel MALHERBE, 2015.
Parlons tamoul, Élisabeth SETHUPATHY, 2015.
Parlons abkhaze, Michel MALHERBE, 2014.
Parlons maya classique, Jean-Michel HOPPAN, 2014.
Parlons xokleng / laklãnõ, Ozias ALVES Jr, 2014.
Parlons dzongkha, Georges VAN DRIEM, Françoise POMMARET, Karma TSHERING de Gaselô, 2014.
Parlons pandjabi, Muhammad AMJAD, 2014.
Parlons ouïgour, Palizhati S. YILTIZ, 2014.
Parlons dhivehi, Gérard ROBUCHON, 2013.
Parlons gujrâti, Azad MONANY, 2013.
Parlons (hmong), Jacques LEMOINE, 2013.
Parlons talian, Ozias DEODATO ALVES Jr, 2013.
Parlons hunsrüchisch, Ozias DEODATO ALVES Jr, 2013.
Parlons kabiyè, David ROBERTS, 2013.
Parlons baloutche, Michel MALHERBE, NASEEBULLAH, 2013.
Parlons douala, Valérie EWANE, 2012.
Parlons routoul, Svetlana MAKHMUDOVA, 2012.
Parlons coréen, Michel MALHERBE et Olivier TELLIER, 2012.
Parlons lak, Kamil TCHALAEV, 2012.
Parlons shor, Saodat DANIYAROVA, 2012.
Parlons bouriate. Russie-Baïkal, Galina DRUON, 2012.
Parlons shina, Karim KHAN SAKA, *2012.*
Parlons batak, Yetty ARITONANG, 2011.
Parlons kimbundu, Jean de Dieu N'SONDE, 2011.
Parlons taiwanais, Rémy GILS, 2011.
Parlons iaaï, Daniel MIROUX, 2011.
Parlons xhosa, Zamantuli SCARAFFIOTTI, 2011.
Parlons géorgien, Irina ASSATIANI et Michel MALHERBE, 2011.
Parlons tedim, Joseph RUELLEN, 2011.
Parlons serbe, K. DJORDJEVIC, 2011.

Avertissement de l'éditeur

Si vous n'avez jamais entendu parler des Agouls, rassurez-vous, vous appartenez à la majorité des gens, même très cultivés. Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir faire découvrir à nos lecteurs cette langue et cette culture du Daghestan, République de la Fédération de Russie au bord de la Caspienne célèbre pour la multiplicité de ses langues (une trentaine). Cet ouvrage n'aurait jamais pu voir le jour sans la contribution de M. Kamil Tchalaev, lui-même Daghestanais d'ethnie lak et auteur du *Parlons lak* dans notre collection. C'est grâce à lui qu'ont été obtenus les documents du spécialiste de l'agoul, M. Shaban Mazanaev et c'est lui qui les a traduits du russe et les a mis en forme. Qu'il en soit ici remercié.

Michel Malherbe

N.B. Le contributeur cité ci-dessus tient à exprimer sa reconnaissance à Mme Sophie Nercessian-Rouxel, diplômée de l'INALCO, pour sa participation active à l'élaboration de cet ouvrage, ses remerciements à Mme Chantal Rousseau pour ses conseils professionnels ainsi que sa gratitude à Mlle Nathalie Lefevre pour son aide amicale.

Introduction générale

Au Daghestan (dans le lointain Caucase), comme chacun sait, vit une trentaine de peuples… Les plus importants sont les Avars, les Darguines, les Koumyks, les Lezguines. Mais, à côté de ces peuples il en existe d'autres comme les Laks, les Tabassarans, les Agouls, les Routouls, les Tsakhours, les Nogaïs ou les Tats qui comportent quelques dizaines de milliers de membres. A chacun de ces peuples sa langue, son histoire et sa culture.

Les Agouls sont environ 30.000 dont la majorité vit au Daghestan (16.000 selon le recensement de 2002). Leur territoire, très montagneux, se situe dans le Sud-Est du Daghestan, dans les deux districts (**район**) d'Agoul et de Kourakh sur le cours supérieur des rivières Tchirakh-tchaï et Kurakh-tchaï et de leurs affluents où ils habitent une vingtaine de villages. Au Nord, ils ont pour voisins les Laks et les Darguines, au Sud les Lezguines, à l'Ouest les Routouls et à l'Est les Tabassarans. Dans les dernières années, bon nombre d'Agouls se sont installés dans la plaine, dans les districts de Derbent et de Kayakent. D'autres vivent à Makhatchkala, la capitale. La carte ci-dessous situe les Agouls parmi les peuples du Daghestan.

Sur cette carte du Daghestan, ici est le district Agoul. Sont signalées la mer Caspienne et la ville de Makhatchkala (voir les cartes planches II et III).

Au sujet de l'auteur du livre

Bourshag (**Буршаг**), village agoul, est célèbre par l'attirance de ses jeunes à la connaissance. Les trois fils du Maître d'école émérite agoul, Abdoulkadyr Mazanaev, ont obtenu leurs thèses de doctorat. Le cinquième de ses onze enfants est le professeur Shaban Mazanaev, doyen de l'Université de l'État du Daghestan, directeur de l'Institut de recherches scientifiques de folklore, littérature et journalisme, et, depuis 2005, membre-correspondant de l'Académie Russe des Sciences. Protagoniste de l'alphabétisation des Agouls, en coopération avec S. N. Gasanova et I. A. Mazanaev, Shaban Mazanaev édite en 1990 le premier abécédaire agoul. Critique littéraire, il fait connaître des poètes en langue agoule, les contemporains, K. Ahmetov, R. Ramazanov, Sh. Sherifov, les anciens : Agoul Navrouz (XVII^{e} siècle), Khutkhula Muhammad (XIX^{e} siècle). L'auteur, né en 1949 à Bourshag, diplômé de l'Université de l'État de Moscou (professeur de littérature russe), est titulaire d'une chaire à l'Université du Daghestan. Il faut noter que la vision monolinguistique, dominante à l'école moderne de la République du Daghestan, a failli annuler l'initiative de S. Mazanaev, avec pour tout argument la présomption qu'en rajoutant l'enseignement agoul, le niveau d'alphabétisation et la connaissance grammaticale du russe allaient en pâtir et seraient mis au second plan. Néanmoins, depuis la même année 2005, l'introduction de l'écriture propre à la minorité ethnolinguistique agoule a trouvé sa place, au niveau universitaire. L'auteur de cet ouvrage engage un travail considérable à la cause du bilinguisme au Daghestan, dont les nombreuses ethnies sont porteuses d'autant de particularités, sous l'identité nationale russe.

Généralités

C'est dans la partie montagneuse du Daghestan du Sud que vivent les Agouls. La plupart habite les districts (**район**) Agoul et Kourakh. Durant les dernières décennies, de nombreux Agouls ont migré dans les régions de Derbent et de Kayakent. Une minorité d'Agouls citadins habite les villes de Makhatchkala, Derbent, Kaspiisk, Daghestanskiye Ogni et quelques autres villages (Shamkhal, Tubé).

L'unité ethnique agoule s'est formée depuis très longtemps. Les sources historiques mentionnent les Agouls dès le VII[e] siècle : un livre de géographie arménien les nomme Agoutaghani (*Géographie arménienne*, trad. K. N. Patakanov, Sankt-Petersburg, 1877, page 37). Fathulla Djamalov, poète agoul, a émis une hypothèse pour le moins fantasque, selon laquelle les Daghestanais seraient la postérité des Atlantes et que le pays Agoul était la patrie de Zoroastre. L'ethnonyme « koushany » les relie à l'Empire Koush. Un autre jeune linguiste agoul, Gadji Alkhasov, a entrepris le déchiffrage des inscriptions de l'époque de l'Albanie caucasienne sur les murs des villages agouls de Ritcha et Beduk. Une somme considérable de matériaux sur l'histoire, la culture et l'ethnogenèse sur la langue agoule a été rassemblée par Zamir Tarlanov.

Célèbre linguiste, Tarlanov considère que les emprunts iraniens sur les territoires agouls témoignent de la migration des Agouls des plaines caspiennes vers leurs zones d'établissement. Des épigraphes subsistent dans tous les villages, sur les murs des maisons, les ponts, les mosquées… Une inscription du XIII[e] siècle, intégrée dans le mur de la mosquée de Ritcha, raconte comment les Agouls avec d'autres peuples du Daghestan ont résisté aux Mongols, durant 25 jours. C'est probablement le seul témoignage plausible du mouvement des Mongols à travers les territoires du Haut Daghestan. Une version manuscrite de l'histoire d'Abû Muslim, conservée à la mosquée de Ritcha, atteste de la longue histoire du peuple agoul.

En 1990, l'équipe des philologues de Mazanaev crée l'écriture agoule. Par la suite, avec la participation de l'une des premières femmes linguistes, Salminat Gasanova, le premier abécédaire agoul est édité. Maintenant, les enfants à l'école étudient la langue agoule. Les premiers recueils de poésies nationales voient le jour.

Les Agouls vivent dans des lieux austères et pittoresques. Leur activité principale, depuis les temps anciens, était l'élevage de bétail. L'agriculture restait toujours au second plan, pour une cause naturelle — plus on est en altitude, moins il y a de terres cultivables. Les villages dans les massifs les plus élevés ont des systèmes de cultures en terrasses. Parmi les plus importants métiers traditionnels se trouve la confection de tapis, exclusivement réservée aux femmes. Mais ce sont les hommes qui, comme dans bien d'autres ethnies traditionnelles du Daghestan, jouent le rôle principal dans la famille. La hiérarchie masculine se détermine en fonction de l'âge, auquel les Agouls accordent une importance capitale. Les Agouls sont musulmans sunnites, aux convictions religieuses modérément conservatrices. Ils affectionnent les traditions et les sauvegardent. C'est pourquoi les idées radicales wahhabites ne peuvent aucunement prendre racine sur ces terres.

En dépit d'innombrables difficultés d'existence et de conditions naturelles austères, les Agouls aiment la vie, célèbrent beaucoup de fêtes traditionnelles et apprécient la plaisanterie et les traits d'esprit. Les Agouls vivent au cœur du Daghestan et en raison de leur position inter-ethnique se trouvent en contact permanent avec les peuples voisins. Lors de festivités culturelles, où les chants lezguines, azéris, darguines, laks, tabassarans sont entonnés partout, cet échange se manifeste dans l'oralité. Les Agouls des montagnes sont très souvent polyglottes. L'échange culturel se produit sans pour autant toucher aux distinctions particulières, manifestes dans la conscience de chaque ethnie.

Dans le passé, les Agouls furent pour la plupart des paysans francs, ouzdens (**узден**). Ici, on ne séparait pas les hommes entre maîtres et esclaves. Cette particularité a déterminé les traits du caractère des Agouls qui chérissent leur liberté,

restent ouverts, aiment l'ordre et élisent démocratiquement leurs chefs. L'ethnie agoule, comme toute autre minorité, rencontre de nombreux problèmes dont le principal est le maintien d'une répartition dense des habitations sur leurs terres ancestrales. La migration des jeunes, vers des villages voisins et villes lointaines, voire vers d'autres républiques risque de renforcer les processus d'assimilation. Dans ces conditions, il devient primordial de renforcer l'économie, construire des routes et un habitat moderne, créer des foyers culturels dans les zones d'habitation des minorités ethniques. La culture spirituelle et le développement de nouveaux genres littéraires à l'écriture contemporaine revêtent alors une haute importance.

La langue agoule (**Агъул чIал**) appartient au groupe lezguine des langues du Daghestan. Depuis l'Antiquité, la langue se subdivise en dialectes de Keren, celui de Koushan, d'Agoul proprement dit, de Kek'hun (Bourkikhana) et le Fitin, parlé dans un seul village éponyme. Grâce aux relations économiques et commerciales, les Agouls maîtrisent traditionnellement le lezguine, le tabassaran et le darguine. La langue de communication était le plus souvent l'azéri. Les habitants des villages Bourshag, Khoudig, Arsoug, voisins des Tabassarans, connaissaient leur langue. À Tsirkha, près des villages darguines, on parlait darguine, ceux de Bourkikhan parlaient lak. Jusqu'à nos jours les Agouls, en plus de leur langue maternelle, maîtrisent donc deux ou trois autres langues voisines. L'aire d'habitation des Agouls est constituée de 21 villages sur le cours supérieur des rivières Tchirakh-tchaï et Kourakh-tchaï, au centre de la partie Sud-Est du Daghestan. Les 21 villages peuplés d'Agouls sont entourés au Sud par les Darguines et les Laks, à l'Ouest par les Routouls, à l'Est par les Tabassarans et au Nord par les Lezguines.

L'histoire des Agouls est étroitement liée au passé historique commun des autres ethnies du Daghestan. D'après les études archéologiques, les Agouls faisaient partie de l'Etat de l'Albanie caucasienne au IV^{e} siècle avant notre ère. Gaji Alkhasov propose son propre déchiffrage des inscriptions albanaises, se trouvant dans les ruines du lieu-dit Alpan

(Alpanakh), aux environs du village de Bourkikhan. Au Haut Moyen-Âge, les Agouls ont intégré une formation politique locale nommée Lakz. L'historien Masoudi témoigne de la multitude des ethnies que comprenait Al-Lakz. Dans le pays Lakz (456-1064), un lieu-dit avec une graphie K.r.k. est mentionné, probablement le village de Kourag actuel. Concernant la question du développement de l'Islam parmi les Agouls, il faut noter que vers le XIVe siècle, cette religion tenait ferme sur ses positions parmi les Agouls. A. R. Shikhsaïdov a découvert dans les villages des inscriptions coufiques, datant des Xe–XIIe siècles.

[N.B. : Le coufique est un style de calligraphie arabe, développé dans la ville de Koufa en Irak. Il s'agit de la plus ancienne forme calligraphique de l'arabe, provenant d'une modification du syriaque ancien. Les premiers exemplaires du Coran sont calligraphiés suivant cette norme. Sous une forme modifiée, plus carrée, on le retrouve sur de nombreux monuments musulmans.]

L'épigraphie « *L'Histoire d'Abû Muslim* » témoigne de l'islamisation définitive des Agouls, avant l'arrivée des Mongols. Dans la chronique, on mentionne les propriétés agoules — Ritcha, Oussoug et Tpig, — qui se convertirent à l'Islam. Au XIIIe siècle les Agouls résistent héroïquement aux conquérants tataro-mongols. Quelques vestiges d'inscriptions dans le village Ritcha, découvertes en 1848 par N. V. Khanykov, éclaircissent l'itinéraire et l'époque de ces événements.

Tamerlan a fait des razzias sur les territoires agouls. Selon la tradition orale, les villages Ritcha, Tpig et Khoulkhoul ont été rasés par ses hordes. Au XVIIIe siècle, les Agouls ont subi l'invasion des Perses de Nadir Shah. Sur le chemin de la traversée de Magoudere, les villages agouls Fité, Tpig et Ritcha ont été détruits. Après leur défaite au pays Avar, les troupes perses en fuite par la route Koumoukh-Khosrekh-Tchirag-Ritcha-Kourakh-Derbent s'attaquèrent de nouveau aux villages agouls et ont été alors battues. En 1812, la Kura a été annexée par l'Empire Russe. Le Khanat de Kura ainsi formé comprenait les territoires des communautés rurales de Kourakh, Koushan et Agoul. Dans le deuxième quart du XIXe

siècle, le territoire des Agouls se trouve inclus dans la lutte des montagnards du Daghestan contre le colonialisme tsariste. Avec la fin des hostilités et 1859, les Agouls ont été intégrés dans le Khanat de Kura sous gouvernement du Naïb de Kourakh, alors que les villages Bourkikhan et Tsirkhé ont été inclus dans le Khanat de Kazi-Koumoukh.

Traditionnellement, les Agouls étaient cultivateurs et éleveurs. Savoir travailler de façon artisanale laine, cuir, fer, pierre et bois était primordial pour eux. La laine servait à tisser les étoffes destinées à la confection des vêtements traditionnels. En outre, elle servait à la production des feutres pour la fabrication des tapis, sacs et autres… La production de tapis agouls, au même rang que celle des voisins tabassarans et lezguines, était destinée au marché de Derbent, Kouba etc. Tpig, Khoutkhoul, Goa, Kourag, Bourshag étaient des centres de confection de tapis. Le traitement du métal tenait une place importante dans l'activité domestique des Agouls. À cause de la rareté de la matière première dont l'acheminement exigeait de grands efforts, certains objets arrivaient tout faits de Kharbouz, Koumoukh, Amouzghi, Koubatchi. La production principale des forgerons agouls consistait en ustensiles ménagers et agricoles : faux, faucilles, haches, pioches, couteaux. La peau de mouton, le cuir brut, après un traitement de tannerie, servaient à la confection des chaussures, des bottes, ainsi que des ceintures, harnais etc. N'avoir que peu de bois à disposition vu le faible boisement n'empêchait pas les Agouls de savoir le travailler, et ce dès le Moyen-Âge, depuis les charpentes pour la construction jusqu'aux objets ménagers, y compris la vaisselle. Les poteaux, planches des façades, portes et fenêtres, colonnes des balcons étaient ornés de sculptures sur bois. Les Agouls maîtrisaient la maçonnerie et le traitement de la pierre, étroitement liés à l'édification des maisons, ponts et mosquées. Les maçons agouls furent souvent invités pour l'édification des bâtiments, notamment des grandes mosquées, par les peuples voisins.

Les voies de communication commerciales et économiques revêtaient pour les Agouls une importance particulière. Une route pour les transports à roue, tracée de Derbent jusqu'au village de Bourshag, à travers les terres des Tabassarans, a été réalisée dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Elle a ouvert des facilités aux habitants des villages agouls pour s'intégrer dans les relations économiques avec leurs voisins immédiats. Une autre route fonctionnait sur l'itinéraire marchand stratégique Tchirakh-Koumoukh-Sogratl. Les Agouls achetaient les indispensables denrées agricoles et industrielles ou les troquaient contre leurs produits d'élevage, essentiellement fromage, laine, viande et tapisserie. Les surplus de la production s'écoulaient dans les marchés de Kazi-Koumoukh, Akhty, Kasoumkent, ainsi qu'à Derbent, Kouba, Bakou. Les Agouls prenaient part également aux marchés locaux de Kourakh, Ikra, Khiv, Khoutchni, Kandik et Tpig. Les Tabassarans exportaient le blé, des produits de l'agriculture, les fruits, la vaisselle de Djoula, les étoffes et les tapis dans les villages agouls.

D'étroites relations économiques entre Agouls et Tabassarans se confirment aussi par la procession festive traditionnelle « chez les Agouls dans les montagnes » vers le lieu-dit Soulan Siv (mont du Renard), lorsque l'on commençait la récolte des cerises. Au début du XIX^{e} siècle, les Agouls faisaient partie des unions des sociétés rurales de Koushandere, Kourakhdere, Aglouldere. Après l'annexion du Daghestan par la Russie en 1860, lorsque l'administration villageoise était, dans la pratique, nommée par les chefs des districts, les chefs et leurs adjoints se sont approprié les meilleures terres cultivables et alpages. La classe la plus nombreuse de la population étant les Uzdens, paysans libres, dont la majorité disposait de petites parcelles de terre. Nombreux étaient pourtant ceux qui ne possédaient ni terre ni bétail.

Parmi les Agouls se trouvent de célèbres savants, médecins, hommes de grande culture. Durant une longue période, le professeur Kh. Ramazanov, scientifique émérite de la Fédération russe, était le doyen de la faculté d'Histoire de l'Université de l'État du Daghestan. Cette tradition s'est

transmise à son fils, Ahmet Ramazanov, qui vient de soutenir sa thèse de doctorat. Un autre savant, Z. Tarlanov, professeur émérite, docteur en philologie et recteur de la Faculté de la langue russe à l'Université de Petrozavodsk, est également connu au niveau national. Son fils, descendant du poète Alexandre Pouchkine à la sixième génération, Eugène Tarlanov, a soutenu également son doctorat. Fondatrice de l'écriture agoule, la dynastie Mazanaev du village de Bourshag est largement célèbre dans toute la République. La philologue S. Gasanova a beaucoup contribué à ces travaux. Dans l'enseignement supérieur de la République sont employés de nombreux Agouls dont Z. Aslanov, M. Gouseynov, D. Gouseynov, M.-E. Magomedov, S. Magomedova, S. Merdanova, A.-M. Aliev, S. Emirov, Y. Bigaev, I. Ibragimov, L. Mazanaeva, S. Aslanova, Z. Kaïdov et bien d'autres.

Les Agouls ont connu nombre de poètes, écrivains, compositeurs et peintres professionnels. Il est difficile d'imaginer le Daghestan aujourd'hui sans eux. Modestement certes, mais ils contribuent constamment au concert des ethnies du Pays des montagnes. Les Agouls habitent essentiellement le district Agoul, formé en 1935, avec pour centre administratif le village de Tpig. Avant cette date, les 19 villages agouls étaient compris dans le district de Kourakh (l'enseignement à l'école était en langue lezguine), le village Bourshag faisait partie du district Kaïtag (enseignement en azéri), le village Tsirkhé était sous l'administration du district Dakhadaev (enseignement en darguine).

Entre 1934 et 1936, une route praticable aux automobiles a été construite à travers le col du Grand Magoudere. Le quotidien « *Pravda du Daghestan* » a écrit (N°74, 1936) : « *Pendant 15 à 20 jours tous les kolkhoziens et les travailleurs Agouls et Tlaratains ont peiné pour le terrassement de cette route, en creusant la terre et faisant exploser les rochers. L'automobile peut enfin parvenir dans les régions qui jusqu'à présent ne pouvaient même pas avoir de voitures à cheval…* ». Le même journal décrit la fête de la réception de la première automobile : « *Ces jours-ci, dans les rues du centre administratif du district Agoul, le village de*

Tpig, la première automobile a fait son apparition. Cette grande première a été célébrée par une belle fête. Tous les gens du village se sont préparés pour aller à la rencontre du véhicule qui a traversé le col de Magoudere, auparavant difficilement franchissable même par un piéton. Les Agouls se sont investis dans une tâche considérable afin de transformer un sentier à peine visible en route pour automobiles ». (ibidem). Pour les 15 ans de la fondation de la République du Daghestan, le district Agoul a donné les meilleurs indices de construction de routes automobiles pour toute la République. Cette route à travers Magoudere a joué un rôle capital dans la transformation de cette contrée montagnarde. La région a vu s'ouvrir de nouvelles écoles, centres médicaux et maternités, les institutions de l'éducation populaire (bibliothèques, clubs, maisons de la culture) ont vu le jour. En 1929, des écoles primaires fonctionnaient dans les grands villages : Ritcha, Tpig, Bourkikhana, Kourag. D'après le recensement de 1926, n'étaient alphabétisés que 89 Agouls, dont 60 ne lisaient que le turc, 4 le turc et le russe, et 21 d'autres langues. L'époque soviétique a formé des générations de laïcs instruits, au rang desquels les enseignants professionnels. Les premiers maîtres, venus de la Russie lointaine et des districts lezguines voisins, jouent un rôle inestimable dans la fondation de l'école agoule. Nombre d'entre eux sont restés vivre à demeure parmi les Agouls et s'y sont mariés. Au départ, les enfants Agouls étaient formés par les enseignants eux-mêmes fraîchement alphabétisés et instruits. Les premiers maîtres d'école ont été de très jeunes gens, devenus pédagogues immédiatement après un cursus de formation de l'école secondaire de premier degré (sept ans). L'un des premiers à avoir bénéficié de cette formation fut Abdoulkadyr Mazanaev, qui continue jusqu'à présent à œuvrer à l'école du village de Bourshag, au même titre que ses anciens élèves, formés, quant à eux, dans les Universités. Ces maîtres de l'ancienne génération ont une grande notoriété : Djalal Baïramov du village Beduk, Ramazan Gaziev du village Bourkikhan, Djamaludin Souleimanov et Khalid Kourbanov du village Khoudig, Gadjikourban Manafov du village Ritcha, Djelil Manafov du village Khoutkhoul, Abdoulkadyr Abdoullaev du village Kourag,

Ibrahim Gadjiramazanov du village Ritcha, Kourban Alimov du village Missi, Shamaï Ramazanova du village Douldoug, Ibragim Magomedov du village Kourag, et bien d'autres. Ces hommes et ces femmes ont forgé le maillon indispensable reliant la transmission traditionnelle à l'école de profession. Les écoles agoules dès leur ouverture ont joué un rôle éducatif important, capable d'influence sur les familles. Dans les années 1950, le district Agoul avait une seule école uniquement secondaire, sept groupes scolaires primaires-secondaires et onze écoles primaires, soit 1826 élèves dont 776 filles. L'État prenait en charge l'éducation de 327 enfants agouls des villages n'ayant pas d'écoles, qui étudiaient et habitaient dans les internats qui fonctionnaient dans quelques bourgs importants. En 1953, plus de 30 Agouls menaient leurs études au sein du réseau de l'enseignement secondaire et supérieur du Daghestan (Cf. Kalaev, « Les Agouls »). Pendant les années du pouvoir soviétique, des cadres nationaux furent recrutés parmi les Agouls, dans les domaines économiques et culturels. Parmi ces professionnels se trouvent les maîtres-éducateurs, qui ont formé les émules qui travaillent aujourd'hui dans la quasi-totalité des institutions supérieures de la République.

Pour ne mentionner que les pédagogues de l'école du village de Tpig, on pourrait citer des maîtres aussi remarquables que Magomed Shabanov, Ibad Koubaev, Aisha Alieva, Mousa Aliev, Shaban Radjabov, Peri Gasanova, Tamara Alieva, Gadad Ramazanov, Gadjiramazan Gasoukaiev, Nina Shamsoutdinova, Manaf Manafov, Alaoudin Ramazanov. Actuellement, les savants réputés parmi les Agouls, sont : le docteur en sciences historiques Khidir Ramazanov, le docteur et professeur émérite Zamir Tarlanov, et l'auteur de la présente monographie, le professeur Shaban Mazanaev. Des dizaines d'Agouls ont obtenu des diplômes universitaires de Master. L'historien Sharafoudin Akhmetov, disparu prématurément, a beaucoup œuvré pour l'étude du passé de son peuple. Dans les années 1950-1960, pour la renaissance de l'économie et de la culture de leur village natal ont travaillé sans relâche Abdoulkerim Mouzaev et Boulaï Kaïdov de Bourshag, Ali Radjabov de Khoudig, Radjab

Kourbanov de Kourag, Mahmoud Navrouzov de Tpig, Rizvan Rizvanov de Bourkikhana, Aisha Gousaieva de Tsirkhé, Magomed Tavakalov de Ritcha, Ramazan Aliev de Khoutkhoul, Djamal Gouseynov de Missi, Gadji-Ramazan Agasiev de Beduk, Khalil Kourbanov de Douroushtoul. La culture spirituelle des Agouls a fait l'objet d'un développement important au XX^{e} siècle. Dans leur folklore (contes, légendes, proverbes, adages, ritournelles, comptines, chants rituels), le genre lyrique est parmi les plus répandus.

La poésie des Agouls chante l'amour, la beauté, la fidélité, l'amitié, la patrie, la montagne. Les traditions héroïques, historiques et mythologiques sont préservées. À travers leurs chants, les Agouls se présentent en hommes paisibles, enclins à la bonté, aux relations amicales. Quant aux fameuses anecdotes sur le Mollah Nasreddin, hormis leurs sujets communs, se trouvent néanmoins quelques narrations proprement agoules. Depuis toujours, les compositions poétiques des maîtres-auteurs, transmises oralement dans le passé, ou rarement notées, jouissent d'une grande faveur parmi les Agouls. De nos jours, les poètes et les auteurs talentueux, les plus populaires sont Djegil Yapounov de Fité, Sherif Sherifov de Arsoug, Shaban Asoukaiev et Abdoulmoutalib Gamzatov de Bourshag, Fatima et Kari Kariev de Bourkikhana, Saïd Gadjimagomedov, Mirvanarin (Bitsimazaev) Ramazan et Magomed Magomedov de Tpig, Gabiboulakh Omarov de Beduk, Mourtouz Magomedov de Ritcha etc. Presque chaque village agoul a ses propres poètes, chanteurs et conteurs. L'ensemble «Tsaïlapan» a obtenu une large popularité ces dernières années. À chaque mariage ou événement festif, on peut entendre les chants composés par les habitants du village. Les œuvres originales se popularisent souvent et passent en chanson. À présent, toute une nouvelle génération de poètes de métier se met en place. Ces jeunes auteurs vont former la poésie professionnelle agoule. Il faut citer quelques artistes plasticiens de talent. Originaire du village de Tpig, Moussa (Moussa Moussaev), lauréat de prestigieux prix et récompenses, vit et travaille à Saint Petersbourg. Aladdin Garunov, peintre et sculpteur agoul, a une carrière internationale (couverture, planches XLI-XLIV).

Il est notoire que les Agouls, tout en confessant l'Islam depuis le Haut Moyen-Âge, ont sauvegardé quelques éléments des traditions spirituelles plus antiques. Dans les temps anciens, chaque village avait plusieurs mosquées : une grande mosquée cathédrale sur la place centrale du village, et une mosquée par quartier, en fonction de la densité de population. Pendant la période soviétique, par un excès de zèle révolutionnaire, toutes les structures musulmanes ont été détruites. La totalité des mosquées agoules a été fermée, leurs édifices transformés en dépôts. Quelques leaders religieux ont subi des répressions. Les rites religieux se sont déplacés à l'intérieur des maisons, les croyants se réunissaient les uns chez les autres, discrètement, en secret des pouvoirs locaux ou régionaux. Toutefois reste qu'une certaine tolérance de ces mêmes organes du pouvoir à l'accomplissement des cultes religieux a pu exister. Aucune menace n'a jamais réussi à stopper le jeûne de Ramadan, ni empêcher les fêtes de Ouraza-Baïram et de Kourban-Baïram. Dans les petits villages, la totalité des hommes et des enfants se rendait à Baïram chez chaque habitant du village, le congratulant et se régalant des mets de fête, préparés et offerts à cette occasion. Dans les agglomérations plus grandes, les visites se limitaient aux voisins et aux membres de la famille. Dès la fin des années 1980, où les gens ont réparé et restauré les bâtiments des anciennes mosquées, la pratique de l'Islam a repris dans tous les villages agouls. Notons toutefois l'athéisme de façade, «de service» dirions-nous, des dirigeants locaux, durant les années du pouvoir soviétique. À présent, de nombreux anciens apparatchiks de tous rangs se sont remis à prier et accomplir scrupuleusement les prescriptions religieuses. Nulle union, y compris à l'époque la plus anticléricale, n'a jamais été célébrée sans conclusion du contrat de mariage religieux, nommé « ishan », même lorsqu'un jeune homme agoul prenait pour femme une jeune fille venant d'une autre confession. Sauf à de très rares exceptions, tous les garçons agouls ont été circoncis selon le rite de la sunna. Nombreux ont été les parents communistes à avoir perdu leurs postes ou subi des blâmes officiels pour avoir osé la circoncision de leur fils.

Les années 1960 sont caractérisées par le déplacement massif des habitants des hauts villages agouls vers la plaine. Les terres de haute montagne ont été déclarées peu exploitables et « sans perspective » (selon la terminologie en vigueur). C'était plutôt la vision à court terme des dirigeants républicains de l'époque, encouragés et soutenus par les hautes autorités du pays. Des familles entières ont commencé à quitter les villages autrefois bien peuplés, parfois la totalité de la population. Dans certains de ces villages, la moitié des maisons est tombée en ruines, par exemple dans le village de Khoutkhoul. Le village de Douroushtoul a été intégralement délaissé et s'est détruit de lui-même, les villageois se sont installés dans le Sovkhoz (ferme d'Etat) «Karl Marx», dans la région de Derbent. Jusqu'à des temps très récents, seules quelques familles demeuraient dans le village de Tsirkhé ; à présent, environ trente ménages ont fait le retour sur leurs terres natales, en reconstruisant ou rebâtissant leurs anciennes maisons. La plupart des anciens villageois de Tsirkhé habitent le lieu-dit Tchinar du district de Derbent. Le nombre d'habitants des villages Kourag, Arsoug, Yarkoug, Douldoug a fortement diminué. De nombreux ménages ont quitté Tpig, Bourkikhana, Ritcha, Beduk. Plusieurs habitants ont déménagé des villages du district de Kourakh. Il en résulte un problème de désolidarisation qui signifie, pour un peuple si peu nombreux, la perte des traditions populaires, de la culture et de sa propre langue. La menace de l'effacement de l'identité ethnique demeure, conséquence de la dispersion des Agouls de leur zone compacte d'habitation. De nos jours, les Agouls habitent dans l'État d'Azerbaïdjan, dans les républiques de l'Asie centrale, dans la région de Stavropol, dans les villes du Daghestan : Makhatchkala, Derbent, Kaspiisk, dans les régions de Derbent, Kayakent et d'autres endroits de la République. Une avancée importante pour la renaissance de la culture traditionnelle agoule s'était produite avec la création de l'alphabet agoul. La conscience identitaire s'est raffermie depuis l'apparition des premières publications en langue agoule, l'organisation de soirées dédiées à la poésie des jeunes auteurs agouls et les émissions de la radio en langue agoule.

Au début des années 1990, les représentants du village Beduk, jeunes poètes Fatkhoulla Djamalov et Gadji Alkhasov, ont fondé un cercle littéraire « Tchaïlakh ». Ils souhaitaient la fondation du mouvement national, «Agoul djamaat», ont réussi à publier quelques numéros de journal samizdat «Alkhar», en russe et en agoul. En même temps, le cercle de jeunes poètes «Agoular» fonctionnait dans le cadre de l'Université du Daghestan. Ses membres ne se contentaient pas de leurs propres créations poétiques mais débattaient à ce sujet lors des réunions. Forts de leur cercle, ils projetaient également la fondation d'un Centre culturel, qui n'a pas abouti. Sur l'initiative de ses membres, un immense corpus folklorique a été réuni — contes, fables, chants, proverbes, écrits sur la toponymie des villages, des notes historiques de la région, de certains villages et de quelques clans (toukhoums). Toute cette somme a été transmise à l'Institut de recherches scientifiques sur le folklore et la littérature auprès de l'Université nationale du Daghestan (NIIFLI).

Dans le passé, les Agouls étaient des cultivateurs avisés et de bons éleveurs. Ils savaient disputer à la montagne chaque motte de terre cultivable, déployant des efforts colossaux pour monter les terrasses et assurer la production de céréales et de fourrage pour le bétail. À présent, le tableau est tristement différent : les champs sont en friche, les terrasses en ruine ; l'érosion, conséquence d'un traitement inapproprié, ronge le sol. Alors que dans le passé, de grands troupeaux de chevaux paissaient librement sur les versants des montagnes agoules, aujourd'hui ils ont totalement disparu : les chevaux ne sont plus utilisés dans les villages ; même pour accéder aux alpages d'été les plus élevés, les villageois ont adopté la moto. Il y a de moins en moins de bœufs-laboureurs : seuls les champs accessibles aux tracteurs sont labourés, tandis que sont délaissés les terrains qui sont convertis en alpages. De nos jours, il arrive que les hommes soient surtout préoccupés par les débats dans les lieux publics (godekan), pendant que les champs autrefois labourés, les routes, les points d'eau attendent en vain une main d'œuvre pour les remettre en état. Oubliées, les traditions anciennes de travail en commun pour

la construction et la réparation des voies de communications, des ponts et des bâtiments publics! Qu'il soit devenu impossible pour un montagnard de faire un bon artisan est incontestablement un vrai problème social. À de très rares exceptions, il n'existe plus aucun lieu de transmission de ces savoirs ancestraux. C'est pourquoi les métiers traditionnels de maçon, sculpteur sur bois, forgeron, constructeur de ponts disparaissent. En revanche, dans plusieurs villages, les femmes agoules perpétuent la confection des tapis. Dans les années 1980 jusqu'au début des années 1990, une tentative pour résoudre le problème de l'emploi local a été entreprise. Au village de Tpig, une filiale de la fabrique de couture dont l'usine-mère «la Tribune» était basée à Leningrad, a fonctionné mais a fermé aussitôt. Faute d'emploi, l'hémorragie de la population jeune vers les villes se poursuit. Comprenant que le regroupement imposé dans les années 1970 en sovkhozes était une erreur, récemment, le processus a été inversé : les habitants de plusieurs villages ont remis à jour leurs fermes collectives (kolkhoz), mais cela n'a pas résolu le problème car de nombreuses coopératives restent non rentables. L'économie de marché pénètre dans la vie des cités et ne cesse de la corriger. L'adoption de ce changement de cap radical et la nouvelle gestion économique requièrent des hommes énergiques et capables d'entreprendre. Or le domaine éducatif dans ce milieu rural connaît une situation difficile : les écoles nécessitent des nouveaux bâtiments aux normes, les centres médicaux et les maternités sont en piteux état, peu de villages possèdent une bibliothèque, dont les fonds de lecture sont d'ailleurs insuffisants, de nombreuses « maisons de la culture » sont inutilisables dans les villages. La région agoule est un domaine traditionnel de l'ethnie, c'est ici, sur place, que les problèmes brûlants liés à la culture nationale doivent être résolus.

L'éducation des enfants, l'édition des journaux périodiques, le fonctionnement de la radio en langue maternelle, les études de l'histoire et de la culture agoules sont possibles uniquement à condition de préserver une densité compacte du peuple sur son aire d'habitation traditionnelle et historique.

La dilution de la densité d'habitation du peuple est néfaste aussi bien pour la langue que pour l'unité ethnique de cette minorité. L'installation d'une partie de la population agoule dans les villes et régions rurales de la Fédération russe provoque des processus d'assimilation, caractéristiques de nombreuses minorités. C'est pourquoi, le renforcement de l'économie, l'intensification de la construction des routes et des logements, la création des foyers culturels dans les zones traditionnelles d'habitation des minorités ethniques du Daghestan sont extrêmement importants. La réflexion sur l'histoire, la renaissance culturelle et linguistique doivent aller de pair avec le retour des vieilles traditions, coutumes, rituels et fêtes. Les rites du mariage, dont certains villages agouls préservent l'aspect traditionnel, sont très beaux et originaux. Dommage que parfois ces festivités matrimoniales s'accompagnent de tablées exorbitantes et que les cadeaux se fassent sous forme de billets de banque dans une enveloppe, à cent lieues des coutumes locales. Les fêtes communautaires du printemps, du premier sillon, du retour des bergers des hivernages et bien d'autres sont de plus en plus délaissées. La radio et la télévision républicaines se font rarement l'écho de ces sujets. Il n'y a ni films ni émission télévisée ou radiophonique sur les rites et les usages traditionnels agouls. Les administrations régionales et municipales feraient bien de mener une réflexion sur la renaissance des fêtes populaires avec une large participation de la population rurale et des citadins, pendant lesquelles les œuvres de l'artisanat, costumes, jeux et loisirs traditionnels seraient à l'honneur. Ceci est loin d'être le seul problème des Agouls en tant que peuple minoritaire ; néanmoins, il serait peut-être temps de commencer par la revalorisation de leur culture nationale, de leurs traditions locales, en mettant l'accent sur leur particularité ethnique. L'éducation joue un rôle important dans le développement de l'identité agoule. Avec le début des conquêtes arabes, l'usage de la langue arabe apparaît au Daghestan. Ce processus devient actif après le X^{e} siècle, lors de l'islamisation du Daghestan, l'époque où l'arabe commence à exercer une influence importante dans les milieux de pouvoir temporel ou spirituel du pays.

Écrites entre les XI[e] et XIII[e] siècles, subsistent sous forme de vestiges dans de nombreux villages agouls des inscriptions arabes coufiques. On trouve des épitaphes, des témoignages de la construction des mosquées, forteresses, maisons particulières, ponts à Ritcha, Tpig, Bourshag, Fité et ailleurs. Apparemment, tous les événements historiques d'importance ont été gravés dans la pierre. À partir des XVI[e]-XVII[e] siècles, commencent à paraître des chronologies historiques dans des villages du Daghestan méridional. Bien que pour le moment nous ignorions les noms des chroniqueurs locaux et qu'aucun grand événement historique ne se soit déroulé dans les villages agouls, on présume que lesdites chroniques, ayant une importance globale pour le Daghestan (« *Akhty-namé* », « *Babal-abvab* » etc.), ont été connues par des copies manuscrites dans les villages agouls. Quant à « *L'histoire d'Abu-Muslem* », une chronique très populaire au Daghestan méridional, une copie manuscrite en a été découverte dans le village de Ritcha. Les savants locaux ont pris connaissance d'une vaste littérature en langue arabe dans divers domaines de théologie, du droit islamique et coranique, de l'histoire, géographie, astronomie, grammaire arabe, de dictionnaires, tout en les recopiant pour leurs bibliothèques personnelles. Ainsi, sur la copie manuscrite du traité de grammaire arabe « *Riyadat an-nafs va tazqib al-akhlak* », figure la date de la 998[e] année de l'hégire (1620). Une pléiade de savants issus des minorités du Daghestan du Sud était largement connue au-delà de ses frontières. Ainsi, le célèbre voyageur Ibn Batouta annonçait à Saray, capitale de la Horde d'or : « parmi les maîtres chaféïtes, un digne imam Sadreddin Suleïman al-Lekzi, connaisseur du droit, parmi les hommes des plus remarquables ». Yakut décrit un autre savant, Mousa ibn Yousouf ibn Huseyn al-Lakzi, « originaire de Lakz, village près de Derbent ».

La langue arabe et les ouvrages écrits en cette langue étaient répandus dans les milieux savants et lettrés du Daghestan, mais la masse en possédait une connaissance de base, l'initiation à la lecture du Coran et à l'aptitude à écrire l'arabe. Pour cela, les enfants âgés de 6-7 ans étaient confiés au mollah.

Cette éducation continuait jusqu'à ce que l'enfant soit capable de lire le Coran de façon autonome. Pour la majorité des élèves, c'était la fin du cursus ; certaines familles plus aisées offraient à leurs enfants la possibilité de poursuivre leurs études, d'approfondir la langue arabe, la législation et le code pénal et civil, les bases de la logique etc. Pendant leur scolarité, les élèves étaient logés dans les bâtiments attenant à la mosquée ; ces cours étaient financés par les donations de quelques villageois. Ces donations se faisaient surtout en nature : de la farine et de la viande ; du combustible pour le chauffage. Les élèves à tour de rôle étaient chargés de collecter des denrées alimentaires, se promenant par petits groupes dans le village, tout en chantant. Ainsi ils se procuraient de quoi assurer la préparation des dîners : du beurre, des œufs, du fromage, des céréales, de la farine etc. Les élèves avaient en charge de ramasser du bois, d'allumer le feu, de préparer les repas, de laver la vaisselle et de nettoyer. Ce type d'école était répandu dans le Daghestan entier, et les élèves pouvaient choisir le village et le maître selon leur propre inclination. Notons qu'une fois, le Lak Abdulla Omarov est venu avec huit autres élèves laks étudier dans l'école auprès de la mosquée du village agoul de Bourkikhan ; cela témoigne de la présence chez les Agouls d'un nombre de savants arabisants qui attiraient non seulement les élèves agouls mais aussi bien la jeunesse des autres régions voisines. Le mollah ne touchait aucun salaire pour ses enseignements, bien que son travail ne fût pas des plus faciles.

Il devait s'occuper de chaque élève, en lui indiquant un devoir le matin et en lui demandant de restituer la leçon apprise le soir, tout en l'éclairant sur des difficultés rencontrées au cours de l'étude du jour. Parfois le nombre d'élèves était important, entre dix et quinze. Voilà comment A. Omarov décrit le travail de son père, enseignant et juge du village (cadi) : « *à tour de rôle, il appelait à lui chaque élève et exigeait d'abord la lecture de la leçon de la veille ; par la suite, il lisait une nouvelle leçon, avec la traduction en langue locale, mot-à-mot ; et enfin, il exigeait que l'élève répète la même lecture, ce qui servait de base pour la leçon*

du lendemain. Si un élève n'avait pas appris la leçon de la veille, alors la nouvelle leçon était repoussée à plus tard. Le reste du temps, les élèves devaient étudier par eux-mêmes ; si le cadi apercevait un élève sans livre, il lui en faisait la remarque car chaque étudiant a pour obligation d'avoir le livre en permanence devant soi » (A. Omarov, *Les souvenirs d'un moutalim*, Tiflis). Bien qu'Omarov décrive les méthodes d'enseignement dans un village lak, ce système était commun à toutes les écoles coraniques du Daghestan. Certains étudiants achevaient leur cursus en quelques années, d'autres le parachevaient en dix ans voire davantage. Les jeunes gens ainsi instruits pouvaient prétendre à une place de mollah dans une mosquée.

A. Omarov subdivise les montagnards savants en trois catégories, *soufi*, *mollah* et *alim*. « *D'ordinaire, un montagnard ayant suffisamment appris l'écriture arabe pour pouvoir réciter bien distinctement le Coran manuscrit et les prières, termine son cursus par l'apprentissage par cœur des livrets* « Voies raccourcies » *(*« Muhtasarul mingaj »*) et le* « Connaissance de l'Islam » *(*« Marinatul Islam »*), c'est-à-dire, les premières bases de la foi musulmane... Cette classe d'hommes, la plus tranquille pour l'entente sociale, bien qu'un peu trop crédule et obéissante au prêche des hommes plus instruits, se nomme les Soufis. Ceux qui poursuivent leurs études d'arabe et parviennent à un tel degré de connaissance en cette langue qu'ils arrivent à lire le Coran de manière à traduire ses sentences en une autre langue, et qui parviennent à écrire l'arabe sans trop de fautes grammaticales, se nomment les Mollahs. Enfin, ceux qui terminent l'intégralité du programme éducatif en vigueur et dont les connaissances leur procurent la célébrité, se nomment les Alims. Cette dernière catégorie a ses propres degrés, en correspondance avec le degré de réputation, à savoir : un bon alim, un excellent alim, un alim « semblable à la mer* » (ibidem). Nul doute que les Agouls aient eu des représentants dans ces trois catégories. Bardés de connaissances, quelques-uns versaient dans la création poétique.

Les œuvres du célèbre poète du XVII[e] siècle, Agoul Navrouz, ont été éditées en langue azérie à Bakou, Azerbaïdjan (1987). Tout au début du XX[e] siècle vivait et créait un certain Zamir de Ritcha. Ses œuvres sont préservées dans les archives du célèbre arabisant du Daghestan, Halib Sadyki. Un autre poète original était l'arabisant Abdulhamid de Douroushtoul, maître illustre de l'éducation. H. Sadyki mentionne onze poèmes que Abdulhamid, fils d'Isa de Douroushtoul, a composé chez Etim Emine (célèbre poète lezgui). Abdulhamid était un ami intime de Suleyman Stalski, autre grand poète du Daghestan. Le poète Mirza-Yusouf a épousé Kitaman, fille d'Ashoura de la famille d'Abdulhamid. Dans le passé plus récent, Amaï de Douldoug, Aïyshaïyn Ramazan de Tpig, Tchoupan et Alikhan de Bourkikhana ont été célèbres. Le peuple a sauvegardé la mémoire des spécialistes de la langue et culture arabe, les fidèles connaisseurs du culte musulman tels Gadji-Seferé d'Arsoug, le cheikh Shaban et son fils Gashoumé de Bourshag, Meshedi (Magomed) de Khoudig etc. Au milieu du XX[e] siècle d'autres activistes se sont illustrés : Bagaoudin (Begh'iedaï) de Tpig, Bagaoudin de Bourshag, Magomed Farkhatov de Kourag, Fatima de Bourkikhana, Hafiz de Ritcha, Djamal de Khoutkhoul. Avant la Révolution de 1917, il n'y avait pas d'écoles laïques chez les Agouls. Chaque village possède son histoire unique et ses particularités incomparables.

En prenant pour exemple mon village natal, j'aimerais montrer son fonctionnement, *typique et singulier* à la fois.

Bourshag est un des plus anciens villages agouls. Il est aussi un des plus haut perchés dans les montagnes, au pied du massif Djoufa-dagh (3015 mètres) dans la vallée de Koushan, dont la route se termine par le village de Koushandere. Les habitants du village Bourshag parlent le dialecte koushan, assez particulier dans la langue agoule.

Bourshag et deux autres villages de la vallée de Koushan, Arsoug et Khoudig, forment ensemble une enclave culturelle, linguistique et géographique originale, bien particulière dans les milieux Agouls. Le territoire de Bourshag a une frontière commune avec trois districts (**район**) : ceux de Tabassaran, de Kaïtag et de Dakhadaïev. Le voisinage tabassaran et darguine laisse une empreinte quotidienne sur les mœurs et les usages des habitants de Bourshag. Traditionnellement, les Bourshaghiens nouent des relations familiales avec les habitants des villages agouls voisins, mais aussi, quelquefois, avec leurs voisins Tabassarans et Darguines. Plusieurs familles ont contracté des mariages inter-ethniques. Cet « internationalisme » traditionnel caractérise les habitants de Bourshag, dans la vie de tous les jours comme dans le domaine immatériel. On entend souvent les chants lezguines, azéris, darguines aux fêtes du village. Les premières mentions des habitants de Koushandere, « koushaniens » ou « rouk'oushaniens » (appellation tabassarane), se retrouvent dès le X^e^ siècle, notamment dans les écrits d'Abu Hamid al-Harnati. Quelques tombes préislamiques furent découvertes pendant les travaux de construction devant la maison appartenant à M. Kambarov. De riches objets funéraires ainsi trouvés permirent de dater ces tombes entre les VIII^e^ et X^e^ siècles de notre ère. Les inscriptions épigraphiques locales, de l'avis des spécialistes, datent du XI^e^ siècle. Quantité d'inscriptions découvertes remontent aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. L'orientaliste A. Sikhsaïdov situe la construction de la mosquée de Bourshag dans les années 1360. Le village est bâti dans un lieu bien protégé, en forme de forteresse, aux quatre tours de défense carrées.

Un célèbre fait divers relate comment le 11 juillet 1851 dans les environs de Bourshag a eu lieu une rude bataille entre les troupes du prince Argoutinski et celles de Hadji-Mourat, au cours de laquelle ce dernier, serviteur dévoué de l'imam Chamil, a perdu beaucoup d'hommes. Deux grands cimetières des combattants de la brigade de Hadji-Mourat, nommés « les cimetières des shahids » (martyres pour la foi), évoquent jusqu'à nos jours ces événements sanglants. Le climat dans la gorge de Koushan est sec, l'hiver y est faiblement neigeux. Le massif de Djoufa-dagh protège la vallée des masses d'air humide qui descendent du devant des montagnes. Les précipitations ne parviennent pas à les dépasser et se déversent de l'autre côté du massif, au Tabassaran. Alors que de généreuses forêts couvrent le versant Sud, sur les pentes raides du Nord de la montagne ne poussent çà et là que de rares bosquets de bouleaux, aux troncs sinueux. Le village est perché à 2200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les caractéristiques de la flore et de la faune, tout en restant celles des hautes montagnes, présentent une certaine pauvreté à cause de la sécheresse du climat. La quantité restreinte d'alpages fleuris fait que les papillons de jour sont rares. Plus typiques sont les scarabées dorés, avec quelques spécimens endémiques. Parmi les reptiles, on note le lézard daghestanais, hôte ordinaire des massifs montagneux du haut Daghestan, et les serpents — vipère des steppes et orvet. Parmi les amphibiens — la grenouille d'Asie mineure. D'innombrables oiseaux tournent au-dessus des alpages ; les choucas, les rouges-queues et les pinsons virevoltent, les milans et les aigles planent, les perdrix se cachent dans les rochers, les faucons font leurs nids. Parmi les mammifères, on peut rencontrer le lièvre, le renard, le loup, le blaireau, la belette, la fouine. Les activités principales des habitants de Bourshag sont l'élevage et l'agriculture.

Dans ces conditions de hautes montagnes, la terre se gagnait mètre par mètre, motte à motte, aux versants raides des montagnes. Il existe de nombreux champs en terrasses. La terre est pierreuse et peu fertile. On cultive de l'orge et de la pomme de terre. En même temps, il y a une grande quantité de prairies et d'alpages. Les forêts sont très rares, le petit

bouleau de Radde pousse sur les versants Nord. Le climat est continental, très rude à cause de l'altitude ; il n'est pas rare que les récoltes d'orge ou les foins soient anéantis par la grêle. La neige peut tomber sans préavis en été, comme ce fut le cas le 12 juin 2000, lorsque la couche neigeuse a persisté pendant 2-3 jours.

Les Bourshaghiens, hommes et femmes, ont su garder précieusement les vestiges de leurs coutumes, rites et traditions. Ethnographes, folkloristes, historiens et linguistes en font leur bonheur. De nombreuses coutumes à Bourshag sont liées au soleil. Pendant de longues périodes de sécheresse, les habitants du village, bâti au pied de Djoufa-dagh, montaient sur le sommet de cette montagne et priaient pour recevoir la pluie, en faisant le sacrifice d'un mouton noir. Autrement, ils invoquaient la pluie par un rituel nommé « pesheppaï » : un garçon ou une fillette, revêtu(e) et couronné(e) de paille, était conduit(e) le long des rues du village, accompagné(e) par une procession. On les arrosait d'eau, tout en se lamentant de l'absence de la pluie. Un autre procédé antique pour appeler la pluie : un vieil homme part vers la source « **Itsav-etsv** » en lisant des prières, et pulvérise de l'eau autour de lui, en imitant une averse. « Birkintsaï », cet autre rite d'appel, au soleil cette fois, si le temps pluvieux s'éternise, n'est pas moins pittoresque. On cloue au manche d'une pelle un bâton transversal, pour former une croix. L'épouvantail ainsi formé est vêtu de beaux habits féminins et paré d'un fichu. Avec les chants, une ronde de jeunes femmes accompagne l'effigie à travers le village. Après avoir quêté des cadeaux, elles s'arrêtent devant le lieu sacré « pir » où elles prient et les partagent. Cette procession est menée généralement par une femme âgée et respectée. Du temps de mon enfance, c'était la « tante Salimat » qui s'acquittait de ce rôle, en plus de sa charge d'infirmière du village. La fête printanière de Navrouz (**K'iotk'iotaï** en dialecte) est célébrée ici avec une joie particulière, on allume d'immenses feux, par-dessus desquels les jeunes gens sautent, en prononçant un vœu. Le déroulement des mariages à Bourshag est aussi intéressant sous l'angle du rituel folklorique, avec quelques éléments des célébrations modernes.

Les fiançailles, les funérailles, les divers événements festifs ou de deuil ont tous leurs particularités, mériteraient d'être décrits et analysés plus en détails. Plusieurs coutumes et usages traditionnels des habitants de Bourshag laissent une impression indélébile et suscitent l'admiration des invités. La rudesse du climat à cette altitude laisse son empreinte sur le caractère des habitants de Bourshag, réservés en actes, sobres en sentiments. Ils savent apprécier l'amitié et la bonté. Ensemble, ils affrontent les nombreuses difficultés de la vie où l'entraide est de rigueur. D'après les données du recensement familial de 1886, Bourshag comprenait 27 foyers soit 291 habitants. À présent, il y a plus de 100 familles, sa population est montée jusqu'à 500 personnes. Plusieurs familles de Bourshag vivent dans les villes de Kaspiisk, Makhatchkala, Derbent, au village de Tchinar.

Depuis les temps anciens, les fidèles musulmans les plus aisés accomplissaient le pèlerinage vers la Mecque, le Hadj, qui durait une année. Durant le XIX^{e} siècle, le Hadj fut effectué par les représentants des clans de Djargat, Batchavour, Pashavour, Agourar. Le pèlerinage coûtait 16 pièces d'or. Les habitants modestes des villages voisins effectuaient, eux, leur petit pèlerinage (zirayat) vers Bourshag à la mémoire de sept riverains qui, dans les temps très éloignés, ont accompli le grand Hadj vers la Mecque. Une tradition orale transmet les légendes sur la vie du cheikh Shaban, qui guérissait des maladies psychiques et pouvait prédire l'avenir. Son autorité était encore plus grande chez les Tabassarans et les Kaïtags voisins. Lorsque le cheikh s'approchait des villages, on couvrait son chemin de tapis, ou on le portait sur les bras. On raconte que le cheikh offrit une vache à son voisin, Djamaka l'indigent, qui par la suite est devenu l'un des notables les plus riches de Bourshag. Djamakaï, une fois au poste de Chef du village (kavkhoï), fit de grandes choses, profitables à ses compatriotes. L'exemple du cheikh Shaban a été suivi par son fils Gashoum, devenu cadi, et homme des plus instruits de son temps. Les étudiants de Tabassaran, Kaïtag et d'ailleurs, venaient chez lui pour apprendre la maîtrise de l'arabe. Bourshag est encore connu pour une grande espérance de vie.

Magomed Djargatov a vécu plus de cent ans. Son sobriquet « Magomed-le-gendarme » indique bien son passé professionnel. Célèbre pour avoir été un excellent médecin et rebouteux populaire, les légendes sur ses aptitudes de fameux guérisseur sont parvenues jusqu'à nous. Plus que centenaires ont vécu également Itsi Magomed, Shikhrin Mazanaï, Djamakaï, Gadamaï, Sounabav, Tsatsivrin Kourban, Hamza, Israfil. Encore de nos jours quelques femmes centenaires sont vivantes : Espet, Farzinat, Fatimat…

Bagaoudin Souleïmanov, imam de la mosquée de Derbent durant les années 1960-1970, jouissait d'une grande célébrité dans le Daghestan du Sud. Il se distinguait par sa noblesse, la profondeur de son intelligence, la beauté de sa prestance et de sa voix. Les prêches de Souleïmanov avaient une force magique. Cet homme maîtrisait tout ce qu'il touchait. Avant son déménagement à Derbent, il construisait des ponts et des maisons dans son Agoul natal. Il ne rechignait jamais ni à labourer la terre ni à faucher le foin. Bagaoudin attirait par son respect du travail et sa simplicité. Les villageois se souviennent bien d'Abdoulkerim Mouzaev et Boulaï Kaïdov, dirigeants. Ce dernier en particulier, dans l'exercice de sa fonction de chef de kolkhoz local, fut le premier de la région à tirer l'électricité jusqu'au village le plus éloigné et à construire un moulin électrique. Le kolkhoz Dzerjinski dirigé par Boulaï Kaïdov devint un des meilleurs, son directeur fut primé, décoré et missionné à Moscou pour représenter le kolkhoz agoul à l'Exposition nationale des avancées de l'économie populaire (sigle russe : ВДНХ). La tradition fut reprise par son frère cadet, Huseyn Kaïdov qui commence par le poste de président de kolkhoz, pour ensuite diriger sept années durant le district Agoul, avant d'être muté dans l'appareil du Parlement de la République du Daghestan.

Le premier scientifique de Bourshag fut Sharafoudin Ahmedov, orphelin, éduqué dans un internat pour les enfants abandonnés. Il obtint un diplôme avec mention « excellent » à l'Université du Daghestan et travailla à la filiale Daghestanaise de l'Académie des sciences de l'URSS. Sa vie ne fut pas longue mais Ahmedov a laissé une trace importante. Il a soutenu une thèse en sciences historiques

(DEA-Doctorat), a publié plusieurs travaux dont la monographie *Les Agouls*, qu'il signe en tant que coauteur. Sa mort prématurée a mis fin au très fructueux travail de l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire médiévale du Daghestan. Ahmedov est enterré dans son village natal, pour lequel il a beaucoup œuvré, en créant les premiers observatoires scientifiques de la région. Le premier maître de Sh. Ahmedov et de pratiquement tous les autres, devenus enseignants à leur tour, fut Abdoulkadyr Mazanaev, qui continue, encore aujourd'hui, à travailler dans son école, son ancienneté de professeur remonte à plus de soixante ans. J'ai été formé dans cette famille, ainsi que mon frère, le maître de conférences Ismaïl Mazanaev, autre fondateur de l'alphabet agoul. D'autres nombreux enfants du maître Abdoulkadyr Mazanaev sont devenus tout aussi célèbres et tiennent des postes importants dans la science ou l'économie locale, adjoints à la direction de l'administration de la région agoule. Maître de conférences à la faculté d'anglais de l'Université du Daghestan, Ismaïl Mazanaev a été envoyé en mission en Inde. Ce sont ces hommes instruits qui ont fait la réputation de Bourshag, son école est l'une des meilleures de la région agoule.

Première partie
Description de la langue

Cette langue de la république russe du Daghestan appartient à la famille lezguine des langues caucasiques. Son nom en agoul est **агъул чIал** ou **агъуларин**.

La langue agoule

Avec le tabassaran et le lezguine, elle appartient au groupe lezguine de la famille des langues nakho-caucasiennes (sous-groupe de l'Est). D'après le recensement de 2010, le nombre de locuteurs agouls était de 29.300.

L'agoul possède plusieurs dialectes et groupes sous-dialectaux vernaculaires. On en distingue quatre : l'agoul, le koushan, le bourkikhana (khekhoun) et le kenen. La prononciation du village Fité est intermédiaire. Durant des siècles, la langue agoule n'avait d'autre usage que le parler quotidien. Jusqu'en 1952, l'enseignement dans les écoles se faisait en langue lezguine, et après 1952, en langue russe, devenue celle de l'éducation, communication, jurisprudence et relation inter-ethnique. Ce n'est qu'en 1990 qu'a été créé l'alphabet agoul, et en 1992 le premier abécédaire agoul voit le jour. Depuis 1992, la langue agoule est enseignée dans les écoles du district agoul et dans d'autres lieux d'habitation agoule compacte. La langue agoule apparaît dans le livre de R. Eckert *« Die Sprachen des kaukasischen Stammes »*, Wien, 1895. Cet ethnographe russe, membre de la Société Géographique russe, est le premier à publier des matériaux sur les langues du Daghestan dans l'espace linguistique savant européen. Le linguiste et ethnographe allemand, A. M. Dirr, qui a vécu en Russie, publie l'essai *« La langue agoule »* (Tiflis, 1907, 188 pages), basé sur le dialecte de Bourkikhana (Gekhoun). Le système des consonnes de la langue agoule sera étudié dans les travaux philologiques d'un linguiste, philosophe et publiciste russe, N. S. Troubetzkoy (Moscou, 1987). Une étude détaillée de la langue avec l'inclusion de ses dialectes apparaît pour la première fois dans l'essai de R. Shaumyan *« Description grammaticale de*

la langue agoule » (Moscou-Leningrad, 1941, 198 pages). Une grande partie de cette description est puisée dans le dialecte koushan. Ce livre apparaît comme résultat d'une expédition linguistique au Daghestan, durant trois mois, en 1933. Le livre *La langue agoule* (Tbilissi, 1970, éditions Metsnirebi, 242 pages), écrit par A. Magomedov, natif du village darguine Koubatchi, qui a vécu et travaillé essentiellement à Tbilissi, à l'Institut linguistique de l'Académie des sciences de Géorgie, était pendant une longue période la seule source de connaissances sur l'agoul. Ce livre est basé sur une étude des données dialectales. Dans les années 1980-1990, de nombreux chercheurs Agouls, porteurs de la langue agoule, prennent la relève des études de l'agoul. Ce sont Z. K. Tarlanov, N. D. Souleimanov, S. N. Gasanova, S. R. Erdanova, I.A. Mazanaev, R. R. Gasanova, Sh.A. Mazanaev, S. D. Magomedova, Z. G. Kaïdov, N. R. Israfilov, G. Alkhazov, M. R. Ramazanov, Z. M. Bazieva, M. N. Rasoulova, E. V. Velieva, N. G. Gadjiev, E. D. Magomedova. A. E. Kibrik, M. A. Daniel, S. V. Kodzasov, T. A. Maïsak, D. S. Ganenkov, Y. G. Testelets, K. Sh. Mikaïlov, D. S. Samedov, A. G. Gulmagomedov, U. A. Meilanova, B.B. Talibov écrivent aussi au sujet de la langue agoule. La première description grammaticale contemporaine de la langue est publiée dans la monographie de Z. K. Tarlanov *Les Agouls : leur langue et leur histoire* (éditions de l'Université de Petrozavodsk, 1994, 287 pages). On y trouve une étude structurale de la langue sur tous les niveaux. Ce livre regroupe les faits de l'histoire ancienne, l'ethnogénèse agoule, décrit les traditions ancestrales, les superstitions, les survivances magiques, il contient les hypothèses sur la provenance du peuple Agoul, met en lumière les liens historiques et culturels avec d'autres peuples. Il est à noter que ce livre paraît à Petrozavodsk, sans qu'aucun éditeur au Daghestan ne s'y intéresse, et que les mots agouls sont transcrits en caractères latins. La base linguistique de cette étude est le dialecte de Bourkikhana (Gekhoun). Durant des décennies, N.D. Souleïmanov, natif du district d'Achty, s'intéressa particulièrement à la langue agoule, dont il possède une maîtrise véritable. Comme résultat de ses recherches sur les dialectes agouls, mentionnons la parution

de sa monographie *Etudes comparatives historiques des dialectes de la langue agoule*, Makhatchkala, 1993. Souleïmanov fait paraître également sa monographie *La phraséologie verbale de la langue agoule* (Makhatchkala, 2002), et l'un des premiers *Dictionnaire (dialectal) agoul-russe*, Makhatchkala, 2003. Dans le travail de S.R. Merdanova *La morphologie et la sémantique grammaticale de la langue agoule (sur la base du parler de Khlup)*, Moscou, 2004, la sémantique grammaticale est méticuleusement étudiée, en tenant compte du nexus et de sa périphérie, et on y trouve aussi une étude des possibilités de grammaticalisation des constructions données. Merdanova a pleinement étudié et décrit les parlers de la langue agoule, par comparaison avec son dialecte du district Kourakh. Une grande place dans les recherches sur l'agoul est prise par les travaux de S.N. Gasanova. Leur plus grande valeur est dans sa grande maîtrise du dialecte agoul « propre » de Tpig, son village natal. En 2000, Gasanova fait paraître le livre dédié à l'analyse des unités phraséologiques somatiques dans les langues lezguines de l'Est. L'aboutissement de son travail, long et fructueux, sera le livre *La syntaxe dans la phrase en langue agoule* (Makhatchkala, 2012). Gasanova est également auteur de manuels et d'autres livres pour les écoles et les universités. Un des auteurs du premier alphabet agoul et de son abécédaire, I. A. Mazanaev, s'est illustré par une série d'articles énonçant les principes de la création du dit alphabet ; il a également soutenu une thèse à l'Université de Leningrad, ayant pour objet la symbolique sonore des langues agoule, russe et anglaise. Quelques jeunes chercheurs Agouls ont consacré leurs travaux et soutenu leurs mémoires de maîtrise en agoul, notamment S. D. Magomedova (*La déclinaison des noms dans la langue agoule*, 1997), Z.G. Kaïdov (*Formation des mots dans la langue agoule*, 2005) et N. R. Israfilov (*La langue agoule parlée au village de Fité*, 2006). D'intéressantes réflexions sur la langue agoule, l'écriture albanaise caucasienne et les origines de la langue sont régulièrement publiées par Gadji Alkhasov, poète et linguiste agoul. M. R. Ramazanov, auteur du *Dictionnaire agoul-russe* (Makhatchkala, 2010), à travers la presse, fait régulièrement part de son point de vue sur le développement

de cette langue. La langue agoule intéresse activement les linguistes à Moscou et à l'étranger, notamment Eric Jones aux États-Unis. La lexicographie agoule est représentée dans les parutions suivantes : N.D. Souleimanova, *Dictionnaire dialectologique agoul-russe,* Makhatchkala 2003 ; M. R. Ramazanova *Dictionnaire agoul-russe*, Makhatchkala, 2010 ; S. N. Gasanova *Petit dictionnaire de la phraséologie agoule*, Makhatchkala, 2008 ; S. N. Gasanova, D. S. Samedova *Petit dictionnaire des correspondances phraséologiques agoul-artchi*, Makhatchkala, 2009.

L'écriture agoule

Dans les années 1920, la question de l'écriture agoule est soulevée, mais le manque de cadres compétents, le nombre restreint de locuteurs agouls et bien d'autres causes l'ont laissée sans suite. L'éducation dans les écoles agoules se faisait en langue lezguine, et après 1957, en russe. Après une concertation publique, le 10 août 1990 le Conseil des ministres du Daghestan statue sur la légalisation de l'alphabet agoul. L'alphabet est créé par Sh. Mazanaev, Docteur en philologie, et son frère I. A. Mazanaev, Maître de conférences. Cet alphabet reçoit l'approbation des conseils scientifiques de l'Institut « Gamzat Tsadassa » de l'histoire, langue et littérature, de la Faculté linguistique de l'Université d'État du Daghestan et de l'Institut des études scientifiques « Takho-Godi ». La création par les frères Mazanaev et S. N. Gasanova du premier abécédaire agoul est décisive : dorénavant, la langue agoule sera enseignée dans toutes les écoles agoules. L'abécédaire est suivi par la parution du « Manuel agoul pour la seconde année d'études scolaires » (**Агъул чIал 2**, 1996). Un hebdomadaire en langue agoule *Le messager agoul* (**Агъуларин хабарар**) paraît à présent à Tpig. La langue agoule est enseignée au Collège et à l'Université de pédagogie, ainsi qu'à la faculté de philologie de l'Université d'État de la république du Daghestan.

L'alphabet agoul

L'alphabet agoul est fondé sur le cyrillique. Élaboré en 1990, il se compose de 53 lettres : 11 voyelles (**а, е, ё, и, о, у, уь, ы, э, ю, я**) et 42 consonnes (**б, в, г, гъ, гь, гI, д, дж, ж, з, й, к, кк, къ, кь, кI, л, м, н, п, пп, пI, р, с, т, тт, тI, ф, х, хъ, хь, хI, ц, цI, ч, чч, чI, ш, щ, ъ, I, ь**).

А	Б	В	Г	Гъ	Гь
ГI	Д	Дж	Е	Ё	Ж
З	И	Й	К	Кк	Къ
Кь	КI	Л	М	Н	О
П	Пп	ПI	Р	С	Т
Тт	ТI	У	Уь	Ф	Х
Хъ	Хь	ХI	Ц	ЦI	Ч
Чч	ЧI	ШI	Щ	Ъ	I
Ы	Ь	Э	Ю	Я	

L'alphabet agoul se compose de 34 graphèmes simples et de 19 digrammes. Les lettres **ъ, ь, I** sont à la fois des graphèmes indépendants et des signes auxiliaires (diacritiques) pour les digrammes **уь, гъ, гь, гI, къ, кь, кI, пI, тI, хъ, хь, хI, цI, ч**, servant à transcrire des sons spécifiques de l'agoul.

Phonétique

Le système phonétique de la langue est caractérisé par un ensemble vocalique relativement simple et un système complexe quant aux consonnes. Il n'y a pas d'homogénéité pour les dialectes. Les processus phonétiques les plus caractéristiques en ce qui concerne voyelles et consonnes sont: réduction et augmentation, assimilation et dissimilation, labialisation et délabialisation, alternance, assourdissement, substitution, métathèse. Ces processus sont conditionnés ou non par le positionnement.

L'accentuation en agoul est faiblement dynamique et en général se porte sur la deuxième syllabe : **учи** *seul*, **ицIул** *poignet*, **дахи** *vite, bientôt*, **зерфел** *tamis*, **ахъихьас** *poursuivre* (qq'un), **кьидибан** *hérisson*, **багулив** *près de*, **IачирхIас** *frapper* etc.

Système consonantique de l'agoul

Le consonantisme de l'agoul se caractérise par sa complexité qui peut être représenté par le tableau ci-dessous :

Mode d'articulation / Point d'articulation	Bruyantes										Sonnantes	
	Occlusives				Affriquées				Spirantes		Nasales	Liquides
	Sonores	Sourdes			Sonores	Sourdes			Sonores	Sourdes		
		Simples	Géminées	Abtrusives		Simples	Géminées	Abtrusives				
Bilabiales	б	п	пп	пӀ					в		м	
Labio-dentales												
Dentales	д	т	тт	тӀ		ц	цц	цӀ	з	с	н	
Apicales					д ж	ч	чч	чӀ	ж	ш		р л
Médio-linguales									й			
Vélaires	г	к	кк	кӀ						хь		
Uvulaires		х ъ	къ	кь					гь	х		
Pharyngalisées		х ъ ’	къ ’	кь ’					гь’	х’		
Pharyngées									гӀ	хӀ		
Laryngales				ъ						гь		

Ce tableau ne comprend pas les consonnes labialisées (comme les bilabialisées, qui fonctionnent dans tous les dialectes, ni les dento-labialisées, caractéristiques du dialecte de Koushan). De même n'est pas indiquée la spirante **гг** (-***г**) uvulaire sonore, n'apparaissant que dans un nombre restreint de mots du dialecte de Keren, mais qui ne jouit pas du statut de phonème ; agoul : **иггес** (dal. de Ker.) *récolter* (*céréales*), lezg. moy. **гуьн**.

Parmi les affriquées n'est pas indiqué le *дз sonore, qui se réalise en д et з selon les dialectes; agoul **дивас** ; fig. **зивас** *tirer* ; tab. moy. **дзигтуз** id. Est omise également la sonore des occlusives uvulaires. Ce ***къгъ** s'est transformé en **къ** et **гъ**.

Système vocalique de l'agoul

Le système vocalique de l'agoul est caractérisé par sa grande simplicité, visible d'après le tableau ci-dessous :

Lieu d'articulation	*Antérieur*	*Postérieur*
Degré d'aperture		
Supérieur - Fermé	**и, уь**	**у**
Médian - Moyen	**е**	
Inférieur - Ouvert		**а**

Variations vocaliques selon dialectes

La voyelle **о** est attestée dans les dialectes de Koushan et de Keren positionnée après les consonnes pharyngalisées**гъ'** (**гI**), **къ'**, **х'** (**хI**), **хъ'**, où les autres dialectes ont en général une réalisation en voyelle **у**. Le **о** long se rencontre en discours expressif dans les pronoms porteurs du suffixe indiquant l'éloignement, par exemple : **гьотагьа** *lui, là-bas*, **гьолагьа** *lui, au loin tout là-haut* etc. ou dans les onomatopées : **вогьа** par laquelle on fait ralentir ou presser les bœufs.

Le groupe nominal

Le pluriel des noms se forme avec le suffixe -**бур** pour les noms terminés par une voyelle et -**ар** pour ceux terminés par une consonne. Seuls les mots *pain* (**гуни**) et *vache* (**хIуни**) font exception avec un pluriel en -**вар**.

Exemples :

dent, (**силеб**) donne *dents*, **силеб<u>ар</u>**

poing, (**хурд**) donne *poings*, **хурд<u>ар</u>**

ventre, (**фун**) donne *ventres*, **фунар**
genou (**кьукь**), donne *genoux*, **кьукьар**
doigt, (**тIуб**), donne *doigts*, **тIубар**
visage, (**хъуссу**), donne *visages*, **хъуссубур**
pain (**гуни**), donne *pains*, **гунивар**
vache (**хIуни**), donne *vaches*, **хIунивар**

Il faut noter que l'agoul, contrairement à de nombreuses autres langues de la même famille, ne comporte pas de classes nominales.

Les cas

Selon leur fonction dans la phrase, les noms subissent des déclinaisons. Il existe un cas direct, correspondant au nominatif et des cas obliques : l'ergatif (pour le sujet des verbes transitifs), le génitif, le datif et plusieurs cas qui précisent le mouvement et la direction. Il en existe 8 séries dont chacune possède trois cas. L'un de ces cas indique la localisation, le deuxième la direction du mouvement et le troisième la provenance. Les 8 séries expriment les situations suivantes :

хъ *derrière*
л *sur*
кк *sous*
к *marque de proximité*
гъ *entre / au milieu de*
в *à côté de*
гь *devant*
ъ *à l'intérieur de*

Les cas obliques ont l'une des désinences suivantes :

-ди, -ду, йи (-й) -ни, -на, -ла, -ра, -и, -а, -е, -уь, -джу, -джи.

En résumé, le nominatif n'a pas de désinence particulière ; c'est la forme que l'on trouve dans les lexiques. L'ergatif a pour désinence -**ура** ou -**а**.

Le génitif se forme en ajoutant la désinence -**н** à celle de l'ergatif.

Le datif en ajoutant, toujours à la désinence de l'ergatif, la désinence -**с.**

Les adjectifs

On distingue les adjectifs 'primaires' comme **иреф**, *rouge*, **джагварф**, *blanc*, **кIареф**, *noir*, de ceux qui sont dérivés de substantifs comme **гашинф**, *affamé* (de **гаш**, *faim*).

Les adjectifs épithètes sont invariables mais perdent leur **ф** final.

Exemple avec le mot **иреф**, *rouge*, on aura : *fleur rouge*

nominatif : **ире тук**

ergatif singulier : **ире туку**

ergatif pluriel : **ире тукари**

Les postpositions

Souvent l'emploi des cas suffit pour exprimer ce que sont les prépositions en français mais il existe aussi des postpositions qui complètent le dispositif :

кьабахъ	*derrière*
удигъ	*devant*
ганаъ	*à l'intérieur*
кIенакк	*sous*
варттал	*dessus*
багулив	*à côté de*

Les pronoms personnels

je	**зун**
tu	**вун**
il / elle	**ге**

nous (inclusif)	**хьин**
nous (exclusif)	**чин**
vous	**чун**
ils / elles	**гебур**

En fait, c'est un démonstratif qui sert de pronom personnel de la troisième personne. Nous aborderons un peu plus loin la troisième personne dans le paragraphe sur les démonstratifs.

Les pronoms personnels se déclinent ainsi :
ergatif identique au nominatif

génitif :

de moi	**зе**
de toi	**ве**
de nous	**хье** (inclusif)
de nous	**че** (exclusif)
de vous	**чун**

datif

à moi	**зас**
à toi	**вас**
à nous	**хьес** (inclusif)
à nous	**час** (exclusif)
à vous	**чвас**

locatif:

chez moi	**зал**
chez toi	**вал**
chez nous	**хьел** (inclusif)
chez nous	**чал** (exclusif)
chez vous	**чвал**

Les possessifs

Ils se forment en ajoutant la lettre **ф** au génitif du pronom :

mon	**зеф**
ton	**веф**
notre	**чеф**
votre	**чвеф**

Les démonstratifs

Il existe deux séries de démonstratifs selon la proximité (comme *ceci* et *cela* en français) mais, pour le démonstratif éloigné, il est différent selon qu'il est en haut ou en bas. Ces démonstratifs **ме** pour la proximité et **те** (en bas) ou **ле** (en haut) pour l'éloignement. Les deux séries peuvent être renforcées par le préfixe **гьа**, ce qui peut se traduire en français par *voici le*

Le pluriel se forme régulièrement avec le suffixe -**бур** (par exemple, **тебур**). Aux différents cas, on a :

ergatif	**ти**
génitif	**тин**
datif	**тис**
locatif	**тил**

Le verbe

Les verbes peuvent être simples, auxiliaires ou composés. La racine des verbes les plus simples se limite à une consonne comme **кьас, акьас** *faire*

L'infinitif se forme avec la terminaison -**с** précédée de l'affixe de la base verbale -**а-** ou rarement -**е-** :

пас *dire*, **лихас** *travailler*, **ухас** *boire*, **ликIес** *écrire*.

Les gérondifs

Ils peuvent se former grâce à des suffixes soit à partir de la forme imperfective, soit de la forme perfective du verbe.

Dans le premier cas, les suffixes sont -**ай** ou -**ди** et dans le deuxième cas, -**ина** ou -**уна**

Les participes

Ils existent sous deux formes, organique et analytique. Les participes organiques se forment en ajoutant la voyelle **-е** au radical des verbes indéterminés ou la voyelle **-и** à celui des verbes déterminés.

Exemples

ликеф	*en train d'écrire*
джикIеф	*qui a trouvé*
ликIиф	*ayant écrit*
джикIиф	*trouvé*

Les participes analytiques se forment avec le participe d'un verbe auxiliaire (**айеф**). Ici également, on observe la distinction entre déterminé et indéterminé :

хурунайеф (<**хуруна айеф**) *qui a lu* (déterminé)

хурайеф (<**хурай айеф**) *en train de lire* (indéterminé).

Les temps des verbes

Ils se forment à partir de gérondifs et d'auxiliaires qui peuvent être :

Iая	*est / se trouve*
э	*est*
хьас	*devenir*
аме	*reste*

Voici les différents temps que l'on rencontre.

Présent concret :

хурая (хурай ая)	*il lit*
зас ягIая	*je sais*

(le sujet, au nominatif en français, est au datif en agoul)

Passé défini :
хурай уйи *il a lu*

Aoriste 1 :
хурайи *il lisait*

Aoriste 2 :
хурай вейи *il arrivait qu'il lise*

Futur général :
хурайе *il lira*

Présent général :
хурай ве (хурай вея)
il arrive qu'il lise / il lit habituellement

Présent continu :
il est en train de lire **хурай аме**

Exemple :
je lis un livre **зун китаб хурая**

Exemple avec le verbe *comprendre* **гъавурди архIас**
je comprends **гъавурди архьуни**

Les temps formés à partir du gérondif défini sont :
Passé simple :
хуруне (<хуруна э) *il vint*
адине (адина э)

Passé défini :
адиная (адина ая) *il est venu*

Aoriste 1

адини (адина и) *il venait*

Aoriste 2

адина вейи *il arrivait qu'il vînt*

Passé antérieur 1

адина уйи *il fut venu*

Passé antérieur 2

адина хьуна (адина хьуная)

il s'est trouvé qu'il est venu

Verbe ***donner***

je donne	**зун ирцIандяя**
tu donnes	**вун ирцIандяя**
il donne	**ги ирцIандяя**
nous donnons	**чин ирцIандяя**
vous donnez	**чун ирцIандяя**
ils donnent	**гебри ирцIандяя**

Verbe ***aller***

je vais	**зун вея**
tu vas	**вун вея**
il va	**ге вея**
nous allons	**чин вея**
vous allez	**чун вея**
ils vont	**гебур вея**

Verbe ***faire***

je fais	**зун акьас**
tu fais	**вун акьас**
il fait	**ги акьас**
nous faisons	**чин акьас**
vous faites	**чун акьас**
ils font	**гебри акьас**

Enfin les temps formés à partir de l'infinitif défini sont :

un futur « final »

хурасе *je finirai de lire*

un futur continu

хурас аме *je continuerai de lire*

À signaler une alternance vocalique pour la 3e personne : si le verbe a un **и** dans sa première syllabe alors la forme sera **ги.**

Si c'est un **е** ou un **у**, la forme est **ге** : **ге гъургъайи** ; **ге лерхъвандяя** (rappel : **бур** est le suffixe de pluriel).

Verbe ***écrire***

ликIенас (présent)

j'écris	**зун ликIендяя**
tu écris	**вун ликIендяя**
il écrit	**ги ликIендяя**
nous écrivons	**чин ликIендяя**
vous écrivez	**чун ликIендяя**
ils écrivent	**гебри ликIендяя**

ликIенди (passé)

j'écrivais	**зун ликIенди**
tu écrivais	**вун ликIенди**
il écrivais	**ги ликIенди**
nous écrivions	**чин ликIенди**
vous écriviez	**чун ликIенди**
ils écrivaient	**гебри ликIенди**

ликIенасе (futur)

j'écrirai	**зун ликIенасе**
tu écriras	**вун ликIенасе**
il écrira	**ги ликIенасе**
nous écrirons	**чин ликIенасе**
vous écrirez	**чун ликIенасе**
ils écriront	**гебри ликIенасе**

Verbe ***manger***

ІуьтІанас (présent)

je mange	**зун ІуьртІандяя**
tu manges	**вун ІуьртІандяя**
il mange	**ги ІуьртІандяя**
nous mangeons	**чин ІуьртІандяя**
vous mangez	**чун ІуьртІандяя**
ils mangent	**гебри ІуьртІандяя**

ІуьртІанди (passé)

je mangeais	**зун ІуьртІанди**
tu mangeais	**вун ІуьртІанди**
il mangeait	**ги ІуьртІанди**
nous mangions	**чин ІуьртІанди**
vous mangiez	**чун ІуьртІанди**
ils mangeaient	**гебри ІуьртІанди**

ІуьтІанасе (futur)

je mangerai	**зун ІуьтІанасе**
tu mangeras	**вун ІуьтІанасе**
il mangera	**ги ІуьртІанасе**
nous mangerons	**чин ІуьтІанасе**
vous mangerez	**чун ІуьтІанасе**
ils mangeront	**гебри ІуьтІанасе**

Verbe ***parler***

гъургъас (présent)

je parle	**зун гъургъая**
tu parles	**вун гъургъая**
il parle	**ге гъургъая**
nous parlons	**чин гъургъая**
vous parlez	**чун гъургъая**
ils parlent	**гебур гъургъа**

гъургъайи (passé)

je parlais	**зун гъургъайи**
tu parlais	**вун гъургъайи**
il parlait	**ге гъургъайи**
nous parlions	**чин гъургъайи**
vous parliez	**чун гъургъайи**
ils parlaient	**гебур гъургъайи**

гъургъасе (futur)

je parlerai	**зун гъургъасе**
tu parleras	**вун гъургъасе**
il parlera	**ге гъургъасе**
nous parlerons	**чин гъургъасе**
vous parlerez	**чун гъургъасе**
ils parleront	**гебур гъургъасе**

Verbe ***danser***

лехъванас (présent)

je danse	**зун лерхъвандяя**
tu danses	**вун лерхъвандяя**
il danse	**ге лерхъвандяя**
nous dansons	**чин лерхъвандяя**
vous dansez	**чун лерхъвандяя**
ils dansent	**гебур лерхъвандяя**

лехъванди (passé)

je dansais	**зун лехъванди**
tu dansais	**вун лехъванди**
il dansait	**ге лехъванди**
nous dansions	**чин лехъванди**
vous dansiez	**чун лехъванди**
ils dansaient	**гебур лехъванди**

лехъванасе (futur)

je danserai	**зун лехъванасе**
tu danseras	**вун лехъванасе**
il dansera	**ге лехъванасе**
nous danserons	**чин лехъванасе**
vous danserez	**чун лехъванасе**
ils danseront	**гебур лехъванасе**

Verbe ***lever***

гъадивас (présent)

je lève	**зун гъадивая**
tu lèves	**вун гъадивая**
il lève	**ги гъадивая**
nous levons	**чин гъадивая**
vous levez	**чун гъадивая**
ils lèvent	**гебри гъадивая**

гъадивайи (passé)

je levais	**зун гъадивайи**
tu levais	**вун гъадивайи**
il levait	**ги гъадивайи**
nous levions	**чин гъадивайи**
vous leviez	**чун гъадивайи**
ils levaient	**гебри гъадивайи**

гъадивасе (futur)

je lèverai	**зун гъадивасе**
tu lèveras	**вун гъадивасе**
il lèvera	**ги гъадивасе**
nous lèverons	**чин гъадивасе**
vous lèverez	**чун гъадивасе**
ils lèveront	**гебри гъадивасе**

Verbe ***planter***

узас (présent)

je plante	**зун узая**
tu plantes	**вун узая**
il plante	**ги узая**
nous plantons	**чин узая**
vous plantez	**чун узая**
ils plantent	**гебри узая**

узайи (passé)

je plantais	**зун узайи**
tu plantais	**вун узайи**
il plantait	**ги узайи**
nous plantions	**чин узайи**
vous plantiez	**чун узайи**
ils plantaient	**гебри узайи**

узасе (futur)

je planterai	**зун узасе**
tu planteras	**вун узасе**
il plantera	**ги узасе**
nous planterons	**чин узасе**
vous planterai	**чун узасе**
ils planteront	**гебри узасе**

Verbe ***appeler***

унахъас (présent)

j'appelle	**зун унархъая**
tu appelles	**вун унархъая**
il appelle	**ги унархъая**
nous appelons	**чин унархъая**
vous appelez	**чун унархъая**
ils appellent	**гебри унархъая**

унахъуни (passé)

j'appelais	**зун унахъуни**
tu appelais	**вун унахъуни**
il appelait	**ги унахъуни**
nous appelions	**чин унахъуни**
vous appeliez	**чун унахъуни**
ils appelaient	**гебри унахъуни**

унахъасе (futur)

j'appellerai	**зун унахъасе**
tu appelleras	**вун унахъасе**
il appellera	**ги унахъасе**
nous appellerons	**чин унахъасе**
vous appellerez	**чун унахъасе**
ils appelleront	**гебри унахъасе**

Les préverbes

Il existe un système de préverbes qui correspondent aux différents cas de localisation. Ces préverbes vont par paires :

ч et **д**, pour le rapprochement et l'éloignement

гъ et **д,** pour la montée et la descente.

Exemples :

Іачавес, *entrer* / **Іаттвес** (**<Іадвес**) *sortir*

Іагъвес, *se lever* / **Іадавес**, *descendre*

L'impératif

On a les formes suivantes :

écris	**ликI**
attendez	**гъузен / гъузе** (de **гъузас**, *attendre*)
donnez-moi	**тин зас**

Le conditionnel est formé par l'infinitif avec des suffixes du conditionnel : **-чин, -шин.** Dans le parler de Koushan, ce rôle est joué par la particule **-тен.**

il travaillait	**лихай уй**
s'il travaillait	**лихайуйчин**
il travaille	**лихайа**
s'il travaille	**лихайачин**
il travaillera	**лихасе**
s'il allait travailler	**лихасечин**

N.B. On peut avoir une forme au futur en agoul, contrairement au français puisque on n'a pas de forme future pour le conditionnel.

-финра (**-шинра**), **тIенра** *même si, bien que*.

Il peut aussi être formé par l'infinitif du verbe avec des formes auxiliaires du passé **иди**, **или**, **и**, **вуй**.

je dirais	**пасиди (пас/иди)** ; **паси**, **пасвуй**
je ferais	**акъасири (акъас/ири)** ; **акъаси**, **акъасвуй**
j'écrirais	**ликIесири (ликIес/ири)** ; **ликIесвуй**

Une forme avec la particule **хин** désigne la réflexion, teintée de regret.

je l'aurais dit, mais ne le savais pas

пасирихин, амма гIуйдавуй

Le causatif et le factitif

Ils se forment grâce à l'un des deux auxiliaires **хъачикас**, *devoir*, ou **акьас**, *faire*

Par exemple :

гъархьас хъачикас / гъархьас акьас, *faire dormir*

агвас, *voir*, donne **агваркIас**, *montrer*, *faire voir*

La construction causative comprend deux composantes :

1) forme de l'impératif de la deuxième personne du verbe **хъачикас** et **акьас** et

2) l'infinitif du verbe principal (sans limitations syntagmatiques)

on les a obligés à faire leur travail

хъачикуни гур (гебур) чипин лихун акьас

fais qu'ils travaillent (aussi)

гура (гебура) лихас акье

Puisque les verbes **хъачикас**, *devoir*, et **акьас**, *faire* sont transitifs, la construction causative doit toujours comporter l'ergatif :

le père a demandé (insisté) que son fils coure

геда дада уккас хъучикуни.

La négation

Elle se forme grâce au suffixe -**дава**

Exemple avec le verbe *comprendre*, **гъавурди архас**

je comprends	**гъавурди архьуни**
je ne comprends pas	**гъавурди архьундава**

De même :

je sais	**зас ягая**
je ne sais pas	**зас ягайдава**
je veux	**зас кканде**
je ne veux pas	**зас ккандава**

L'interrogation

Les principaux interrogatifs sont :

combien?	**фидегьен? / фидехьен ?**
comment ?	**фишти ?**
où? (avec mvt.)	**найч ?**

où? (sans mvt.)	**нанди ?**
pourquoi ?	**фас ?**
quand?	**мус?**
quel ?	**найе? / найи? / фишттин ?**
qui?	**фуш? (фиш ? фидж ?)**
quoi ?	**фи?**

Les interrogatifs ont un pluriel qui est, par exemple, **фушар** pour **фуш.**

Les interrogatifs prennent les formes suivantes aux différents cas

qui ? **фуш ? (фиш ? / фидж ?)** au nominatif donne, aux autres cas :

	singulier	pluriel
ergatif	**гьина ?**	**гьинари ?**
génitif	**гьинан ?**	**гьинарин ?**
datif	**гьинас ?**	**гьинарис ?**
locatif	**гьинав ?**	**гьинарив ?**

De même, *quoi* ? **фи?** donne aux divers cas :

ergatif	**фиди ? (фири ? / фитти ?)**
génitif	**фидин ? (фирин ? фиттин ?)**
datif	**фидис ? (фирис ? фиттис ?)**

Signalons aussi l'existence d'une particule négative, **-хин** (**-хи -ху**), qui se place en fin de phrase quand on n'emploie pas l'un des interrogatifs vus ci-dessus.

Les noms de nombres

Nombres cardinaux

Le système de numération est décimal. Les nombres de 1 à 20 portent un suffixe **д** correspondant à la classe du nom compté.

1	**сад**
2	**уд**
3	**хьибуд**
4	**якьуд**
5	**хъуфуд**
6	**ерхьид**
7	**ерид**
8	**муяд**
9	**ерчуд**
10	**йицуд**
11	**цIесад**
12	**цIеIуд**
13	**цIехьибуд**
14	**цIеякьуд**
15	**цIехъуфуд**
16	**цIеерхьид**
17	**цIеерид**
18	**цIемуяд**
19	**цIеерчуд**
20	**къад**
30	**хьимцур**
40	**ягъцур**
50	**хъуфцур**
60	**яхцIур**
70	**ярцIуд / ярцIур**
80	**якьукъад**
90	**ярчIуиц**

100 **верш**
200 **уверш**
300 **хьибуверш**
1.000 **агъзур**
2.000 **Іуагъзур**

zéro **сифир**
demi, moitié **сур**
une fois **сад**
une paire **тай**
une dizaine **йицІуд**
une centaine **верш**

Nombres ordinaux
premier **пеф**
deuxième **кьудпуф**
troisième **хьибудпуф**

Vocabulaire

Outre les mots communs propres aux langues du Daghestan, l'agoul, comme les autres langues caucasiques, a beaucoup emprunté à différentes sources parmi lesquelles les langues turciques (turc, azéri, koumyk), au persan et, pour des raisons religieuses, à l'arabe. Bien sûr, il existe en outre des mots purement agouls. Nous donnerons ici quelques exemples de ces emprunts. Les mots les plus anciens se retrouvent dans bon nombre d'autres langues du Daghestan comme :

- les noms d'animaux domestiques tels que **урч** *veau*, (**бярч** en lak, **бече** en avar)

кьац, *bouc* (**кьун**, **кьяца** en lak et darguine, **кьун** en tabassaran, **кьон** en artch.)

цIехI, *chèvre* (**цIуку** en lak, **цIигъ** en tabassaran et routoul, **цIай** en artch.)

даги, âne (**доги** en artch, **дажи** en tabassaran)

гитан chat (**гевт** en dialecte koushan, **гату** en tabassaran, artch., **гет** en routoul, **кету**, **кито**, en avar, **гата** en darg.

курцIул, *chien* (**курцIул** en lezguine, **курцIил** en tabassaran, **кIонцIол** en artch)

- les noms d'oiseaux ou d'insectes comme

урдег, *canard* (**урдак** en lak, **ордек** en avar etc.)

къаз, *oie*, (**хъаз** en avar etc.) ;

ккекку, *coucou* (**ччикку** en lak, **гагу** en avar etc.) ;

билбил (**булбул**) *rossignol* (**булбул** en lak et en avar etc.) ;

- les noms de plantes comme :

гьач, *pomme* (**гьивч** en lak, **гIеч** en avar etc).

Les emprunts au persan, au turc ou à l'arabe relèvent principalement du domaine culturel, comme la religion, la politique ou la vie sociale. Ainsi, on peut citer, pour l'arabe, les noms des jours de la semaine (sauf le mot *semaine* qui vient du persan).

Les dialectes de l'agoul

Malgré le nombre relativement réduit de locuteurs de l'agoul, la langue compte plusieurs dialectes et variantes. Quatre dialectes sont identifiés : l'agoul proprement dit et les dialectes de Koushan, de Bourkikhan et de Keren. Certains villages comme Fité ont un parler intermédiaire.

Conversation courante

Mots et expressions utiles

oui	**э / ав**
non	**ваъ / даъ**
d'accord	**рази э**
bien sûr	**гьелбет / гьин**
c'est bien	**хьурай**
c'est impossible	**хьасттава**
ce n'est pas vrai	**вере кардава**
je sais	**зас ягIая**
je ne sais pas	**зас ягIайдава**
je veux	**зас кканде**
je ne veux pas	**зас ккандава**
donnez-moi	**зас тин**
au feu	**цIил / цIилил**
au secours	**кумакис**
appelez la police	**уп полицияйис**
pouvez-vous m'aider ?	**кумак акье гъас ?**
je vous en prie	**сагъ акьурай**
s'il vous plaît	**миннат хьурай**
combien ?	**фидегьен ?**
combien de temps ?	**фидегьен гагьди?**
à qui s'adresser ?	**гьанавас хабар гъуланф ?**
qu'est-ce que c'est ?	**ме фи э**

Salutations et présentations

bonjour (le matin)	**сабах хайир** (*de l'arabe*) / **иджи гъузурив !**
bonjour !	**апкьанин хайир !**
bonsoir !	**идже хайир хьурай !**
bonjour	**салам**
bonjour	**уьнуртахайир**
bonne nuit !	**ахшам хайир !**
bonne nuit / bonsoir	**геджехайир**
salut!	**салам !** (*de l'arabe*)
quel est votre nom ?	**ттур фуш э ?**
je m'appelle…	**зе ттур... э**
très heureux de vous voir	**зун шад э вун агвас**
où habitez-vous ?	**нанди яшамиш вея вун?**
comment allez-vous?	**фиштиа курар ?**
ça va bien	**чугъ сагъул иджеая**
puis-je avoir votre adresse ?	**ве адрес фиште э ?**
je suis content de vous revoir	**шад э зун вун хаб агвас**
quoi de neuf ?	**фи хабарар ая ?**

je suis très heureux de faire votre connaissance
зун вахъай гьучар хьуна идж хьуне

Les demandes

pardon	**гъил гъушан**
venez avec moi !	**шаб захъай !**
puis-je voir ?	**хъуттурфанас ахттигьар аяв ?**

pouvez-vous me donner un coup de main s.v.p.
кумак акье сара миннате, гъас
aidez-moi avec ce problème s.v.p.
зас кумак акье сара гьаме кар акьас
puis-je savoir votre adresse ?
ве ешемиш вере мукь фиштти э ?

Remerciements

merci **сагъул / баркаллагь**

merci beaucoup **чугъ сагъул**

merci, avec plaisir **чугъ сагъул гIешкъ ай**

avec plaisir **саIайи кканди**

je vous remercie beaucoup **зун вал ппара рази э**

c'est très aimable de votre part **бугуас ппара идже агвай**

merci pour cette magnifique journée **чугъ сагъул батIар ягъугьас**

je vous suis infiniment obligé **зун вас ппара бурджлу э**

je vous suis très reconnaissant **зун вал рази э / зун вас ппара бурджлу э**

merci pour le compliment **сагъул идже гафунин**

vous êtes très aimable **вун ппара иджеф э**

merci d'être venu me chercher **сагъ акьурай зун гьачархьубас**

Excuses

excusez-moi **хил гьадив**

excusez-moi (pardonnez-moi) **гьил гьуян**

pardon pour le dérangement **заалас гьадив заалас хил хошан**

c'est ma faute **ме зе тахсир э**

puis-je vous déranger une seconde **сса секкундиъ зун чун бизар акьасе**

pardon **гьил гьушан**

c'est ma faute **ме зе тахсир э**

je ne voulais pas vous vexer **зас вас даккан акьас кканди адавуй**

puis-je vous déranger pour une seconde ? **са секкунди зун чун бизар акьас ахттигьар аев**

Les adieux

au revoir	**ягъур хьурай**
bonne chance	**шатти атурай ! / сагъ хьурай**
bon voyage !	**рекъ хьурай**

Les déplacements

attendez une minute	**сса минути гъузен**
dépêchez-vous !	**зарбуна ях / таьди ях ! / самуз тегIди ях сара**
ne vous dépêchez pas	**тегIди мева**
venez avec moi	**шаб захъай**
allez à l'hôtel	**ях отельди**
allez plus vite	**зарбунди ях**
allez plus lentement	**явашти ях**
à droite	**хIуьрджал**
à gauche	**чапла / чиппил**
tout droit	**дузди**
arrêtez ici	**гъузе гьамиса**

Les repas

voulez-vous manger quelque chose?	**фи чира уьт анасев ?**
voulez-vous boire quelque chose?	**фи чира ухасев?**
à votre santé!	**сагъ акьурай !**
apportez une bouteille d'eau	**фаша сса путилка хьед**
avez-vous des fruits frais?	**аяв чве таша емишар**
à votre santé	**сагъ акьурай**
soyez comme chez vous	**ве хулаъ ссуман хьурай**
donnez-moi l'addition	**тин зас хъара**

Les achats

quel est le prix ?	**фидегьен э мин кьимат ?**
j'aimerais acheter	**гьушас канди ая**
puis-je voir ?	**хъутурфанас ихтигьар аяв ?**
qu'est-ce que c'est ?	**ме фи э ?**
combien ?	**фидегьен ?**
montrez-moi	**зун агвар акь э**
montrer	**агварк ас**
donnez-moi	**тин зас**
c'est trop cher	**ле ппара багьа э**
c'est trop grand	**ле ппара аф**

Les souhaits

mes félicitations ! **мубарак хьурай** (*je vous félicite*)

joyeux anniversaire ! **хе ягъ мубарак хьурай !**

tous mes meilleurs vœux pour la nouvelle année
цIае ис мубарак хьурай !

je vous souhaite du bonheur et de longues années **шатти илгурай ирхе уьмур йирай ппара исар йирай**

je vous félicite de tout mon cœur !
йирк вураастти мубарак хьурай

meilleurs vœux de santé ! (*prompt rétablissement*)
дахи-дахи сагъ хьурай вун

si nous nous voyions encore une fois
шаб сагелай сара гьучархьас

Quel temps fait-il ?

qu'il fait beau !	**фи идже ягъ ду !**
il fait chaud	**куче ая**
le brouillard descend	**диф алавея**
le ciel s'éclaircit	**завар алдикая**
il y aura du soleil demain	**багагь рагъ хьасе**

S'adresser à...

monsieur	**испахьи**
madame	**испахьи хьир / ханум**
jeune homme	**джигьил**
mademoiselle	**руш**

La santé

Au Daghestan, la médecine est de qualité et les médecins parlent évidemment tous russe. En pays agoul, vous aurez peut-être besoin de dire :

appelez un médecin	**духтурдис ун акье**
j'ai de la fièvre	**зе температура ая**
j'ai pris froid	**зе мекь хьуна ая**
j'ai attrapé un rhume	**зе хъухъар фацуная**
je tousse	**зе ухьу**
j'ai mal à la tête	**зе кьил иттая**
j'ai mal à la gorge	**зе гъух иттая**
j'ai de la toux	**захъ мухур хъархьуб**
j'ai mal à la tête	**зе иттая кIил**
j'ai mal à la gorge	**зе иттая кьуркь**
j'ai mal aux dents	**зе силеб иттая**
j'ai mal au ventre	**зе фун иттая**
j'ai mal à la main	**зе хъил иттая**
j'ai mal à la jambe	**зе лек иттая**
je suis enceinte	**зун фуни ая**
j'ai une maladie de cœur	**зе йиркIв иттая**
j'ai la jambe cassée	**зе лек атIуна ая**
je suis allergique	**зас аллергия вей**
je fais de l'hypertension	**зе давления ая**

La nourriture

eau	**хьед**
thé	**чей**
jus	**сук**
pain	**гуни / ризкь**
soupe	**ракь**
viande	**якк**
viande de porc	**ваккалан якк**
viande de veau	**урчунан якк**
viande de bœuf	**малдин якк**
poulet	**пеIэлан чарккунин якк**
pâtes	**макIаранар**
pomme mousseline (purée)	**калтуфарин аш**

La météorologie

il fait beau	**идже гьава (ягъ)**
il fait chaud	**ибгIайи**
il fait froid	**микIилди**
il pleut	**угъал угъай**
il neige	**ибхь угъай**
il gèle	**микIилди**
il fait soleil	**рагъ а ягъ**
l'été arrive	**гIул хъучавея**

L'heure, le temps

quelle heure est-il ?	**фидегьан э вахтт ?**
quelle heure est-il, SVP ?	**сеIэт фидехьен чин пасев сара ?**
il est 3 heures	**хьибу сеэт**
il est sept heures	**сеэт ерид**
il est huit heures et demie	**ерчIуйин сур**
il est midi	**апкьанин гагь**
60 minutes	**ягъцIур минут**

Les problèmes de langue

veuillez répéter **ссагалай сара уп ссара**

parlez plus lentement s.v.p. **самуз яваштти уп сара**
(*parler* se dit **гьургьас**)

écrivez cela ici s.v.p. **магьмисаъ ликIен сара гьале**

parlez-vous anglais ? **вас английски чIаляг ав?**

que signifie ce mot en russe ?
фишти хьасе ме гаф урус чIалалди ?

écrivez-le ici **мисаъ ликIен гьале**

je comprends **гьавурди ая**

je ne comprends pas **гьавурди архьундава**

Deuxième partie
Culture et traditions

Dans cette partie, nous publions une série d'articles du Professeur Shaban Mazanaev, tirés de ses ouvrages historiques et ethnographiques de diverses époques et traduits du russe.

Habitat agoul

Avant 1917, l'habitat agoul représentait une agglomération regroupant une soixantaine de ménages, occupant un territoire d'environ 6000 m². Les profondes gorges des cours supérieurs des rivières Tchirakh-tchaï et Kourakh-tchaï abritent leurs divers emplacements. Les villages sont bâtis sur les versants, près des rivières (Douldoug, Khoutkhoul dans la gorge Agouldere, Kourag dans la gorge de Koushandere, Khpuk à Khpukdere, Khoredj à Kourakhdere). Ils peuvent aussi être implantés sur des plateaux, limités de deux ou trois côtés par une rivière ou un précipice rocheux (Tpig à Agouldere, Beduk à Kourakhdere, Bourshag à Koushandere). Fité, Tsirkhé et Ritcha sont placés à une hauteur considérable, sur les cimes des crêtes, à grande distance de la rivière, sur des pentes. Toutefois, à quelques exceptions près, on privilégiait un emplacement dans la vallée d'une rivière ou à un confluent. Ce modèle de peuplement caractérise la majorité des ethnies du Daghestan des hautes montagnes.

Les types d'implantation étaient constants : les Agouls s'installaient sur les versants Sud. Toutes les parcelles cultivables se trouvent sur les terrasses, placées en contre-bas des rivières. Leurs conditions naturelles les protègent des vents froids et des précipitations ; pendant la période hivernale, le soleil réchauffe les versants exposés au Sud, ce qui s'avère essentiel dans les conditions climatiques en zone de haute montagne. Dans ces lieux au relief très accidenté, les voies principales de communication passaient également par les vallées, près des rivières. Ces petits torrents rapides ne gelant pas l'hiver assuraient l'alimentation en eau de la population.

Les villages agouls s'implantaient suivant les principes de l'équilibre naturel et économique : les parcelles labourées devaient être le plus près possible des habitations, placées sur des terrains immédiatement accessibles ; les pâturages pour les ânes et les bovins étaient sur les hauteurs plus élevées ; au niveau des alpages de montagne, on trouvait les pâturages d'été.

La pénurie de terrains fertiles, leur entretien rendent nécessaire la construction des habitations sur les crêtes des montagnes ou les pentes rocheuses impropres aux travaux agraires ; ainsi les villages protégés par la nature deviennent difficilement accessibles. Dans ce cas, les impératifs économiques coïncidaient avec les préoccupations sécuritaires. Les rochers infranchissables, devant lesquels se blottissaient les habitations, protégeaient l'accès à la partie intérieure des villages. Seuls deux ou trois sentiers, bien en vue depuis les maisons, en autorisaient l'accès, permettant à un nombre minime d'hommes d'assurer le contrôle et la défense.

L'histoire mouvementée des Agouls démontre que de leur obstination à se défendre dépendait la survie même de ce petit peuple, depuis le Haut Moyen-Âge jusqu'à l'absorption définitive du Daghestan par l'Empire russe et la fin de la campagne caucasienne (au milieu du XIX^{e} siècle).

La décadence du système communal primitif, la désintégration des relations claniques, la limitation des terrains cultivables entraînèrent une recrudescence de conflits inter-ethniques et inter-communaux. Devant la menace persistante des ennemis étrangers dont l'intrusion, comme le démontre l'histoire, provoquait d'innombrables catastrophes, démolitions et assassinats, la vigilance quotidienne était de mise. Arabes, Tataro-mongols, et Perses ont laissé bien des traces sur les terres agoules. En témoignent largement les vestiges des tours de garde à Khoredj, Kourag, Ritcha, les forteresses de Tpig et Khoutkhoul, des bâtisses closes étagées aux meurtrières en guise de fenêtres, des tours d'observation sur les cols de montagnes et au-devant des gués.

Civils ou miliaires, nombreux ont été les voyageurs aux XVIII[e] et XIX[e] siècles à noter l'accessibilité réduite et le caractère défensif des habitations daghestanaises. Une carte du Daghestan, réalisée par les topographes russes en 1819-1820, montre le tracé schématique du village de Ritcha. Bâti sur l'adret de la montagne, ce bourg est entouré de trois rivières. À l'Ouest, sur la montagne qui domine le village, se profile une tour de défense. Un mur fortifié, érigé sur la crête de la montagne, protège le village du côté Nord. Les témoignages ethnographiques et les ruines confirment la présence de ces tours de garde et des murs de protection sur les hauteurs dominant la gorge du fleuve Tchirakh-tchaï, entre les villages Ritcha et Tpig. Le compte rendu d'un autre militaire, le général-major Khotountsev, daté du 13 août 1815, fait état du caractère défensif du village agoul de Bourkikhan.

Le mur fortifié autour du village de Ritcha est un spécimen assez unique dans la pratique daghestanaise de fortification, et il l'est d'autant plus que ce bourg a été finalement rasé, d'après la légende, par les troupes de Nadir-chah (à la fin XVII[e], moitié du XVIII[e] siècle). Selon la même légende, les deux « sépultures des Saints », en contre-bas de la route, sont celles de deux vieillards, tués par l'armée perse pendant cette campagne militaire.

Dans la transmission orale populaire, nombreuses sont les variantes des légendes autour du nom de Nadir-chah, mais l'essentiel est commun : la cruauté de ses troupes, les assassinats et les pillages, et pour finir, la destruction systématique des villages agouls. Ainsi, une des légendes traditionnelles conte qu'à l'époque précédant l'invasion de Nadir-chah, plus de 700 ménages habitaient Kourag, riche cité dotée d'une troupe militaire puissante. Ses hommes opposèrent une longue résistance à l'envahisseur étranger qui mena à la démolition totale du village et à l'anéantissement de sa population. Les trois seuls rescapés fondèrent par la suite trois toukhoums (clans) qui se perpétuent jusqu'à nos jours à Kourag.

D'après une autre légende, celle des villages installés dans la gorge de Koushandere, les deux peuplements voisins, Kharikent (**ХIорьа**) et Sarikent (**Сиргъаъ**), disparurent à la suite de la conquête perse, et les survivants ont émigré pour rejoindre diverses agglomérations agoules.

Pour renforcer leur protection, les tours de garde ont été érigées autour des villages. Elles permettaient de surveiller les accès et d'alerter la population en cas de danger.

L'emplacement de ces tours aux confins des villages caractérise les constructions agoules. Les trois villages de Khoredj, Kourag et Ritcha, étaient dotés de trois tours chacun. Elles étaient érigées sur les côtés Est, Nord et Ouest du bourg de Kourag, alors que la frontière Sud restait protégée par une falaise d'où, au fond du précipice, on voyait couler la rivière Koushanitsiv.

Durant ces dernières années, la tour de garde de Khoredj a été détruite intégralement, elle qui fut un monument unique dans son genre au Daghestan méridional. Désormais, les vestiges architecturaux sont placés sous la protection de l'État et appelés à devenir une cause commune, un devoir de chaque villageois envers la sévère beauté de ces bâtisses, témoignage du passé du peuple agoul.

L'étude des deux tours parvenues jusqu'à nos jours, celle de Kourag et celle de Khoredj, révèle deux principes de construction. Voici la description de l'une d'elles : « *La tour est bâtie en blocs de taille brute, de dimensions inégales. Elle a quatre niveaux, le plan de la construction est carré, de cinq mètres de côté environ. Les coffrages sont en poutres et dalles de pierre. La communication entre les étages se faisait probablement par des échelles amovibles. Chaque étage, haut de deux mètres, est muni de meurtrières orientées en direction du village et vers la route qui y mène du côté Sud. Les murs se rétrécissent vers le haut et se terminent par des mâchicoulis. On dit qu'une communication souterraine reliait l'ensemble des tours entre elles, avec des sorties vers la rivière et vers quelques bâtiments d'habitation.* » (B. A. Kaloev, in « *Agglomérations et habitats des Agouls* », Encyclopédie historique, 1955).

La construction de ces tours semble remonter à un temps fort ancien, bien que la tradition populaire de Kourag attribue leur apparition à la période des hostilités entre ce village et celui, voisin, de Khoudig, qui probablement faisait montre de réticence à se convertir à l'Islam.

L'une des caractéristiques communes des villages agouls est leur orientation vers le Sud. Elle est dictée par les rudes conditions climatiques des hautes montagnes et caractérise la quasi-totalité des villages du Daghestan. Les adrets, choisis par les fondateurs des villages, garantissaient pendant l'hiver une chaleur exempte d'humidité, propice aux travaux domestiques des montagnards, qui s'en acquittaient, selon l'usage, au dehors. Durant la journée, on n'allumait pas l'âtre. Le nombre des forêts au Daghestan méridional étant très réduit, le soleil fournissait suffisamment de lumière et de chaleur pour travailler à l'air sans vêtements chauds, même durant la période hivernale. Protégés du vent, les terrasses, les toitures des étages inférieurs exposées au soleil étaient des lieux privilégiés lors des activités et du repos des villageois. Ainsi, l'ensoleillement améliorait les conditions de travail liées à l'élevage des bovins, chevaux ou ânes. Dans certains cas, le tracé du village ne faisait qu'épouser la courbe naturelle de l'environnement, ainsi, Ritcha est orienté à l'Est, Kourag au Sud-Ouest. Avoir une source à proximité immédiate était une condition incontournable pour l'implantation. Qu'ils soient près ou loin des rivières, les villages agouls étaient nantis d'une source très proche, parfois dans leur enceinte-même. Si les besoins de la population et du bétail excédaient la capacité de cette source, on construisait un aqueduc.

En résumé, la proximité de l'eau, la présence de terres arables, de pâturages, ainsi que la sécurité de leur implantation offertes par les qualités défensives naturelles étaient les principaux facteurs qui guidaient le choix des Agouls pour leur établissement. Toutes ces caractéristiques remontent à la plus haute antiquité et correspondent aux modèles de sédentarisation de tous les peuples du Daghestan et du Haut Caucase.

Dans son développement historique, la population agoule a franchi les étapes, depuis les micro-agglomérations relevant de la même entité clanique, *toukhoum,* passant par la communauté territoriale multi-familiale et rurale, pour arriver à la formation du village (**аул**) contemporain.

La typologie des agglomérations agoules est dans l'ensemble identique à celle des autres peuples du Daghestan. La décadence des relations patriarcales, l'augmentation des forces de production et le déséquilibre résultant entre l'accroissement de la population et l'incapacité de la terre à la nourrir affaiblissent les principes de l'habitation selon les critères de *toukhoums*. Cependant, la migration des familles hors leurs milieux historiques originels vers les plus grandes agglomérations devient de plus en plus fréquente.

Les sources disponibles laissent à penser que la décadence des villages claniques des toukhoums agouls commence à la fin du premier millénaire et s'accélère avec des conquêtes arabes et mongoles.

Ainsi, les sources écrites (l'Histoire d'Abou-Mouslim etc.), la tradition populaire orale et les données archéologiques s'accordent à dire l'importance du village de Ritcha dès le X^{e} siècle de notre ère.

Le processus de réunification des petites agglomérations s'intensifie à cette période. Les habitants des petites entités familiales migrent vers les bourgs plus importants et contribuent ainsi au peuplement de la cité multi-familiale. Ce processus, lent pendant les périodes de paix, va s'accélérant à l'époque des conquêtes étrangères et s'achève probablement à l'invasion mongole, vers le XII^{e} siècle. L'agrandissement de quelques localités se réalise au prix du délaissement des lieux de moindre importance et la répartition des terres cultivables.

Chaque village, petit ou grand (hormis les fermes), occupait un territoire déterminé, comprenant des terres labourées, pâturages, prairies, réservés à son usage exclusif, et représentait une cellule socio-politique indépendante, avec les indices économiques (le partage des pâturages, prairies, forêts ; la gestion et la mise au point de la répartition de l'entraide pour les travaux agraires), sociaux (construction

des routes et des ponts, nettoyage des réserves aquatiques, aménagement des points d'eau, des mosquées) et politiques (sécurité, régulation des relations inter-communales).

D'après la tradition, le village de Ritcha est formé par la réunification des villageois rescapés de deux cités importantes du Haut Moyen-Âge, **Сарфун** et **ДамхIал хIоьр**, et de deux petites colonies **Судайхъал хьор** et **Кума**. Sarfoun était disposé sur le piémont de la montagne éponyme, au confluent de deux petites rivières **ХIидулан нецIв** et **ХIоьран нецIв**. Ce village s'était établi sur une route marchande antique, reliant le Sud et le Nord du Daghestan.

À environ 1500 mètres du village de Sarfoun, sur la rive droite du **ХIоьран нецIв**, se trouve une autre localité abandonnée, **ЖугьутIарин хулер**, qui se traduit par « les maisons juives ». Ici les Juifs vivaient en bonne intelligence avec les musulmans, jusqu'au moment où les ennemis attaquèrent cette bourgade et la détruisirent. Les rescapés de cet épisode intègrent partiellement Beduk (**Бедюк**), partiellement Oussoug (**Усуг**). Dans ce village, le toukhoum dénommé **ЖугьутIар** (*les Juifs*) subsistait encore au début du XX^{e} siècle.

La cité de Tpig (**Тпиг**) est née de la réunification de cinq petites bourgades des toukhoums **Джафугь**, **Гьяжуар**, **Зулеран-хIоьр**, **Къуриар** et **Фурдук**. Une étude des vestiges démontre que ces localités coexistent jusqu'au X^{e} siècle. Ces petites bourgades médiévales ont dû cesser simultanément leur existence vers le XI^{e} siècle.

Le développement de **Тпиг** est analogue à celui de Ritcha : ce village devient un centre important politique et économique de la région au XII^{e} siècle. Les inscriptions épigraphiques, exposées dans le musée du village, nous informent de la construction d'une forteresse, aux XII^{e}-XIII^{e} siècles. L'inscription suivante figure sur une pierre du mur de cette fortification : *« Tous les musulmans se sont levés contre nous. Et le village fut détruit, puis la forteresse élevée ».* Selon l'hypothèse d'un historien daghestanais, par « tous les musulmans » il faudrait comprendre les autochtones des villages environnants, irrités par les prétentions des dirigeants

de Tpig. D'après ce savant, « *ladite inscription fournit l'exemple de la lutte grandissante des communautés rurales pour leur indépendance contre les oppressions féodales.* » (M. A. Shikhsaïdov, in *Monuments épigraphiques*, 1969).

Une histoire intéressante : deux bourgades toukhoumiques ont poursuivi leur existence indépendante jusqu'au crépuscule du Moyen-Âge. Leurs ruines sont toujours visibles, et elles étaient encore tracées sur les cartes des années 1940 : il s'agit de **Харикент** et **Сарикент**, dans la vallée de Koushandere, entre les villages **Арсуг** et **Буршаг**. À l'apogée de leur développement économique et social respectif, **Сиргъаъ** et **ХIоьрья**, comme on les nomme en langue vernaculaire, s'isolèrent à telle mesure que leur rivalité provoqua des hostilités. La tradition dit que les habitants de **Сиргъаъ**, sur leurs immenses alpages, élevaient une énorme quantité de moutons, alors que les habitants de **ХIоьрья** se spécialisaient en apiculture. Pour faire montre de leur richesse respective, les habitants couvraient leurs granges, les uns d'une couche de cervelle de moutons, les autres, de miel. Cette rivalité malsaine eut pour résultat de les rendre incapables de s'unir lors d'une invasion étrangère sur leurs terres, ce que les conquérants ont su mettre à profit, en détruisant chaque aoul séparément. Une partie des rescapés de ces batailles se joignit aux villageois d'Arsoug, une autre se déplaça et se fixa à Bourshag. Une version historique de cette légende attribue la destruction des deux villages à Nadir-chah (fin XVII^{e}- début XVIII^{e} siècles).

La topographie des ces villages est remarquable. Les vestiges de **ХIоьрья** dominent sur la hauteur à 2 km du village d'Arsoug, sur le côté droit de la route qui mène à Bourshag. Les restes des fondations sont disposés en cercles concentriques, en se rétrécissant vers le centre, formant une sorte de cône tronqué. Tout en haut, au milieu du bourg, se voient les vestiges d'une construction massive. Les murs sont montés en grands blocs de pierre. Probablement, cette construction servait soit de résidence pour les notables en voie de féodalisation, soit de tour de défense, pouvant abriter en cas de danger toute la population de ce petit aoul.

Le cimetière du village se trouve en contre-bas, les pierres tombales sont bien préservées et comportent des inscriptions islamiques. Cela laisse supposer que le fonctionnement du cimetière cesse au XVIII[e] siècle. Selon la tradition, les habitants de Sarikent et Kharikent furent des musulmans chiites. Après leur installation à Arsoug, ils ont formé le toukhoum **Къажарар**. Le toukhoum déplacé vers Bourshag se nommait **КьарагIали**. Tous deux se sont retrouvés en position quelque peu dépendante des habitants autochtones d'Arsoug et Bourshag.

La structure même de l'habitat reflète une souveraineté des toukhoums : chaque quartier-toukhoum possède son lieu de réunion propre et fréquemment même sa propre mosquée, en plus d'une Grande mosquée *djouma* cathédrale du village (**агьамизгит**).

Un tableau analogue est visible dans le village de Kourag. Quatre toukhoums : **Кьадивур**, **Кьурахдаяр**, **Кутаяр** et **ИцIигIалар**, — occupent quatre quartiers : (*Lieu rocheux*) **ДагIарихъ**, (*Lieu des fêtes*) **Пирдых**, (*la rivière*) **Алирух** et **Сырак**. Cette coïncidence du nombre des toukhoums avec celui des quartiers du village ne doit rien au hasard, les informateurs locaux insistent sur l'apparition tardive des noms topographiques. Le village de Khpuk, relativement récent, selon les traditions locales, a été fondé par les ressortissants des divers lieux. Il comprenait trois toukhoums, **Малавар**, **Саруяр** et **Гъуливар** (**ХантIирар**), occupant respectivement (*Quartier supérieur*): **Вартимягьле**, (*Quartier médian*) : **Юкьанмягьле** et (*Quartier inférieur*) : **Агьамягьле**. Le village de Fité comprenait six toukhoums (**Элехьуяр**, **Жигъилар**, **Цумар**, **КIаримакьар**, **АхIмадар** et **Паршар**) ; répartis par quartier, chacun avait son propre lieu de réunions, **гим**.

Dans les relations entre deux quartiers du village, une rivalité latente se retrace ; leur inimitié réciproque se dénote au travers de guéguerres enfantines, de chansons sarcastiques et de sobriquets (à Fité, Bourshag, Missi, Drouchtoul). Un phénomène analogue s'observe chez les Avars, Routouls pour ne citer qu'eux.

Il est possible qu'il s'agisse de la survivance du principe de la sédentarisation familiale clanique. « *Certains villages du Daghestan présentent les traces du partage, quelquefois encore d'actualité, en deux parties, dont chacune est formée d'un nombre pair de quartiers patronymiques. On peut y reconnaître le principe premier de la division binaire antique* ». (M. O. Kosven, ibidem).

On ne trouve aucune cité organisée par classes de population chez les Agouls, tous d'origine libre, uzden (**уздень**, plur. **уздени**). [Ce mot provient des mots turcs ***öz*** (*autonome*, en dialectal *individu*, *cœur*, *base*, *axe*) et **den** (*à partir de*). Au Daghestan, ce fut une classe, nombreuse, de francs montagnards, vivant en communauté rurale indépendante ou parfois au service d'un maître ou d'un gouvernant. Selon l'étymologie du mot, on comprend que les ***özden*** étaient fiers de leur liberté, ils ne se soumettaient à aucune obligation ni ne prêtaient serment à quiconque, et jouissaient du droit de changer de maître à leur gré. Dans la version kumyk (peuple turcophone du Daghestan), ce mot devient ***uzden***, tout en gardant la signification *libre*, *indépendant*. **Узден** (en russe ou agoul) signifie alors la *noblesse naturelle*, l'auto-régulation des hommes responsables et libres de naissance. NDTR.]

Nonobstant, la conjoncture historique fait qu'à partir du XIV^{e} siècle, plusieurs uzdens agouls se sont inféodés aux khanats de Kazi-koumoukh et de Kura. Néanmoins, cela n'apporte aucun changement structurel à l'organisation interne ni aux principes de regroupement. Certains villages (**Буркихан**, **Яркуг**) subissent une forte oppression féodale, d'autres (**Рича**, **Тпиг**, **Фита**, **Буршаг**) dans une moindre mesure. Chez les Agouls libres, on ne trouve jamais de quartiers d'esclaves, comme c'était le cas de quelques villages avars et darguines (S. Sh. Gadjieva, M. O. Osmanov, A. G. Pashaïeva, in *La culture matérielle des Darguines*).

Les habitations de type fermier, **сувахулар**, apparaissent avec l'augmentation des moyens de production, la croissance démographique et la marchandisation de l'économie. Les bâtiments de **сувахулар** avaient un aspect inachevé, construits à même le sol, sans dépendances. Le traitement des

produits laitiers et leur conservation se faisaient directement dans l'espace de vie. Aux environs des fermes, on gardait en pâture pérenne les troupeaux des bovins.

Un grand nombre de fermes (**суважхулар**) n'a pas pu se développer à cause de l'ensemble des conditions socio-économiques dont l'annexion forcée des terres. Toutes ces circonstances ont provoqué la diminution du nombre de fermes et la baisse de leur population.

Avec les débuts de l'intégration du Daghestan à l'Empire russe au début du XIX^{e} siècle, le danger d'invasions extérieures décroît tandis que diminue le nombre de guerres intestinales, mais au vu de la tension politique régionale, les villages agouls conservent leur caractère défensif et leur structure compacte. Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, le territoire peuplé d'Agouls devient à maintes reprises l'arène d'une lutte acharnée entre les troupes tsaristes russes d'un côté et les partisans de l'imam Chamil ou les brigades des khans de Kazi-Koumoukh de l'autre. Pour les cités agoules, cela ne pouvait être sans conséquences.

Ce n'est qu'après l'annexion définitive de la région caucasienne par l'Empire russe (Oukaz du 18 avril 1860, signé par le tsar Alexandre II) que les Agouls ont obtenu la possibilité de développement économique et culturel et réorienter leur économie naturelle vers l'élevage marchand.

La dimension relativement petite des villages agouls est demeurée une des caractéristiques jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle.

La situation de paix durable à la seconde moitié du XIX^{e} siècle, l'augmentation de la production, l'élargissement des relations commerciales et économiques combinés à l'apparition des éléments du capitalisme et de l'économie du marché provoquent la dislocation des anciennes frontières des cités et la modification de leur planification traditionnellement compacte. Nombre d'entre elles commencent à s'élargir, de nouveaux quartiers s'établissent dans les endroits non protégés ; le principe du bâti clanique des toukhoums disparaît et cède la place à une nouvelle étape du développement de l'urbanisme. Dans des nouveaux

quartiers, les maisons sont implantées librement, elles ne se blottissent plus l'une contre l'autre, leurs tracés occupent une superficie plus importante, surélevées d'un étage les maisons sont ouvertes, munies de galeries et de vérandas.

Pour résumer, les trois types d'urbanisme chez les Agouls avant 1917 correspondent aux grandes périodes historiques successives : 1° implantation initiale et sédentarisation des toukhoums dans le Haut Moyen-Âge, 2° cités territoriales toukhoumiques en fin de Moyen-Âge enfin 3° villages-territoires des temps modernes.

Le *premier* type correspond à l'époque des sociétés patriarcales à la démocratie du gouvernement militaire ; le *second* au développement de la communauté rurale aux éléments déterminants du féodalisme ; le *troisième* au système capitaliste naissant, avec quelques survivances de rapports féodaux.

Il convient à présent, de s'arrêter au *quatrième* type, le village soviétique, avec son système relationnel très particulier. Il s'est formé durant les années du pouvoir des Soviets.

L'établissement du pouvoir bolchevik au Daghestan ouvre les voies au développement économique et culturel à ses peuples, à l'amélioration de son quotidien matériel, ce qui a suscité de grandes modifications dans le caractère des villages.

En règle générale, l'extension de l'urbanisation prend possession des pentes douces ou des surfaces planes, à la périphérie des villages. Timide au début, la délocalisation spontanée devient massive. L'abandon par toute une partie de population de l'habitat dense des versants au profit de l'installation sur les plaines transgresse et brise les traditions ancestrales. La construction systématique des nouveaux bâtiments scolaires, éloignés des centres d'agglomération, joue un rôle particulier dans ce changement structurel. Une partie de la population s'installe autour des écoles, notamment à Ritcha, Bourshag et Beduk.

La nationalisation des élevages et des terres agricoles, la concentration de la vie sociale dans le cadre du kolkhoz apportent des changements considérables aux villages. Ces

changements sont décisifs particulièrement pour les fermes dont certaines sont transformées en « fermes collectives » (Sarfoun) ; plusieurs fermes privées disparaissent.

Les modifications intrinsèques de l'habitat agoul interviennent après la Seconde Guerre mondiale. Aménagement, forme et composante ethnique sont concernés. Les facteurs freinant le développement perdent de leur importance. L'amélioration de la situation matérielle des paysans et des ouvriers des kolkhoz et sovkhoz conditionne un brusque changement de l'urbanisation dans les cités, à une vitesse extraordinaire.

Plusieurs villages agouls préservent leur implantation originelle. Mais ce ne sont plus ces cités fortes, difficilement accessibles, protégées par des obstacles naturels et artificiels, aux bâtisses renfermées sur elles-mêmes, blotties l'une contre l'autre.

Dans la planification topographique des villages du Daghestan dont les villages agouls, le bâtiment le plus en vue est la mosquée, lieu central de toute la cité. La place publique devant la mosquée, **гим**, est un lieu de réunion et l'endroit où se passent les fêtes de la communauté. Dans les villages plus grands, outre la mosquée centrale, chaque quartiers possède sa propre petite mosquée avec sa place publique, en relation avec le nombre des toukhoums riverains et, dans la majorité des cas, portant leur nom respectif ; s'y tiennent les conseils de village (ou de quartier).

Assis sur des sièges monolithes aménagés à cet effet, les hommes du village s'y reposent, bricolent, s'échangent des nouvelles, s'accordent sur les dates des travaux agricoles. La population masculine du village passe la quasi-totalité de son temps libre sur les **гим**.

Les portes des maisons donnent sur les rues convergeant toutes vers la place communale. La rue est ainsi un bien commun, tous les habitants en prennent soin. Personne n'a droit d'y dresser un obstacle ou de l'obstruer. Arrondir les angles aux tournants était obligatoire, d'où un surcoût dans la construction d'une maison.

Maisons traditionnelles

Au cours de l'histoire, l'habitation rurale change d'aspect : construction, plans et formes évoluent, apparaissent de nouveaux matériaux. Parfois, ces évolutions fondamentales se produisent de manière très condensée : ces cinquante dernières années, la quantité de modifications dépasse largement l'ensemble de toutes celles qui se sont produites pendant les siècles précédents.

L'insécurité de la région, la menace constante d'une invasion et l'environnement sensiblement hostile ont conditionné ce type d'habitat fermé. S'il est difficile d'en dater avec précision le commencement, il est certain que ce processus a pris fin vers le début du XIX^{e} siècle. Encore debout au milieu des années 1950, certaines bâtisses agoules avaient été érigées aux XV^{e}-XVI^{e} siècles. Elles auraient pu l'être même bien avant, car la maison en pierre au toit plat, nous le tenons pour certain, nous provient de l'époque du bronze. En dépit de nombreuses modifications dans la construction et les plans, les formes et les éléments essentiels de la maison montagnarde antique, remontant à la nuit des temps, ont continué leur existence jusqu'au XIX^{e} et même au début du XX^{e} siècle. Les maisons sont mitoyennes, souvent un mur est commun à deux bâtiments, plusieurs habitations sont aménagées dans une seule maison, dans une grande complexité de passages et de jonctions. Ainsi, le village agoul représente une superstructure ininterrompue du versant de la montagne. Les terrains adjacents et la cour avec ses dépendances étaient rares pour un foyer agoul. L'enquête menée dans les villages démontre que plus de 90% des maisons ne possédaient ni cour ni même de nivellement devant l'entrée. Ces bâtisses sont privées de toute possibilité d'agrandissement sur le plan horizontal.

L'essaimage de nouvelles familles, le manque de terrains libres, le prix élevé des parcelles constructibles eurent pour conséquence une grande densification de l'urbanisme et l'entassement de la population.

L'habitation agoule la plus répandue au XIX^{e} siècle est un bâtiment rectangulaire en pierre, munie d'une entrée au rez-de chaussée et d'un étage au-dessus, avec quelques

embrasures exiguës pour laisser passer la lumière. Les maisons à deux étages (au-dessus du rez-de-chausséee) étaient également répandues ; celles à trois étages ou, à l'inverse, réduites à un seul niveau étaient rares.

La pièce commune et les espaces dépendants se surplombent, sans une correspondance strictement verticale. Cette planification a l'avantage de l'économie du terrain et l'accessibilité à l'entretien. La maison décrite au-dessus, aux murs pleins, est nommée parfois dans la littérature « la maison-forteresse » qui répond aussi bien aux fonctions domestiques qu'à la défense. Soumise aux aléas de l'histoire, cette forme reflète bien la nature des événements politiques et des préoccupations de la population. À Tpig, Khoutkhoul, Goa, Droushtoul et dans d'autres villages de l'Agouldere, de nombreuses maisons se trouvent regroupées par quartier, présentant une sorte de forteresse. Ce type de construction se voit rarement de nos jours sur les hauteurs du Daghestan. Dans les cantons lezguiens mitoyens au district agoul, il n'y a que des maisons ouvertes avec des balcons, rien de comparable aux constructions agoules fermées. Comment s'explique la survivance jusqu'aux années 1950 de ce type d'habitat chez les Agouls, alors que les autres ethnies ont bien modifié leurs maisons ? D'abord, le territoire peuplé par les Agouls avait une position stratégique importante. Il était traversé par une route marchande très ancienne, reliant le Daghestan méridional aux parties centrales et au Nord du Caucase. En outre, cette aire est devenue une arène d'événements historiques et faits d'armes qui ne cessaient d'influer sur le caractère défensif de l'habitat jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle. Et enfin, les maisons agoules de cette période se sont avérées les mieux adaptées aux conditions géographiques et climatiques de cette zone à l'usage quotidien de leurs habitants, alors que les travaux de reconstruction auraient engagé de lourdes et inutiles dépenses. Puisque les exigences accrues de confort étaient constamment renouvelées, les familles se contentaient d'aménagements externes sommaires, tandis que tout l'intérieur des maisons subissait de conséquentes modifications.

La maison agoule assurait simultanément trois fonctions : habitation, exploitation et défense. Au sein de sa demeure, chaque famille s'employait prioritairement à l'élevage et aux travaux agricoles. Les trois profils types de bâtiment se distinguent depuis les temps anciens : l'habitation, l'étable et la grange.

Chez les montagnards, ces trois types sont agencés différemment. Le style de la maison, son plan et son aspect extérieur dépendent directement du caractère de cet agencement. « *Dans les maisons à deux étages chez les Agouls, l'étable, munie de toutes petites ouvertures se trouve le plus souvent au rez-de-chaussée, la grange est au premier étage et possède de larges ouvertures, tandis que le second étage avec des fenêtres ou des loggias est dédié à l'habitation.* » (Khan-Magomedov).

Pour la plupart des cas, on séparait une partie de l'étable pour y aménager une grange à foin et les ouvertures de ventilation, identiques dans toute la maison. Dans d'autres cas, on édifiait une dépendance pour le foin. Quant aux loggias, ce phénomène demeure relativement rare.

Les études ethnographiques des tracés de différents espaces de vie démontrent parfaitement bien les caractéristiques de l'usage de la maison agoule et sa nature sociale. Cette maison était destinée à une famille mononucléaire, formée de cinq-six personnes, vivant en auto-suffisance.

Au XIX^{e} siècle, surviennent des relations capitalistes dans les régions montagneuses du Daghestan qui accélèrent la dislocation des familles étendues. Ce processus de désagrégation des grandes communautés claniques s'était poursuivi pendant des siècles. Malgré le fait que la famille nucléaire soit la dominante en tant que cellule économique au Daghestan dans le milieu du XIX^{e} siècle, les grandes familles composées de 20-25 membres existent dans les villages agouls jusqu'au début du XX^{e} siècle.

Chez les Ramazanov, on note au rez-de-chaussée la présence d'une salle commune de grandes dimensions, 12 x 8 mètres, munie d'un âtre central, et d'un lieu de stockage, le cellier attenant, tout aussi grand. La distribution intérieure et les

attributs de cet habitat donnent à penser avec certitude qu'y demeurait une grande famille fortunée et unie. Chez les Abderazakov, les deux étages du dessus étaient réservés à l'habitation familiale, alors que le rez-de-chaussée et le premier étage étaient utilisés comme étables pour le gros et le petit bétail.

Les données dont nous disposons permettent de déterminer le mode de formation du quartier habité par les familles en relation clanique, connu dans les sources et mentionné plus haut en tant que patronymique. Tout laisse présumer qu'aucune nouvelle ramification de la famille ne pouvait résider dans la maison paternelle de base, axe central de toutes les branches. Selon la tradition, c'est le fils puîné qui y restait à demeure avec sa famille. Afin de se séparer du siège familial, chacun des fils et sa famille devenait indépendant économiquement. Les nouvelles branches familiales ainsi formées ne s'éloignaient pas pour autant de la maison paternelle, tous les fils tâchaient d'élever leurs maisons accolées à l'ancienne. Ainsi, au fur et à mesure de leur édification, les quartiers prennent un aspect très condensé, l'agglomération des bâtisses en construction continue. Tel est l'aspect du quartier **ЧIаргьатIар** à Bourshag, formé par les familles apparentées aux Abdourazakov. La maison à trois étages dont nous avons parlé s'élève au centre.

L'élevage, occupation principale des Agouls, assujettit la distribution et la fonctionnalité des maisons : les étages inférieurs sont dévolus à l'étable et à la grange, tous types d'habitation confondus. Contrairement aux autres peuples du Daghestan et du Caucase du Nord qui pratiquaient la stricte séparation des différentes catégories de bétail par étage, cet ordre n'est pas figé chez les Agouls. Quelquefois, la bergerie des ovins se trouve en-dessous de l'étable des bovins. En règle générale, le rez-de-chaussée est entièrement dédié au bétail, bien que l'aspect externe de la maison agoule ne reflète pas pour autant toute la puissance économique de son propriétaire : quelquefois, la bergerie est aménagée à extérieur de la maison, dans un bâtiment **махьи** construit à cet effet au pied des versants ensoleillés, aux confins du village.

L'autre fonctionnalité de la maison agoule, défensive, prenait des formes variées. Pas d'espaces réservés à une protection particulière, car la maison dans son intégralité assurait un rôle de protection.

La tour d'habitation caucasienne est similaire chez les Avars, Darguines, Routouls, Lezguines et Agouls. Particularité daghestanaise, aussi bien pour sa forme que sur le plan intérieur. À la différence des tours-maisons analogues tchétchènes (**гIала**), ossètes (**гаенах**), khevsours (tour de Shatil), dont l'étage supérieur est voué exclusivement à la défense, les étages supérieurs des maisons au Daghestan sont aménagés en habitations et séjours pour les familles. En cas de danger, le bâtiment entier se transformait en forteresse. Lors de la construction, cette option était sérieusement prise en compte et les bâtisseurs ne laissaient aucune faille dans les murs.

Certaines maisons agoules peuvent être considérées comme de véritables forteresses : les murs élancés, munis d'ouvertures étroites-meurtrières, l'entrée protégée par une porte massive en bois de chêne, permettaient la résistance à toutes les attaques de manière autonome. En combinaison avec les maisons mitoyennes, ces groupements formaient de véritables châteaux-forts.

La forme primitive et archaïque agoule était l'habitation de plain-pied à pièce unique. Il reste très peu de ces constructions qui sont juste le reflet de la pauvreté de leur propriétaire et ne sont pas significatives du niveau de développement de l'habitat en général. Pourtant, ces maisons pourraient être considérées comme une forme primitive dans l'évolution de l'habitat, qui a survécu et est parvenue modifiée jusqu'à nous. Les villages agouls étant régulièrement détruits, certains ménages affaiblis économiquement ne pouvait se permettre des reconstructions totales. Les maisons de plain-pied abritaient les célibataires et les pauvres du village. Cette maison-logis servait simultanément de séjour et de lieu de stockage. Quelquefois, la maison a une dépendance, l'étable, de forme architecturale et matériau de construction tout aussi primaires. Tout en gardant des traits communs, les habitations de ce type que

nous avons pu trouver diffèrent par leurs formes, dimensions et configuration. On peut les considérer comme la variante la moins répandue de l'habitat agoul.

Par sa surface comprise entre 20 et 30 m², cette construction monospace ressemble aux pièces dans les maisons à étages. D'ailleurs, le même nom les désigne : **хал**. Le fait que le même mot désigne la maison et la pièce seule, peut signifier que les Agouls dans leur passé lointain avaient une habitation composée d'un seul espace.

Pour désigner les espaces différenciés, avec le temps, les fonctionnalités et les destinations des espaces seront ajoutés au terme **хал** : **икьвахал** littéralement *maison pour s'asseoir*), **чIанехал** (à Khpuk), **бицIихал** (à Ritcha) « rangement », **удинхал** « cuisine » etc.

On trouve quelquefois des maisons à trois étages, peu répandues. Aucune différence fondamentale avec les maisons à deux étages n'apparaît, et l'élévation du dernier étage au XIX^{e} siècle n'avait pas pour but d'augmenter la superficie de l'espace de vie. Toutes les maisons à trois étages que nous avons étudiées étaient de formes, de tracés et d'agencement si différents que nous ne saurions décrire une maison-type.

Ainsi, au milieu du XIX^{e} siècle, trois types d'habitation coexistaient chez les Agouls : 1) construction à pièce unique à même le sol, 2) maison à étage, avec deux chambres ou plus, 3) grande maison à deux ou trois étages bâtie en pierres taillées avec des éléments de décoration.

La pièce commune peut avoir : 1° un âtre central sans conduite de la fumée, évacuée par la bouche de lumière au plafond ; 2° des cheminées murales avec fumivore et petites fenêtres, 3° cheminées et fenêtres avec des volets (pour tous ces types, un four à pain à emplacement variable).

B. A. Kaloev indique à juste titre que l'habitat agoul se divise en moitié féminine et moitié masculine. Cela est commun à toutes les maisons de tous les peuples du Daghestan. Mais dans la disposition des choses on observe un ordre bien déterminé. Les objets d'usage masculin, ainsi que les armes, avaient leur place au plus près de l'entrée, à l'opposé de la position des ustensiles de cuisine, préparation et conservation

des provisions de bouche, instruments du travail féminin. Cette division résulte d'une longue expérience et s'explique par la commodité. Une seule et même pièce servait tour à tour de cuisine, salle à manger, pièce de repos ou cellier, et donc il était impératif d'avoir à portée de main tous les objets de première nécessité. Les ustensiles étaient pour la plupart accrochés aux pieux fichés dans les murs, et les vêtements, sur les perches suspendues au plafond, non loin du mur latéral ; la vaisselle disposée sur des étagères aménagées, dans un ordre déterminé selon la taille et la destination ; la literie rangée dans des niches spéciales ou empilée dans les coins.

Il n'y avait pas de meubles à proprement parler. Tabourets de menuiserie locale ou produit de l'artisanat tabarassan où s'asseyaient les femmes pour la préparation des repas, un long banc-planche de divan **тахт** près de l'âtre, sur lequel se reposait le doyen de la famille, et un coffre de bois **танх** pour le stockage des denrées alimentaires — tel est pour l'essentiel l'ameublement de l'habitat d'un agoul moyen. Il faut ajouter à cela quelques tapis non pelucheux de confection courante.

Quantité et qualité des objets faisaient la distinction du décor chez les familles riches et pauvres, sans toutefois sortir du cadre traditionnel. Malgré tout le dénuement de l'aménagement intérieur, le sol en terre battue, les murs et le plafond enduits de suie et l'absence de mobilier, la maison agoule était tenue propre et bien rangée, objet d'admiration de nombreux intellectuels et des militaires russes.

Foyer

Le foyer **мац** est « l'emplacement du feu » **цIинмукь**, central sur le plan de la chambre agoule. En plus de sa fonction de préparation des repas, chauffage et éclairage de la maison, il symbolisait l'unité, le bien-être, le centre spirituel de la famille. Sa vénération par les Agouls a laissé maintes traces dans les légendes et présente beaucoup de points communs avec les autres peuples du Daghestan. M. Kovalevski a écrit : « *Chez tous les montagnards du Caucase, l'âtre et les objets qui s'y associent, la marmite et*

la chaîne par laquelle elle est suspendue, sont reconnus objets sacrés et symboliques, à degré plus au moins élevé, et signifient l'unité familiale. » (in *Lois et coutumes du Caucase*, V.I, Moscou, 1890).

Le foyer tout comme l'habitation, a évolué avec les siècles, au gré des progrès de la construction, de la culture matérielle et des besoins de la famille. D'abord central et ouvert, le foyer se transforme en l'âtre de cheminée murale encastrée, entraînant des modifications dans l'aménagement interne. Toutes ces étapes se retracent sur les exemples concrets de l'habitat agoul du XIX[e] siècle. Rappelons que le plus archaïque est le foyer ouvert, au milieu de la pièce, avec une chaîne suspendue au-dessus, **гъавгъац**. Soit une cavité, entourée et couverte de dalles en pierre, était aménagée, soit on allumait le feu sur une plate-forme en plaques au niveau du sol. Ce lieu d'allumage du feu s'appelle **мац**. Le dispositif de chaîne pour l'accrochage de la marmite pour la préparation du repas présentait plusieurs crochets auxquels on pouvait suspendre de nombreuses marmites. Ces chaînes, sur lesquelles le forgeron ou le commanditaire pouvait exprimer sa fantaisie revêtaient des formes différentes.

Par le passé, tout le monde ne pouvait se permettre l'achat d'une chaîne. De vieux forgerons témoignent qu'à la fin du XIX[e] siècle il était très difficile de se procurer du fer et surtout de l'acier dont le prix était élevé. Une pièce d'acier à souder au soc ou une faucille rectangulaire se troquait contre son poids réel en queues de mouton à graisse **курдюк** ou de viande séchée. Le charbon de terre, qui procurait la chaleur élevée indispensable pour la fonte du métal était aussi en fort déficit dans les montagnes, car on l'extrayait d'emplacements malaisément accessibles, entre les strates rocheuses. Il en résultait un prix de revient prohibitif, et dans certaines maisons les **гъавгъац** étaient en bois, munis d'un crochet à l'extrémité. Quelle que soit la matière du dispositif, il s'attachait au plafond avec une lanière en cuir.

La famille passait son temps libre près de l'âtre, respectant une hiérarchisation selon le sexe et l'âge pour la proximité du foyer. La nourriture était consommée sur place, devant le feu même. Dans les maisons pauvres qui n'avaient pas de

planche-divan **тахта** ni de bancs, on arrangeait des sièges avec de grosses plaques de pierre. Le soir, la lumière provenait de l'âtre ou bien d'un luminaire. Le luminaire ancien était un bol de pierre, souvent en forme de triangle irrégulier : dans le creux on versait de la graisse fondue et on arrangeait une mèche, bout de tissu entortillé et imbibé au préalable de graisse. Ce type de lampe était communément en usage, encore très courant dans les mosquées encore au début du XX^{e} siècle. Par la suite ont été utilisés pour luminaire un calice rectangulaire monté sur un tripode en fer. La taille moyenne du calice était de 10 x 15 cm, la hauteur des pieds pouvait varier de 50 cm à 1 mètre. Le principe de son fonctionnement était identique à celui de pierre. Mais il était rarement utilisé dans la vie quotidienne, les Agouls se contentaient de la lumière venant de l'âtre. Pour les besoins urgents, on utilisait des torches de copeaux, importées des Tabassarans.

Le combustible principal chez les Agoul était le fumier de mouton séché, **кизяк**, qui se distingue par un fort dégagement de chaleur. Il était spécialement préparé par avance, et les familles pauvres, qui ne possédaient pas suffisamment de brebis, mettaient leurs étables à disposition de leurs voisins qui ne disposaient pas de bergerie d'hiver **махьи**, pour recevoir en retour une quantité suffisante de fumier de chauffage, indispensable à ce rude climat d'altitude.

Ce combustible façonné en plaquettes carrées plates s'entreposait sur les toits des maisons. Une grande dextérité était requise (c'était la spécialité des femmes dont certaines atteignaient un magistral savoir-faire) pour que le muret de **кизяк** s'aligne correctement, avec une inclinaison spécifique garantissant l'évacuation des eaux de pluie et suffisamment stable pour ne pas donner prise aux bourrasques de vent.

La fumée de l'âtre montait au plafond et s'accumulait dans la moitié supérieure de la pièce, sans avoir le temps d'être évacuée par les petites ouvertures au plafond. Dans les pièces, les objets accrochés aux perches étaient totalement enfumés et luisaient comme s'ils étaient vernis. Cet inconvénient quotidien présentait néanmoins un avantage :

toutes les parties de la charpente en bois, si difficile à trouver et onéreux dans ces montagnes, devenaient quasiment imputrescibles et exempts d'insectes. La fumée ne gênait pas les membres de la famille assis autour du foyer qui éclairait suffisamment pour de menus travaux. En cas de mauvais temps ou de précipitations, on obturait l'orifice du plafond en posant une pierre plate par-dessus.

Chez les Agouls, l'évacuation de la fumée du foyer central ne se faisait pas. Les fumivores, **куманул**, apparaissent au-dessus de l'âtre déjà aménagé dans l'angle ou au pied du mur. Ces deux types de cheminées correspondent à une nouvelle étape de l'évolution. Décliné sous toutes les dimensions, le fumivore agoul présente généralement la même forme et la même construction partout. À la hauteur de 50-70 cm au-dessus du sol, dans un mur de la cheminée, on arrangeait deux consoles de pierre, sur lesquelles des plaques d'ardoise prenaient appui. On leur donnait une forme conique en enduisant d'argile.

Le déplacement de l'âtre vers le mur a produit des changements structurels de l'aménagement des chambres. Ce changement a concerné non seulement l'ordre de la disposition des objets et des ustensiles, mais également celui du positionnement autour de l'âtre des membres de la famille. La famille passait la nuit autour de l'âtre central, les pieds dans la direction du feu. Avec sa migration vers le mur, la famille commence à utiliser un angle pour dormir. L'âtre mural correspondait mieux au fonctionnement d'une famille réduite, son déplacement a probablement eu lieu pendant la période de la ramification et de l'éclatement des grandes familles. Les matériaux dont nous disposons confirment le fait que l'âtre pouvait se trouver contre n'importe quel mur et dans toutes les configurations possibles avec la porte et les fenêtres. Peu à peu, l'âtre évolue en cheminée **тав**, **кIилаяр**, **мац**, aménagée de la même manière que l'âtre mural, dans l'un des murs, mais la préférence allait au mur perpendiculaire à la porte d'entrée.

En plus de tous ces dispositifs du chauffage, les Agouls utilisaient le **хьар**, un four spécial, destiné à la cuisson du pain et au séchage du blé avant sa mouture.

Хьяр s'est largement développé au Daghestan méridional, sa construction et le principe de son fonctionnement sont proches de l'une des variétés du four avar **кора** et du **кара** darguine, de dimensions un peu plus grandes. On pourrait supposer que c'est un élément commun à la culture matérielle de l'ensemble des montagnards du Daghestan.

Une de ces particularités est la plaque **хьар**, qui a donnée son nom au four entier. Cette plaque est confectionnée dans de l'argile jaune, mélangée avec des poils de chèvre ou de la balle de blé. La plaque est ronde, de 60 cm de diamètre. Lors de sa confection, elle est séchée à l'ombre, pour éviter les craquelures. La plaque est fixée à près de 30 cm au-dessus du sol, sous la chambre du four, le feu la touche de deux côtés. Après avoir chauffé la plaque par-dessous, le feu monte vers la paroi postérieure du four, poursuit à travers la fente, arrive à la chambre supérieure ou, en se propageant sur le fond, cuit le pain par-dessus, avant de s'échapper par un orifice latéral. Les orifices ménagés dans les parois horizontales de certains fours permettent la cuisson simultanée de nombreux mets. Sur l'accord de la femme qui cuisait les pains, d'autres femmes déposaient leurs marmites bien fermées devant le feu. Ainsi se préparaient les aliments requérant une cuisson longue : haricots, blé, viande séchée.

Les données ethnographiques montrent que dans le passé, les fours à pain étaient aménagés dans des pièces dédiées. Chaque village, dans chacun de ses quartiers disposait de ces fours à pain publics. La largeur des fours oscillait entre 80 et 60 cm, et pour la hauteur, entre 70 et 80.

Avec le temps, les mêmes fours ont été inclus dans les maisons, mais ils étaient rarement utilisés, le plus souvent leur emplacement était dans les pièces à usage ménager. Le four à pain coexistait avec l'âtre ou la cheminée. Pour la cuisson du pain plat, **бахта**, ou du **чуду** garni de farce, on utilisait une plaque en pierre, **хьаран гьван**, d'usage peu répandu à vrai dire (une plaque de pierre ordinaire se nommait **дукьур**).

La forme la plus archaïque de l'habitat agoul n'avait pas de fenêtres pour laisser passer la lumière : on aménageait une ouverture, ronde ou carrée, au plafond, qui servait en même

temps à l'évacuation de la fumée. La lumière arrivait également à travers la porte ouverte. Le quotidien et la culture des Agouls dans le passé ne nécessitaient pas de grandes fenêtres. Leur absence était liée aux impératifs sécuritaires de la famille. Lorsqu'on laissait quelques ouvertures lors de la construction d'un mur, celles-ci avaient plutôt l'aspect de meurtrières. L'absence de fenêtres latérales et l'éclairage de l'habitat par la lumière venant du plafond était un usage commun dans le passé à tous les montagnards du Daghestan, du Caucase et dans d'autres pays. Le développement postérieur de l'habitat, la modification de son aménagement intérieur, le déplacement de l'âtre central vers le mur et l'apparition des cheminées n'ont pas pour autant provoqué la disparition des ouvertures du plafond. Elles commencent cependant à remplir les fonctions d'éclairage et de ventilation. Avec le déplacement de l'âtre vers le mur, l'ouverture au plafond se déplace avec lui, et l'éclairage de la pièce diminue. Selon les dessins des l'architecte Khan-Magomedov dans son livre « *Architecture populaire lezguine* », pour améliorer la luminosité des espaces, les Lezguines ouvraient dans le plafond plusieurs orifices, à une distance régulière. Ainsi, la chambre du premier étage de la maison de Safkhanova au village de Zoukhrabkent possède cinq ouvertures pour la lumière.

Dans le quotidien des Agouls du milieu du XIX^{e} siècle, on trouve quelques cas d'ouvertures au plafond et au mur, dans un même espace. Ces orifices-lumière n'avaient ni cadres, ni volets et s'obstruaient par des chapes spéciales, rembourrées de paille. La majorité des maisons avait des fenêtres avec cadres et volets. Leurs dimensions moyennes étaient entre 30x40 cm jusqu'à 60x80 cm. Les ouvertures des étages inférieurs réservés aux étables étaient petites, elles servaient également à la ventilation. Les espaces de stockage, celliers ou remises étaient dotés de petites fenêtres. Les maisons familiales pouvaient avoir une fenêtre à double ouverture ou deux fenêtres moyennes, quelquefois avec une ouverture circulaire du volet, pour l'évacuation de la fumée. Dans la salle de réception, on laissait fréquemment une baie assez large, munie d'un cadre épais et massif, qui permettait une

double ouverture. Quelquefois la largeur du cadre, entièrement décoré d'ornements sur bois, était de la même largeur que celle de l'ouverture. Le tout se refermait avec un volet épais, également couvert d'un ornement sculpté.

On entrait par une porte massive, étroite et basse, constituée de deux battants. Mais la porte pouvait être aussi faite dans une unique planche épaisse. La construction de l'entrée, la technique du traitement des panneaux et le principe de l'assemblage sont analogues à ceux des autres peuples du Daghestan. La hauteur de l'embrasure de la porte surpassait rarement 160 cm, sa largeur 80 cm, le seuil était surélevé. Les tenons saillants aux extrémités des panneaux de la porte s'inséraient dans les mortaises aménagées dans les angles de l'ouverture. Un procédé semblable s'observe partout au Daghestan et s'enracine dans un passé lointain. Les portes se verrouillaient avec un verrou coulissant, et s'ouvraient toujours vers l'intérieur. Les embrasures des portes, comme celles des fenêtres, pouvaient avoir des formes rectangulaires ou arquées.

Depuis longtemps, la pierre, l'argile et le bois servaient de matériaux principaux de construction chez les Agouls. La pierre et le bois composaient les éléments du gros œuvre. Le relief accidenté et l'absence de routes satisfaisantes pour le transport du bois ont déterminé le fait que la pierre devienne le matériau essentiel, quelquefois unique. L'acheminement du bois de construction était compliqué et coûteux. Pourtant, pour la charpente on utilisait des solives, transportées à grand peine depuis les forêts tabassaranes. La construction des plafonds était un des indicateurs de la puissance économique du propriétaire. Plus le maître était riche, plus sa maison avait de détails en bois, de poutres de meilleure qualité et le revêtement du sol était réalisé avec de grosses planches bien rabotées. Dans tous les villages agouls, les étages inférieurs des maisons, et quelquefois l'un ou les deux étages suivants (pour des maisons à trois étages) étaient bâtis entièrement en pierre, à l'exception des panneaux des portes. La pénurie de bois forçait les propriétaires et les maîtres-bâtisseurs à utiliser la pierre non seulement dans la maçonnerie, mais également pour l'agencement des plafonds.

Dans le village agoul, on rencontre souvent les plafonds qui s'appuient sur les piliers monolithes, **дун**. Ces colonnes peuvent être de section carrée, rectangulaire, combinée, évasée vers l'extrémité supérieure, allant de 50 cm jusqu'à un mètre de diamètre. Prenant d'un côté appui sur les murs, les autres extrémités des poutres monolithes sont posées sur le chapiteau du pilier. Par-dessus on dispose des plaques monolithes. Une seule pièce peut avoir plusieurs piliers.

Un regain pour les travaux de construction chez les Agouls se manifeste vers la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, avec l'accroissement de l'activité économique, les échanges marchands, l'augmentation du pouvoir d'achat d'une partie de la population, la normalisation de l'économie de marché. La tendance était à la rénovation de l'immobilier ancien ; pour les constructions nouvelles, l'évolution des conditions de vie a bien été prise en compte. La disparition totale du brigandage et des affrontements militaires avaient permis à la population de se livrer aux activités de production économique de temps de paix. Il en résulte la multiplication des espaces ménagers, l'apparition de galeries ouvertes et d'une pièce séparée et mieux meublée que les autres, destinée aux réunions solennelles ou celles de deuil. La majorité des maisons construites à cette période sont à étages, le niveau inférieur est dédié entièrement aux besoins ménagers et économiques, l'étage supérieur est le lieu de vie. C'est précisément à cette époque que l'on construit des fermes-bergeries aux confins des villages, ce qui libère une partie des maisons des bergeries internes, alors que pour l'autre partie, on planifie et érige les maisons dont un étage est dédié expressément à la bergerie.

Les galeries ouvertes sur les façades remplacent des loggias profondes avec une embrasure réduite. En général, la présence d'un espace ouvert du côté sud devient une condition presque obligatoire dans les maisons de cette période.

Les vérandas, ceintes d'une balustrade, sont dotées de piliers aux larges chapiteaux décorés. Lorsque dans un village agoul le mur de façade donne sur la rue, les vérandas agencées sur des consoles de pierre ressemblent à des balcons suspendus.

L'arc devient fréquent dans la composition de la partie extérieure de la maison, comme si les murs blancs des étages inférieurs leur cédaient la place. L'arche permet d'économiser la pierre extraite à grand frais, assure à la bâtisse une certaine stabilité, notamment en cas de tremblement de terre, et augmente la surface utile.

Cet espace était utilisé aussi bien pour l'emplacement estival du bétail que pour le stockage du combustible et de l'outillage. Dans la cour de l'étage inférieur, sous l'auvent, se trouvait généralement la véranda. Ce type de construction a été particulièrement répandu dans les villages de Kourag, Khoutkhoul, Fité et Tpig.

Ces changements ont touché également les aménagements intérieurs et les tracés des chambres dont le nombre augmente jusqu'à deux-trois par maison. Malgré le fait que la vie familiale se déroule à l'ancienne, dans une seule pièce, celle du foyer, la présence d'une pièce d'apparat et de dépendances domestiques devient récurrente. Pourtant, ces dernières peuvent jouer le rôle de chambres, particulièrement la pièce d'apparat, car leur stricte différenciation ne s'est pas encore produite. Bien entendu, les riches Agouls avaient des maisons avec un nombre de pièces plus important et une salle de réception à cet usage exclusif, alors que les pauvres devaient se contenter des maisons d'une ou deux pièces. La cheminée, qui remplace définitivement l'âtre mural avec son fumivore, occupe une place particulière. La dénomination même de la chambre d'apparat (**тав**, **тавур**) en tire son origine, et son aménagement est plus soigné.

Les lampes à kérosène font leur entrée dans le quotidien. Les portes et les fenêtres de la maison prennent de la hauteur. Les panneaux de porte se fixent sur les porte-châssis avec des charnières en fer, les talons des butées disparaissent et avec eux, le grincement à l'ouverture. Les serrures et les poignées métalliques font leur apparition. L'apparition du verre influence substantiellement non seulement la taille de l'embrasure des fenêtres et les conditions d'hygiène de la vie des familles, mais également change leurs habitudes au quotidien. Dans le passé, les femmes et les hommes faisaient leurs petits travaux domestiques à l'extérieur, dans les lieux

protégés du vent, sous les rayons du soleil. Les vitrages des grandes fenêtres, de 1,20 m sur 0,80 m, rendent la pièce claire et chaude, et elle devient le lieu d'activité pendant l'hiver. L'accroissement de l'élevage ovin entraîne l'augmentation du volume de travail et amène la prospérité. Le traitement de la laine, son tissage, la confection des tapis et des vêtements deviennent l'apanage des femmes. Pourtant, l'habitat agoul demeure dans l'essentiel aveugle et replié sur soi. Seuls quelques individus, les éleveurs riches et l'élite des villages, peuvent se permettre les dépenses exorbitantes de la construction nouvelle ou de la rénovation de fond en comble. Cette étape du développement se poursuit après l'instauration du pouvoir soviétique au Daghestan.

La collectivisation de l'économie agraire bouleverse l'immobilier. En liaison avec la nationalisation du cheptel, la place initialement occupée par les étables et bergeries se libère, ce qui pousse aux modifications qui répondent aux nouvelles exigences. L'augmentation des surfaces habitables au détriment des espaces agraires et ménagers est caractéristique des années 1930. De notables changements interviennent dans l'aspect extérieur des maisons, les galeries et les vérandas deviennent ordinaires; on remplace volontiers une cour couverte par une cour ouverte.

Les modifications de fond se produisent dans l'aménagement intérieur et la décoration des pièces. L'amélioration du bien-être de la paysannerie contribue à l'apparition du mobilier de fabrication locale ou d'importation, des lits en fer, des tapis. Cheminées et foyers disparaissent définitivement des chambres, ils sont aménagés sur les vérandas ou dans une des pièces utilitaires à usage de cuisine d'été par exemple. Le four en fonte est universellement employé, pendant l'été on le range sur la véranda ou dans la cour. La séparation fonctionnelle des espaces a lieu ; la chambre ménagère, liée à la pièce de l'âtre par un couloir, prend des fonctions explicites d'entrepôt ; la salle d'hôtes aménagée devient la chambre à coucher des jeunes membres de la famille, car elle est munie de la meilleure literie ; la pièce familiale se transforme en chambre à coucher pour les parents, bien que sa fonction de cuisine et salle à manger familiale persiste.

L'augmentation du pouvoir d'achat des kolkoziens et des employés de l'Etat, les changements culturels, l'innovation technologique et celle des moyens de transport, l'arrivée massive de matières nouvelles pour la construction déterminent le caractère du développement du secteur du bâtiment et du logement chez les Agouls. L'effervescence commence partout dans les années 1960. Bien que la pierre, le bois et l'argile restent des matières traditionnelles, aujourd'hui la construction des maisons est impensable sans ciment ni peinture, sans tôle pour les toitures ni ardoise ondulée etc. La modification des matériaux induit les changements dans les techniques de construction. Une différence se confirme entre les techniques immobilières de la plaine et celles des montagnes, aussi bien pour la quantité du matériau utilisé que pour les procédés de la construction, ce qu'expliquent le positionnement géographique de ces régions, leur éloignement des villes, l'état des routes et bien sûr la force des traditions. Un autre détail important, les Agouls des montagnes reconstruisent leurs maisons ou les élèvent sur des lieux nouveaux en préservant, dans l'essentiel, les formes et les procédés traditionnels et authentiques, alors que les Agouls déplacés vers la plaine construisent à partir de matériaux qualitativement nouveaux, proches des standards et des normes citadines du moment.

Les murs sont montés en pierre traditionnelle, bien que le calcaire moulé et les briques soient largement utilisés. L'usage du ciment est considérable. Le rôle de la voûte disparaît. Si aux étages inférieurs les murs internes sont encore montés en arcades, dans les murs des façades cela ne se pratique presque plus. En général, les galeries prennent l'appui sur des piliers en pierre. On ne pratique plus des plafonnages par poutres et plaques. En plaine, les Agouls construisent leur murs avec du calcaire, de la brique d'adobe (argile et paille hachée) et du béton armé.

De grands changements se sont produits dans le caractère du plafonnage. Dans les maisons traditionnelles, le plafond était aussi le toi. Les maisons modernes sont construites généralement avec une toiture en pente, à couverture de tôle ou d'ardoise.

Le plafond se désolidarise du toit, qui devient une structure indépendante. L'apparition du toit en pente allège considérablement le plafond. Les poutres porteuses supportant les solives et les dalles disparaissent, de même que les piliers ; la couche de terre s'amincit. Les plafonds de cette époque sont souvent couverts de contreplaqué ou de carton, la surface lisse est peinte.

Un certain nivellement culturel du quotidien, des exigences normalisées et la capacité économique sensiblement égale font que les maisons se ressemblent, depuis leur aspect extérieur jusqu'à leur tracé. Les formes essentielles de l'habitat sont des maisons de plain-pied, voire à un étage. Les constructions actuelles n'ont rien de commun avec la maison d'antan, même s'il s'agit d'une maison dépourvue d'étage. Dans les montagnes, on continue à ériger les maisons à l'ancienne; dans la plaine, il n'y a plus de normes. Le propriétaire d'une maison moderne ne prend en compte que son pouvoir d'achat, la composition de sa famille et ses propres désirs.

Autres éléments caractéristiques de l'habitat moderne : la galerie vitrée et la véranda, que l'on a tendance à fermer aussi par un vitrage.

C'est dans l'aménagement intérieur que se manifestent les plus grands changements. L'ambiance dans les maisons agoules est proche de celle des appartements de ville, surtout dans les cités des Agouls déplacés. Impérativement, la pièce de réception, la plus soignée, possède le meilleur ameublement : le sol en bois peint à la peinture à l'huile est agrémenté d'un tapis fait en usine ou, mieux, tissé par la maîtresse de maison. Deux murs, au minimum, sont couverts de tapis ; toute la literie est soigneusement rangée sur les lits nickelés ou en bois de plus en souvent chez les personnes déplacées. Les tables sont couvertes de toile cirée, aux vives couleurs, le mobilier compte quelques grands miroirs. Postes de radio et téléviseurs se sont imposés. Si un lustre descend à présent du plafond, les abat-jours n'ont pas pour autant disparu. Non seulement l'électricité a changé l'éclairage des maisons, mais comme partout ailleurs, elle a facilité et amélioré le travail et le quotidien.

L'arrivée de la radio dans toutes les maisons joue un rôle immense dans le quotidien et la culture de la population : les kolkhoziens sont au courant de tout ce qui se passe !

Des changements palpables se sont produits dans le chauffage et la préparation de la nourriture. Mais l'espace de cuisine n'est toujours pas séparé, les familles préparent comme à l'accoutumée leurs repas dans la pièce commune, qui sert aussi de chambre à coucher pour les parents âgés. Il faut noter que le combustible dans les montagnes est toujours aussi rare et en général, les pièces où l'on dort ne sont pas chauffées. Pendant l'hiver, pour la confection du repas on utilise le poêle en fonte de fabrication artisanale, le mieux adapté pour le combustible local. On rencontre de temps en temps les poêles, montés à demeure en brique, avec une plaque de cuisson, et de grands poêles en fonte, de production industrielle, optimisés pour le charbon de terre. Dans de nombreux villages, la préparation de la nourriture pendant l'été se fait sur une cuisinière à gaz, placée sur le balcon.

Chez les Agouls déplacés en plaine, la situation est un peu différente. La cuisinière à gaz fait définitivement partie du quotidien. Le pourcentage d'utilisation des poêles en brique et en fonte est plus élevé dans les régions de plaine que dans les montagnes, grâce à l'acheminement plus aisé des combustibles. Dans certains cas, on construit des systèmes de chauffage à vapeur, et on utilise la cuisinière pour la cuisson.

Les fours à pain, **хьари**, sont toujours à l'honneur chez les Agouls, malgré le fait que des boulangeries existent dans quelques villages des montagnes et dans tous les villages de la plaine. Les Agouls font cuire leur pain dans le four traditionnel. C'est un des éléments qu'ils ont toujours conservés, où qu'ils aient été déplacés. La construction des ces fours a pu être simplifiée avec le temps : à la place de la plaque d'argile **хьар**, on insère deux plaques en fonte, avec une couche d'argile au milieu. D'ordinaire, l'argile spéciale du district agoul continue à être exportée à ces fins. Ainsi, sur un court laps de temps, l'habitat agoul a subi des modifications notoires, évoluant vers le logement citadin.

Costume

Les Agouls confectionnaient leurs vêtements avec des produits locaux et d'importation. Chaque village s'employait au tissage de toiles en laine, au tannage du cuir, à la confection de feutre, au tricotage de chaussons et chaussettes. On importait du Daghestan intérieur des tissus de qualité, des parures en argent, des armes pour les hommes. Des tissus russes et orientaux, la soie et le coton, les foulards, le maroquin et les chaussures parvenaient par la voie marchande antique qui traverse le col d'Agouldere.

À l'exception des familles fortunées, les Agouls utilisaient peu de tissus précieux d'importation, trop chers. Pour la plupart d'entre eux, le marché consistait en achat de toiles de coton pour la confection de linge, des sous-vêtements pour les hommes, femmes et enfants, ainsi que des parements d'argenterie, importés par les marchands Laks, pour la décoration des vêtements.

Les vêtements masculins des Agouls étaient comparables à ceux des autres peuples du Daghestan. On confectionnait les dessous, la chemise-tunique **баргьам** et le pantalon **шалвар**, le plus souvent en coton écru. La chemise avait des manches longues (jusqu'au poignet), droites et sans manchettes, un col souple entouré d'une ganse dans le même tissu, la fente verticale jusqu'au milieu de la poitrine se fermait par un seul bouton au col. Le col tenant, les manchettes, le plastron de chemise à boutons et les coutures sur les épaules n'apparaissent qu'au début du XX^{e} siècle. Pour préserver la chemise de l'usure, on doublait partiellement du même tissu les parties du devant et de l'arrière. On portait la chemise rentrée dans le pantalon. Au début du XX^{e} siècle les Agouls fortunés portaient deux chemises, l'une par-dessous et l'autre par-dessus. Leur coupe était identique, mais la couleur des chemises extérieures était plutôt sombre, bleu foncé, noir et brun.

Le pantalon était confectionné en tissu local, ou avec de la grosse toile du marché, de couleur sombre. Une cordelette en laine était coulissée dans l'ourlet supérieur du pantalon. Une pièce de tissu en losange était cousue entre les jambes du pantalon, longues et relativement étroites, se rétrécissant vers

les mollets. Généralement il y avait un seul pantalon par homme, mais au début du XX^{e} siècle, dans les familles aisées, les pantalons de la même coupe, en coton écru, font leur apparition et se portent en sous-vêtements. Ces pantalons traditionnels restent en usage chez les personnes âgées.

Du début du XX^{e} siècle jusqu'aux années 1950, le pantalon en culotte de cheval, **галифе**, était très largement porté au Daghestan et notamment chez les Agouls. Sa grande popularité s'explique par la ressemblance avec les pantalons traditionnels, leurs extrémités très étroites étant faciles à enfiler dans les bottes. Actuellement, la culotte de cheval a disparu, tous les hommes portent les pantalons modernes et longs.

Les vêtements de dessus chez les Agouls étaient le caftan **валжаг** et la circassienne **чохай**. Le caftan **валжаг** se portait par dessus le pantalon et la chemise au quotidien et pour les occasions festives. Il était confectionné en tissu de couleur sombre, pour le caftan ordinaire on utilisait le satin ou l'écru de coton, celui d'apparat était cousu en soie ou satin de soie, monochrome ou aux éclats verdâtres ou mauves.

Le caftan porté par tous les peuples du Daghestan était un vêtement ouvert, légèrement serré à la taille, descendant plus au moins jusqu'aux genoux. Le buste et le dos étaient taillés dans un seul lé de haut en bas. Dans la coupe du vêtement, on intégrait deux lés à la ceinture, pour l'élargissement en bas qui tombait en basques, formant quatre pliures à la taille. Le crochetage discret était monté bord à bord, à partir du col vertical jusqu'à la ceinture. Les manches rapportées, relativement étroites, à l'emmanchure circulaire, longues et droites. Sur la poitrine, deux poches appliquées sont cousues ; dans les coutures latérales, deux autres poches intérieures, avec des rabats. Tous les bords du tissu, aux basques, manches, poches et leur rabats, étaient ourlés d'une ou deux rangées de coutures, alors que le col était orné par une couture en zigzag ou à losanges.

Le caftan était obligatoirement doublé de tissu simple en tonalités sombres. Les caftans d'hiver et ceux destinés aux personnes âgées étaient doublés de coton matelassé ou de laine, cousue à grands points.

Les caftans **валжаг** d'apparat étaient richement décorés. De nos jours, définitivement passé de mode, le **валжаг** a été supplanté par les vestes, manteaux et imperméables modernes. Pourtant, quelques représentants de l'ancienne génération marquent un attachement obstiné à ce type de vêtement. Les caftans cousus pour les personnes âgées ces dernières années se distinguent par une coupe quelque peu simplifiée, mais tous les éléments structurels demeurent.

Dans les familles, les vêtements quotidiens étaient confectionnés par les femmes, formées à la couture dès leur enfance. Les tenues d'apparat, masculines ou féminines, étaient réalisées par les tailleurs spécialisés. La plupart des habits en prêt-à-porter s'achetait aux marchés du Daghestan ou d'Azerbaïdjan.

Le manteau circassien **чохай** avec les cartouchières **вохнавур** fut le plus souvent confectionné en tissu local, par les tailleurs spécialisés. C'était un habit solennel, porté seulement par les hommes aisés. On pouvait l'acheter également tout fait, au marché ou sur une foire.

Comme chez tous les autres peuples du Daghestan, la circassienne agoule était déclinée en deux variantes. Le **чохай** en toile de laine brune, grise ou noire, tissé à la maison, doublé à la poitrine et au dos, jouant le rôle de manteau moderne pour les jeunes gens, était de confection locale. La **черкеска**, la circassienne pan-caucasienne d'apparat, en toile plus fine, toujours avec des cartouchières, était achetée déjà confectionnée.

La première variété était de coupe croisée, entièrement boutonnée sur la poitrine. L'ensemble était coupé dans un seul lé de tissu, excepté les pans latéraux, rapportés et cousus de façon que sur la ligne de la taille, quatre pliures se forment. Tous les lés tombaient en basques sous la ceinture. Sur la couture des basques, on laissait les fentes de 15-18 cm dont l'usage pour la pratique équestre avait disparu à une époque, et cette coupe préservait uniquement sa signification traditionnelle et esthétique.

Au XIX^{e} siècle, cette variété de **чохай** devait sans doute avoir les emplacements pour les cartouches, mais sur les

spécimens des années 1930 que nous avons étudiés ils ne figuraient plus et n'étaient probablement même pas prévus. Cela est assez compréhensible, car la circassienne de ladite époque était en train de perdre son caractère d'apparat et fut portée plutôt en par-dessus, une sorte de manteau militaire.

La circassienne du second type, achetée aux marchands, était standardisée sur le modèle pan-caucasien et n'avait pas de particularités intrinsèques agoules. On la portait par-dessus le caftan **валжаг** et la chemise, d'ordinaire de couleur blanche, qui était visible à travers la découpe triangulaire du col de la circassienne. De multiples pochettes-cartouchières étaient cousues sur la poitrine. Les manches rapportées, s'élargissant légèrement vers les poignets, avaient une doublure en tissu satiné, de même teinte que la circassienne, visible aux revers des manches retroussés. Cette variété était l'attribut des jeunes gens de familles fortunées. Le port des circassiennes et des caftans d'apparat imposait l'usage de ceintures richement ornées d'argent, spécialité des maîtres-orfèvres laks. Dans la vie quotidienne, on se dispensait de ceinture ou bien on utilisait de simples lanières en cuir.

Dans les années 1920-1930, lorsque les caftans passent de mode, les hommes adoptent les gilets, en fourrure de laine ou en tissu, qu'ils portent par-dessus la chemise. Les gilets en tissu, munis de boutons, étaient doublés de laine ou de coton. Dans les villages, ils sont encore d'actualité, surtout chez les personnes âgées.

Le vêtement chaud de dessus était un gros manteau en peau de mouton qu'on appelait **кул**. On distinguait deux types, **кул** et **хIякул**, le second étant doté de manches décoratives. Le **кул** était légèrement resserré à la taille. Seul, son grand col rapporté était cousu, les revers du devant coupés d'un seul tenant, du col aux bords. Le devant du manteau était monté en quatre pièces de fourrure, à partir des épaules jusqu'aux pans qui s'élargissaient vers le bas. Le dos était fait d'une seule pièce, les flancs rapportés et cousus. Dans les jonctions des lés à la taille, étaient appliquées des pièces de cuir en forme de cœur, pour la décoration. Les coutures latérales entre les lés et le dos se finissaient en entailles. Les manches étaient droites, à emmanchure droite avec un gousset en

losange. Les extrémités des manches étaient doublées de satin noir, d'environ 20 cm à l'extérieur. Les manteaux en peau de mouton étaient cousus à la main, et ils le sont toujours. Le **кул** n'avait pas de fermoir, on le portait les pans légèrement relevés, on bien avec une ceinture de cuir. Long jusqu'aux mollets, son port était d'ordinaire réservé aux hommes âgés.

L'autre variété de grand manteau-cape, de grande taille, toujours en peau de mouton, **хIякул**, ne se différenciait pratiquement en rien du **гылымат** routoul ou du **кавал** lezguine. On le portait à partir de 19-20 ans, pendant les moments de loisir, on s'y reposait, ce manteau servant de couverture aux hommes pendant leur sommeil. Il descendait jusqu'aux mollets et avait une forme trapézoïdale, grâce aux lés qui partaient des épaules, en s'élargissant vers le bas. Il était porté ouvert ou maintenu de l'intérieur. Le grand col-châle, cousu en revers, était dans la continuité du manteau. Les manches, pratiquement de la même longueur que le manteau, avaient une emmanchure droite et les épaules quelque peu baissées. Elles servaient d'élément plutôt décoratif, à l'exception de leur usage en tant que sacoches pour les menus objets. Pour la confection du col et des extrémités des bords du manteau et des manches, on utilisait la peau d'une variété de mouton à la laine longue.

Autrefois, chaque famille possédait plusieurs de ces manteaux traditionnels décrits ci-dessus ; leur quantité servait d'indicateur de la richesse de la famille. Souvent ces manteaux faisaient office de matelas, et pendant l'hiver servaient de couvertures chaudes aux enfants. Dans les années 1940-1950, les manteaux en peau de mouton raccourcis, en forme de manteau moderne, sont entrés en usage. Ils gardent leur forme trapézoïdale, en s'élargissant légèrement vers le bas, à partir des aisselles. Les manches droites sont rapportées. Leur longueur va jusqu'aux genoux, avec ou sans col, la fermeture droite, souvent avec des boutons en lanières de cuir, de confection artisanale. Les poches à rabat sont arrangées dans les flancs. À l'intérieur du manteau, la laine est tondue court. Ces manteaux sont très pratiques pour tous les types de travaux ruraux par temps hivernal, ce qui explique leur grande popularité au

Daghestan, nonobstant une large adoption par les montagnards des manteaux en étoffe de laine. Par temps de pluie, tous les types de manteaux étaient portés à l'envers, la fourrure vers l'extérieur, pour préserver le cuir de la peau.

À l'instar de tous les peuples du Daghestan, l'attribut permanent de l'habillement des Agouls était la cape en feutre **лит (бурк**а), d'importation ou confectionnée sur place. Les bourkas de meilleure qualité étaient achetées aux Darguines ou aux Laks. Elles étaient portées essentiellement par les cavaliers. Les capes faites localement, à la main, étaient encore plus répandues et présentes dans chaque maison. Pour les confectionner, on foulait une pièce de feutre en forme trapézoïdale. Les lanières de cuir, cousues à la partie supérieure, permettaient de les sangler au niveau de la poitrine. Jetées sur les épaules, elles couvraient l'homme du cou aux mollets en le protégeant des intempéries. Ce sont les bergers qui les utilisaient le plus fréquemment.

Traditionnellement, les Agouls portaient des chaussures en cuir de mégisserie, **шумар** et **шаламар**. Les **шумар** sont des chaussures faites d'une seule pièce de cuir de veau, de tannerie locale, avec deux coutures en cuir fin, l'une sur la pointe de pied et l'autre sur le talon. Les chaussures se fixaient sur le pied à l'aide d'une lanière de cuir, enserrée dans des ouvertures spéciales. Ce type de chaussures, sous diverses dénominations, était largement répandu au Daghestan intérieur, en sa partie rocailleuse, dans le piémont des montagnes et en plaine.

Un type de chaussons était en usage au Daghestan méridional, chez les Agouls il porte le nom de **шаламар**. Cousus également dans une seule pièce de cuir, ceux-ci sont plus ouverts. Les **шаламар** ont une forme de mocassins (en russe **чувяки**), avec une petite couture sur la pointe du pied et le talon ; une lanière passe par-dessus les bords du chausson en formant des œillets. Une cordelette traverse les œillets, dont le tressage particulier détermine les bords supérieurs devant les chaussons. Les deux extrémités de la cordelette entourent les mollets avant d'y être nouées.

Шумар, aussi bien que **шаламар**, étaient portés par dessus les chaussettes de laine tricotées, sinon les bandages en

lanières de cuir ou de chanvre de confection locale (**обмотки**), achetées aux Darguines et Tabassarans. Aux bandages en tissu, on rajoutait de la paille douce pour préserver la chaleur à l'intérieur.

Les Agouls connaissaient les chaussons tricotés avec la pointe repliée en arrière, traditionnels chez les autres peuples du groupe lezguine et largement portés. Ce peuple, situé à la frontière du Daghestan méridional, affichait sa préférence pour les chaussons en cuir, attribut du Daghestan central où les chaussures tricotées demeuraient inconnues. La région agoule constitue en quelque sorte une ligne de partage des eaux entre les différentes régions ethniques, qui utilisent ou non un tel ou tel autre type de chaussures.

Pourtant, malgré le faible développement des chaussures tricotées chez les Agouls, leur comparaison avec celles des Routouls et des Tsakhours les distingue très nettement, ce qui laisse peu de doutes sur la provenance très ancienne de cette forme de chaussures dans la région.

En étudiant les chaussures tricotées des Routouls, nous avons noté une délimitation, autant structurelle qu'ornementale, entre la cheville et le pied. En outre, chez les Agouls la partie antérieure se distingue dans sa globalité, à commencer par la pointe repliée jusqu'à la partie supérieure. Cette séparation est marquée de façon apparente, les limites sont soulignées par le tricotage en torsade. La même torsade, parfois redoublée, passe devant la partie de la cheville et derrière le talon, en séparant le haut et le bas de la chaussure. La pliure de la pointe est moins importante que chez les Tsakhours et les Routouls.

Cette séparation verticale n'a aucune incidence sur l'ornement qui suit plutôt la division horizontale du pied. Les chaussures d'hommes et de femmes se distinguent par leur coloris et leur ornementation. Chez les hommes, les chaussures sont plus sombres, ornementées avec des éléments menus ; les chaussures féminines ont des coloris plus vifs. Les ornements varient selon le goût des tricoteuses, pourtant, en dépit de leur diversité apparente, ils présentent souvent une combinaison récurrente de croix, losanges, cercles, zigzags, points, lignes etc.

Les techniques de confection manuelle des tapis sont reprises dans le tricotage des chaussures. La semelle des chaussures, tricotée en double ou triple fil, était piquée transversalement à grands points avec du gros fil, avant leur première utilisation.

Les mi-bas tricotés **гивянар**, autant que les chaussettes **шипритар**, étaient hautes, couvrant les mollets et montant presque aux genoux. Les chaussettes courtes étaient nommées «chaussettes lezguiennes». Les **гивянар** des Agouls, comme les chaussures tricotées des Tsakhours et Routouls, se singularisaient pas leur goût artistique et la sobriété dans le choix des coloris et la composition du dessin. Lorsque les ornements des Routouls se distinguent par une gamme de couleurs plus neutres et leurs dégradés en douceur, les femmes agoules affectionnent les couleurs contrastées, les solutions chromatiques inattendues, les changements abrupts des coloris. Cette manière d'exécution distingue nettement les ouvrages agouls des autres styles au Daghestan méridional. Toutefois, ces chaussons tricotés ne sont à présent utilisés que très épisodiquement, car presque supplantés par les chaussons en cuir de mégisserie, plus pratiques pour les travaux des champs.

Nous avons passé en revue les chaussures de tous les jours. Mais les Agouls d'antan connaissaient également les bottes **мяхсар** en maroquin souple, cousues sur commande par les bottiers laks ou tabassarans. Ordinairement, on portait **мяхсар** avec les chaussures sans talon, nommées **башмакъар**, de confection locale ou importées.

Яхул калушар, littéralement « les galoches laks », les mocassins de cuir à grosse semelle, confectionnés par les cordonniers laks, qui se portent avec les chaussettes tricotées, jouissaient d'une grande popularité. Chez les mêmes Laks, les Agouls aisés allaient acquérir les bottes vernies **чакмаяр**. Les dernières années, les chaussures de confection industrielle ont presque intégralement remplacé les chaussures traditionnelles. Pourtant, certains Agouls, les éleveurs surtout, se chaussent encore avec du cuir de mégisserie à l'ancienne, le considérant bien pratique pour de longues marches et pour monter les pentes rocheuses. Cependant, ces chaussures sont modernisées et ressemblent

actuellement aux bottines. En outre, elles ne sont plus fabriquées en une seule pièce de cuir mais assemblées par une couture intérieure puis extérieure avec la semelle préalablement découpée, formant ainsi des chaussures à bordure.

La coiffe traditionnelle des Agouls était un chapeau en laine, **бармак**, qui existait en deux variétés : l'une est haute, au sommet rond aplati, l'autre avec le sommet surélevé et les rebords inclinés ; portée par les éleveurs de bétail, cette dernière variété a pour nom « la toque des bergers » (chez les Russes, on l'appelle ***koubanka***).

Le chapeau **бармак** est confectionné avec une doublure en peau de mouton tondue à ras. À présent, la doublure est faite ordinairement en satin noir ou en toile de coton. Les chapeaux en peau de jeunes agneaux, avec les poils frisés de meilleure qualité, représentaient l'élément obligatoire du vêtement d'apparat des Agouls, porté lors de diverses festivités, fêtes, mariages etc. Les toques en astrakan, chères, au sommet de velours ou de toile, **папах**, sont apparues chez les Agouls au début du XX^{e} siècle et restées l'apanage des hommes fortunés.

Pour préserver la laine de mouton pendant les intempéries, on la couvrait du **башлык** (du turc ***başlık*** : « pour la tête »), capuchon de toile, pointu, à deux pans, qui s'enroulait comme une écharpe. Dans les temps anciens, son port relevait de la nécessité pratique, mais au début du XX^{e} siècle, le bashlyk richement brodé devient un attribut de la tenue d'apparat chez les montagnards.

Une autre coiffe agoule mérite d'être mentionnée, le bonnet de nuit **хук**, confectionné en laine de mouton tondue à ras, le poil vers l'intérieur. Il était composé de sept à huit lés, s'élargissant vers le bord. Ces coiffes existent chez tous les autres peuples du Daghestan. Leur coupe peut se différencier, n'avoir que quatre lés ou bien aucun, juste une seule couture sur le carré, avoir le fond plus au moins large... Le principe de ces bonnets est similaire au Daghestan : il doit bien mouler la tête. Les enfants et les personnes âgées se couvraient de **хук** pendant la nuit.

Le chapeau en laine était un attribut obligatoire et le symbole de la dignité masculine. Un homme n'apparaissait jamais publiquement sans en être coiffé. En cas de nécessité, sur ces chapeaux on prêtait serment. La coiffure des Agouls n'était pas bien sophistiquée : les hommes de tous les âges se rasaient la tête...

On rasait la première fois la tête d'un garçon le quarantième jour de sa naissance. Cet événement était marqué par une collation offerte à toute la famille. Les hommes jeunes se rasaient la barbe et portaient la moustache. Les vieux portaient l'une et l'autre.

Ainsi, le costume complet d'un Agoul était composé de la sorte : 1) chemise et pantalon de dessous ; 2) costume caftan-beshmet **валжаг** et la circassienne **чохай** ; 3) les par-dessus chauds, les manteaux en laine de mouton, avec des vraies ou fausses manches. La cape en feutre, bourka **лит**, faisant partie du vêtement des bergers.

Les Agouls se coiffaient de papakhs en peau de mouton **бармак**, et se chaussaient de chaussons de cuir **шумарар** ou **шаламар**, par-dessus les chaussettes tricotées ou les bandages enrubannés, ou portaient les chaussures tricotées **гивянар**. Ces chaussures servaient pour l'usage quotidien et pour le travail aux champs. Avec les costumes, on portait les bottes souples **мясхар** dans les babouches **башмакар** sinon les mocassins **яхул калушар** ou les bottes vernies **чакмаяр** de confection lak.

L'égalité relative du niveau de développement socio-économique de toutes les ethnies du Daghestan, leurs liens économiques et culturels constants étaient la cause de la similitude des vêtements des montagnards, surtout masculins. Cette ressemblance était effective les premières années de la révolution, jusqu'au début des années 1930, lorsque les vêtements de ville ont remplacé massivement l'usage du costume traditionnel. Cela s'est produit suite à l'ensemble des actions éducatives entreprises par le pouvoir soviétique. Le processus a commencé par une nette distinction entre les vêtements et les sous-vêtements. Le caftan et la circassienne sont passés de mode, d'abord chez les jeunes, ensuite dans l'ancienne génération, bien qu'une partie de celle-ci garde

jusqu'à nos jours son attachement aux attributs de costume traditionnel, les chapeaux et les manteaux-capes. Il y a encore 15 ou 20 ans, on pouvait trouver des vêtements professionnels et des chaussures traditionnelles, pratiques à l'usage, chez les bergers. Dorénavant, tout est remplacé par des vestes, imperméables et chaussures modernes prêts-à-porter. Les jeunes gens ne connaissent plus les objets du costume traditionnel, si ce n'est par les ouï-dire.

Les vêtements traditionnels des femmes agoules, tout autant que des autres ethnies du Daghestan, étaient composés de la chemise **баргьам** et du pantalon **шалвар**. En général, la chemise était confectionnée en coton de couleur sombre, bleu, noir ou vert. Les jeunes filles portaient également des chemises en coton blanc.

La chemise avait une coupe en tunique, les manches taillées dans la même pièce d'étoffe, une partie était rapportée et cousue. Pour la liberté du mouvement des bras, au niveau des aisselles on ajoutait des soufflets. La chemise avait une forme trapézoïdale, s'élargissant à partir de la poitrine jusqu'en bas. Les fentes ont été laissées dans les coutures latérales. La fente verticale du col était droite et descendait jusqu'au niveau de la poitrine. La chemise avait soit un petit col dressé, soit son ouverture était doublée d'un parement de la même étoffe et ourlée ; le col était boutonné avec une pièce d'argent. Cette chemise portait le nom de **чанта-баргьам**, littéralement *le sac-chemise*. Traditionnellement, ses manches droites étaient longues, se terminant aux poignets. Au début du XX^{e} siècle on a commencé à leur ajouter les manchettes de couleur. Plus tard, les bords des manches étaient finis avec de l'élastique, ce qui se pratique encore de nos jours.

En 1879, une informatrice, **Ушушай Османова** du village de Kourag, déclarait que pour une chemise-tunique par an, la femme recevait de son mari 3,5 mètres de l'étoffe **чадра**. Elle n'avait aucun rechange, et avant de recevoir une nouvelle pièce d'étoffe, la chemise s'usait jusqu'à la vétusté la plus complète. On y prêtait la plus grande attention ; en allant aux gros travaux des champs ou à la forêt, les femmes se déshabillaient presque totalement, pour ne pas déchirer leur chemise.

Чанта-баргьам était le vêtement quotidien des femmes Agoules, avec lequel elles travaillaient à la maison et aux champs et pouvaient apparaître dans la rue ou dans les lieux publics. Dans ce dernier cas, la robe était portée avec une ceinture en tissu, **атIул**, de calicot bigarré chez les jeunes et de couleur sombre chez les plus âgées. On l'obtenait en pliant plusieurs fois une étoffe, pour atteindre une largeur de 10 cm.

Ensuite, l'étoffe était enroulée et ceinte autour de la taille puis nouée devant; les extrémités de **атIул** étaient rempliées en-dessous. Cette ceinture jouait partiellement le rôle de poche : en dépliant une partie, on y rangeait les fruits, les bonbons etc.

De nos jours, les chemises de coupe traditionnelle sont faites pour les enfants et les femmes âgées. La poitrine et le dos sont renforcés par une double couche de tissu et la fermeture est un boutonnage, les manches rapportées.

Les pantalons **шалвар** étaient confectionnés en satin, calicot ou coton, et pour les pantalons d'apparat, avec des étoffes précieuses de soie ou des variétés locales (**хара**, **зарлу**, **хара**, **мехмер**) de brocard. Les jeunes filles agoules portaient les pantalons rouges, ornés en bordure de tissu noir (à Kourag), noirs ou bleus ornés de rouge (à Bourshag), de toutes les couleurs, excepté le noir et le blanc, bordés de ruban contrasté (à Ritcha). Les Agoules âgées portaient les pantalons noirs, avec ou sans bordures de couleur. Les pantalons des femmes agoules avaient la coupe similaire avec toutes les autres ethnies, un losange cousu entre les jambes. Les pantalons étaient doublés du coton blanc, on les portrait sur les hanches, soutenu par un cordon de laine. Ces pantalons sont toujours d'actualité chez les aînées, mais l'élastique a remplacé le cordon et les bordures.

Les femmes des familles aisées possédaient plusieurs rechanges de dessous, alors que les pauvres se contentaient d'une seule paire pour le quotidien. Le vêtement de dessus de la femme agoule était le caftan **валжаг**, porté par-dessus la chemise-tunique. Ce caftan était l'élément principal féminin aussi bien pour la vêture quotidienne que pour l'habit d'apparat. Pour le caftan ordinaire, les étoffes simples étaient utilisées ; de couleurs vives, rouge le plus souvent, pour les

filles et les jeunes femmes, sombres pour les femmes âgées. Le **валжаг** d'apparat était confectionné de tissus précieux, soie, brocart, velours. Si la situation matérielle ne permettait pas l'acquisition d'étoffes chères, les caftans d'apparat étaient taillés dans un satin bariolé.

Au dos et à la poitrine, le caftan comportait obligatoirement une doublure de tissu simple. Sa coupe est assez particulière dans tout le territoire agoul : la jupe est plissée à la ceinture. La coupe de la poitrine était moulante pour le caftan d'apparat et plus libre pour le quotidien. L'ouverture du col se pratiquait en V ou en arrondi chez les jeunes femmes, et ras-du-cou chez les femmes âgées. Les caftans d'apparat se boutonnaient à la taille par des petits crochets en argent **чапрасар**, ou par les pièces d'argent, qui jouaient le rôle de boutons. Les manches sont rapportées, avec un pli sur les épaules. De l'épaule jusqu'à l'avant-bras, elles présentaient une coupe droite, puis descendaient ensuite soit sous forme de cloche, soit tombaient de part et d'autre du bras. Dans ce cas, les rebords étaient décorés d'une frange de pièces de monnaie. Les manches droites et longues de la sous-chemise en soie fine, se voyaient au travers de l'ouverture des manches du caftan d'apparat.

Les manches droites du caftan ordinaire ne comportaient pas d'ouvertures à l'avant-bras. De nos jours, elles se terminent par un élastique inséré au poignet. Le caftan d'apparat s'adornait de la ceinture d'argent, **кемер**. Le caftan ordinaire, tout autant que la chemise-tunique, étaient ceint par **атIул**. Bien que le caftan **валжагъ** soit une partie intégrante du costume traditionnel de femme agoule, il ne faisait pas systématiquement partie de sa garde-robe. Toutes les Agoules ne pouvaient se permettre l'acquisition de quelques mètres d'étoffe en plus, pour la confection d'un vêtement supplémentaire.

Pour cette raison, certaines Agoules, à défaut du caftan, portaient par-dessus leur chemise-tunique les manches **хили хъанар**, qui imitaient le **валжагъ**. Ces manches, étroites sur toute leur longueur, descendaient jusqu'au poignet et se terminaient en angle droit. Leurs extrémités étaient ornées de pièces de beau tissu. Aux épaules, ces manches étaient

attachées avec un lacet qui les retenait, en contournant le cou par l'arrière. On les portait pendant les saisons froides, considérant que ces manches seules réchauffaient le corps tout entier.

A la fin XIX^{e} ou au début du XX^{e} siècle, les femmes agoules commencent à porter les robes coupées à la taille **баргьам**, taillées dans de la soie fine ou du brocart de couleur vive, descendant jusqu'aux chevilles. Ces robes étaient étroites à la poitrine, fermées avec des crochets allant de la gorge jusqu'à la taille, avec une grosse pièce d'argent arrangée à la ceinture. La jupe de cette robe était plissée à la taille ; son col était entouré par des rubans de la même étoffe. Les manches rapportées, étroites jusqu'à l'avant-bras, s'élargissaient vers l'extrémité en forme de cloche. Les pièces d'argent étaient cousues aux bords. Ces robes représentaient un vêtement élégant. Elles étaient souvent ornées de plissages ou de broderies à la poitrine et en bas des manches (ce qui annulait l'usage des pièces d'argent). On ne portait pas de caftan par-dessus cette robe, en revanche on utilisait la ceinture en argent **кемер**.

Le manteau de la femme agoule **кул** était en laine de mouton, en forme de trapèze. Le dos est monté en trois lés, le devant en quatre, deux par côté. Sur le lé central on faisait une entaille. Les manches ont une emmanchure droite, leurs extrémités sont ornées d'une parementure de matière sombre formant des manchettes de 10 cm de largeur à l'extérieur. Le manteau est cousu avec un col étroit en châle, se transformant en garniture sur la poitrine. Le manteau féminin agoul ne ressemble pas au manteau masculin, et de plus il n'a rien à voir avec les manteaux de ce type chez les femmes routoules et tsakhours. Sa coupe est plus proche des manteaux en laine des femmes laks du village de Vikhli (district Kouli) ou des femmes darguines.

Pendant la saison froide, le manteau était porté par les femmes de tous âges, à commencer par les bébés. Les Agouls ne connaissaient pas de manteaux de fourrures d'importation, très onéreux. Le **кул** pour une fiancée était confectionné avec la laine douce des jeunes moutons. Ce manteau n'avait pas de fermeture et se portait ouvert, avec les pans tenus à la main.

Cela n'était pas ce qu'il y avait de plus commode pour le travail, c'est pourquoi, lorsqu'au début du XX[e] siècle les gilets courts ont fait leur apparition au Daghestan, ils ont aussitôt intégré le quotidien des femmes agoules. Ces gilets étaient faits de laine de mouton, mais aussi en velours doublé de laine, ou matelassés. Ils sont toujours portés par les femmes de tous âges.

Les chaussons traditionnels des femmes agoules étaient les **гивянар** tricotées, avec une pointe repliée en arrière. L'ornement de la partie haute du pied et autour de l'articulation de la cheville était rehaussé par une broderie supplémentaire, reprise au fil à coudre de couleurs vives sur les contours. Cela aboutissait à une ornementation en relief. Ces chaussons portaient le nom de **алакъу** (brodés) **гивянар**.

Renforcés d'une semelle de cuir, les chaussons tricotés **шипритар** étaient portés dehors par des femmes âgées. Du point de vue de la technique du tricotage, les chaussures féminines ne différaient des masculines que par leur ornementation et leur coloris. La répartition horizontale chez les femmes est plus explicite, toute leur surface est nettement partagée en trois champs dont les ornements respectent strictement leurs limites. Quelquefois, les trois champs peuvent avoir des ornements identiques, mais leur dessin est toujours contenu à l'intérieur de leur surface respective. Les chaussures féminines sont souvent ornementées autour de la semelle et sur une partie du talon, à la différence des masculines. La semelle des deux types remonte vers la partie supérieure du pied. Toutes les chaussures de ce type ressemblent à des chaussons en cuir portés par-dessus les chaussettes.

L'étude des chaussures agoules tricotées témoigne de leur origine primitive. En plus des chaussures tricotées, les femmes portaient aussi les chaussures en cuir, les **тапри**, achetées sur les marchés de Derbent. Ces chaussures étaient taillées dans une pièce unique de cuir et se fixaient aux mollets par un système de tressage en lanières.

Nous avons déjà mentionné les chaussures laks **яхул калушар**. Tous ces types de mocassins se portaient par-

dessus des chaussettes tricotées. Pour les travaux aux champs, les femmes portaient également des chaussures **чурукъяр**, mocassins de confection locale en peausserie.

La coiffe traditionnelle des femmes agoules, **къуч**, se pose directement sur les cheveux. Composée de deux parties, frontale et dorsale, elle est similaire aux coiffes de la même destination chez les autres peuples du Daghestan méridional. Un demi-cercle était cousu à la bande frontale sur son diamètre, et à la pochette dorsale sur sa demi-circonférence. Cette pochette est faite d'une pièce d'étoffe pliée en deux, son unique couture est sur le côté et se trouve ainsi au milieu de la partie dorsale de **къуч**.

Cette découpe permet à la coiffe de mouler étroitement la tête sous le foulard. Toutes les parties de la coiffe **къуч** sont en tissu de couleurs différentes : la bande frontale est systématiquement noire, indépendamment de la destination de **къуч**, quotidien ou élégant, reconnaissable à la qualité du tissu. La partie couvrant la tête et la pochette dorsale peuvent être confectionnées dans le même tissu, ou de tissus différents, selon le goût de la maîtresse de maison. Au niveau des tempes, une mentonnière en ruban noir était attachée fermement à la bande frontale par la couture. Un peu plus loin, sur les deux côtés de la bande frontale, deux attaches en rubans de couleur étaient arrangées. Bordeaux, marron ou noir pour les femmes âgées, blanc pour les jeunes femmes et rouge écarlate pour les filles, la couleur des attaches indiquait en quelque sorte l'âge de la femme. Sur deux rubans-attaches, un côté était long, l'autre court. L'attache longue contournait la tête, en passant d'abord par la nuque puis sur le front, par-dessus la bande frontale noire, et se nouait à la nuque avec l'attache courte. La bande frontale noire était soit décorée par quelques rangées de bijoux en argent, soit son extrémité visible était bordée par une fine chaînette d'argent.

Dans les temps anciens, le **къуч** était très long, descendant presque aux chevilles. Le bas était terminé par des franges, surmontées de quatre-cinq rubans de couleur. La coiffe **къуч** moderne, que l'on rencontre aujourd'hui chez les femmes agoules âgées, est considérablement plus courte, elle descend à peine à la ceinture. La partie couvrant la tête a toujours une

doublure en tissu simple. Par-dessus le **къуч**, les femmes agoules mettaient le voile nommé **кIев**, **ашмагъ** ou **майзар**, blanc pour les jeunes et noir pour les femmes âgées. Un **кIев** requérait 3,5 mètres de coton uni, dans les familles pauvres on se contentait de 2,5 mètres. Pourtant dans le village de Ritcha, entre la coiffe **къуч** et le voile **майзар** les femmes ajoutaient le foulard rectangulaire **явлукъ**, plié en deux à l'instar du voile **майзар**. Les extrémités du **майзар**, descendant jusqu'au sol, étaient reprises et arrangées derrière la ceinture **кемер** ou **атIул**. Les femmes de Ritcha portaient obligatoirement sur la tête l'ensemble de trois coiffes, brunes ou noires chez les femmes âgées, claires chez les jeunes femmes ; le voile était toujours blanc.

Les Agoules issues des couches pauvres de la population n'avaient pas accès au traditionnel ensemble des coiffes au complet. Elles devaient se contenter du **мучIурукай**, un foulard carré en coton, plié en triangle et arrangé directement sur les cheveux. Au lieu d'être nouées sous le menton, ses extrémités étaient cousues entre elles. Le **мучIурукай** était la coiffe unique des femmes pauvres, remplaçant à elle seule l'ensemble **къуч-явлукъ-майзар**.

On pourrait noter que la coiffe des femmes agoules, autant que leurs chaussures, présente les traits intermédiaires entre les coiffes des femmes du Dagestan méridional et du Daghestan central. Le **къуч,** sous de nombreuses dénominations, était porté par toutes les femmes au Daghestan, mais chez les Agouls, sa forme demeurait bien spécifique. En revanche, le port du voile **кIев**, dans la seconde moitié du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, ne se pratiquait qu'au Daghestan central et occidental, entièrement remplacé au Daghestan du Sud par le foulard **явлукъ**. Il est probable que le voile, une coiffe originelle de la femme montagnarde, avait perdu ses fonctions à la période décrite dans quelques régions du Daghestan, sous l'influence de facteurs extérieurs. Il est à noter toutefois que même les foulards, portés sous le voile, les femmes agoules continuent à les plier en rectangle. De nos jours, aux rares exceptions, les femmes agoules ne portent plus de voile, remplacé par un châle en laine ou en soie, plié en triangle dont une extrémité

est rejetée sur l'épaule. Néanmoins, quelques Agoules d'âge mûr portent le châle plié en triangle comme le voile. Les coiffes étaient portées par les femmes dès leur petite enfance ; celle-ci, mise directement sur les cheveux ne s'enlevait jamais, parce que selon les exigences idéologiques et morales, la femme n'avait pas droit de se montrer à quiconque avec la tête non couverte. Coiffée de son seul **къуч**, elle pouvait vaquer aux tâches ménagères, mais pour sortir de la maison, elle devait obligatoirement se couvrir la tête avec un foulard.

Ainsi, le costume traditionnel de la femme agoule était composé d'une chemise-tunique **баргьам** et du pantalon **шалвар**, à même le corps. Par-dessus elle se mettait le caftan **валжагъ**, avec la ceinture parée d'argent **кемер** ou la ceinture en tissu **атIул**. Lors des saisons froides, la femme agoule se réchauffait dans un manteau en peau de mouton **кул**, d'une coupe ample, s'élargissant vers le bas. En harmonie avec le manteau cousu en peau blanchie de mouton, elle portait des chaussures tricotées bariolées, les **гивянар**. Pour la commodité pendant ses travaux aux champs, elle chaussait les mocassins **чурукъяр** ou les chaussons **тапри**. Avec le **валжаг** version élégante, elle portait les *galoches laks* **яхул калушар** et la longue coiffe **къуч**, richement décorée d'argent sur la partie frontale. Par-dessus le tout, elle se couvrait du voile **кIев** en tissu de bonne qualité.

La coiffure des femmes agoules se distinguait par sa simplicité. Avant l'âge de 10 ans, les filles portaient les cheveux courts, puis les tressaient en nattes. On peignait les cheveux avec une raie centrale, avec des nattes de chaque côté. Les coiffures de jeunes filles et des femmes mariées n'avaient aucune différence. Les cheveux longs et épais répondaient à une notion de la beauté féminine, et on leur appliquait des soins au petit-lait etc.

La coupe de la frange frontale ou le port de boucles visibles sur les tempes chez les femmes du milieu rural ne se pratiquaient pas. Les femmes agoules n'utilisaient pas non plus de produits cosmétiques du commerce.

Les parures

Comme toutes les femmes du Daghestan, les femmes agoules affectionnaient particulièrement différentes parures en argent. En guise de parures, elles utilisaient aussi d'innombrables variantes de colliers, notamment en Cypraeidae (coquillages servant de pièces de monnaie dans l'Antiquité).

On pourrait subdiviser les différents types de parures agoules en catégories, selon leur emplacement à la tête, au cou, à la poitrine, en ceinture, en bracelets. Le vêtement féminin était par ailleurs abondamment orné de pièces d'argent de valeur différente, cousues aux ouvertures, sur les extrémités des manches, cols, au-dessus des franges, ainsi que les galons **бавта**, qui bordaient toutes les extrémités du caftan **валжаг**. L'accent était mis sur la décoration de la tête. De ces parures, portées par dessus le **къуч**, seuls quelques détails sont apparents sous le voile. Nombre d'entre elles étaient cousues directement sur la coiffe. D'ordinaire, c'est la bande frontale qui en était abondamment garnie, car l'argent sur fond noir brille davantage. Les parures **сурмавур**, **къашкъавур**, **гудгудаяр** dont le détail est donné ci-après y étaient fixées consécutivement.

D'étroits tubules enfilés sur un lacet étroit constituent le **сурмавур**. Le **къашкъавур** représente une bande noire souple supportant de menues plaques d'argent. Celles-ci étaient disposées de façon que chaque crête centrale épouse le creux de la plaque contiguë. Le **гудгудаяр**, chaînette d'argent du troisième rang des ornementations de la partie frontale, supportait une série de grelots en forme d'amandes, cousus à intervalles réguliers, et largement utilisés dans les parures au Daghestan méridional.

En sus de ces trois éléments décrits, avec la coiffe **къуч** on portait obligatoirement les **гухIар**. De formes diversifiées, leur fonction était unique : **гухIар** contournaient le menton et l'occiput et se fixaient avec les crochets sur la coiffe. Pour être plus explicites, nous allons décrire quelques spécimens que nous avons pu étudier.

Le **гухIар** (**кохар**) au village de Khpuk présente cinq rangées de chaînettes d'argent, assemblées en quatre endroits

par des plaques rondes. Deux plaques du milieu se positionnent de chaque côté du visage, au niveau du lobe des oreilles, deux autres sont des plaques terminales munies de crochets ouvragés, qui permettent la fixation de l'ensemble sur la coiffe. Les plaques et les crochets sont artistiquement traités par la technique de niellure.

Le **гухIар** vu à Bourshag est construit sur le même principe : quelques rangées de chaînettes sont réunies par quatre plaques, mais elles sont différemment agencées. Les deux plaques centrales sont en forme de croissant, avec des étoiles à cinq branches fixées aux extrémités. Les crochets profilés se posent directement sur ces demi-cercles niellés.

Toutes les parures décrites, portées sur les coiffes **къуч**, surtout d'apparat, en faisaient partie intégrante. Le **къуч** des jeunes filles était muni d'une chaînette en argent, fixée sur la bande frontale. La chaînette formait d'abord une boucle au niveau de la tempe, pour continuer vers le menton qu'elle contournait pour répéter le même dessin sur l'autre côté du visage.

Une autre parure frontale, **рахт**, portée par les Agoules par-dessus la coiffe **къуч**, était une pièce d'orfèvrerie à part entière. Le **рахт** avait la même forme que l'**инжияр** répandu chez les Laks, porté également comme une parure de poitrine. Ce **рахт** se présentait comme une plaque d'argent massif, parfois dorée, en dôme. Munies de crochets à leurs extrémités, deux chaînettes partaient de chaque côté de la plaque. Une chaînette montait du sommet de la coupole en arrière, rehaussée d'une plaque en forme de cœur suivie d'un crochet. Des pendeloques en forme de corne sont parsemées tout du long des chaînettes du rang inférieur, et des pièces d'argent de la chaînette supérieure. Les appliques coniques de la plaque centrale étaient serties de pierres semi-précieuses en relief, dont la plus importante, sertie de dés en argent, se fixait au milieu. Une rangée d'anneaux sur son bord inférieur supportait également des pendeloques en poivron. Le **ряхт** se portait sur la tête : la plaque centrale montait au milieu du front, les chaînes inférieures contournaient les oreilles par en-dessous et se joignaient sur la nuque, les trois autres montaient vers l'occiput pour y être accrochées à la coiffe.

Les Agoules portaient des colliers en grains d'argent **кюлегьар**, des boucles d'oreilles **гIурарикъанар**, des bracelets **куниш** et des bagues **тубалар**.

D'autres pièces incontournables pour la parure étaient les pectoraux **цам** et **яха**. Le spécimen de collier **цам** trouvé à Khpuk présente un raccordement souple de trois plaques d'argent niellé dont deux se fixent entre elles derrière le cou alors que la centrale orne la poitrine. Les plaques sont munies de rangées équidistantes de chaînettes d'argent, de 10 à 12 par plaque, avec quatre pièces d'argent suspendues verticalement sur chaque chaînette, sans être fixées entre elles horizontalement. Une rangée de pièces sur deux, supérieures comme inférieures, avait une attache verticale avec une rangée de pierres semi-précieuses, serties d'argent, attachées horizontalement, ce qui assurait la cohésion du système entier.

On appelait également **цам** les pendentifs moins complexes, faits de deux rangs de petites pièces d'argent fixées au cou, attachées au niveau supérieur par une pièce de monnaie plus grosse.

L'**яха** (ou **иха**), à la différence du **цам**, présentait un système de pièces d'argent, attachées entre elles aussi bien verticalement qu'horizontalement. Cette parure couvrait toute la largeur de la poitrine et descendait jusqu'à la ceinture, quand il ne la dépassait pas. Il était porté par-dessus le **валжагъ** et se fixait derrière la poitrine, au-dessous des épaules, ou bien quelquefois par une cordelette derrière le cou. Généralement, un **яха** était composé de pièces de monnaie de la même valeur (et donc de calibre), excepté le rang inférieur qui, disjoint horizontalement, était constitué de pièces plus petites.

Comme il a été mentionné plus haut, **валжагъ** était ceint par **кемер** : sur cette ceinture, les pièces d'argent étaient cousues fixement sur une lanière de cuir ou sur une passementerie, la boucle était réalisée en argent massif ouvragé, quelquefois doré. Une autre parure, le **гюль**, était en usage : la plaque d'argent se fixait par la couture sur la partie centrale (en agrafe) ou pectorale de **валжагъ**.

Toutes les parures portées par les femmes agoules étaient les ouvrages des maîtres-argentiers laks ou en provenance du célèbre village darguine Koubatchi, on les payait un prix assez élevé : une ceinture d'argent s'échangeait contre un veau ou une vache.

Pour résumer, soulignons que les parures constituaient une partie indispensable du costume d'apparat de la femme agoule. Telle une armure de chevalier, l'orfèvrerie la couvrait de la tête jusqu'à la taille comprise, et jusqu'en bas de la robe chez les Laks, Avars et Darguines.

À ce propos, quelques idées concernant les parures de la femme montagnarde viennent à l'esprit. Pourquoi cette abondance des parures en argent dans les vêtements des femmes des montagnes ? Ne serait-ce que par amour de la parure ou pour d'autres raisons ? Il est difficile de présumer que par simple passion de l'apparence ou de l'intérêt pour la mode, une famille acceptait de se priver d'une bête indispensable pour la vie du ménage, ou d'une partie de leur récolte ou production.

Bien entendu, les traditions jouaient un rôle déterminant, et les objets de parure se transmettaient de génération en génération, de mère en fille. Nonobstant, il nous semble que les parures féminines avaient une fonction plus essentielle. Probablement, dans les temps reculés, elles jouaient un rôle magique de talismans protecteurs. Leur concentration sur la poitrine et la tête est donc prophylactique, attendu que ces parures restent fort peu visibles sous les vêtements et les coiffes.

Vêtements modernes

Avant la Révolution de 1917, le costume traditionnel de la population féminine agoule ne subissait pas beaucoup de modifications, au vu de sa faible mobilité. Il en fut de même dans les premières décennies du pouvoir soviétique. Mais à partir des années 1930, de substantielles modifications dans les vêtements des Agoules se produisent, à un rythme plus lent que les modifications dans l'apparence de la population masculine. Néanmoins, les changements économiques et culturels induits dans les premières décennies de ce pouvoir, l'intensification des liaisons entre les villages et les villes de la république ont marqué l'habillement des Agoules. Si, avant cette époque, la femme, à de rares exceptions près, n'avait pas de rechange pour ces costumes, désormais elle va avoir dans sa garde-robe plusieurs vêtements et chaussures pour le quotidien, et dans tous les cas au moins une robe élégante. Les tissus de laine et de soie, inaccessibles auparavant à la paysannerie agoule, font leur apparition dans l'usage courant. De plus en plus, l'habit traditionnel cède la place au vêtement de ville. D'abord, il est l'apanage de l'intelligentsia rurale féminine, qui abandonne le **кучъ** comme symbole de soumission des femmes. Le port du voile, remplacé par des foulards, n'est plus de mise. La robe-tunique ancienne demeure dans la garde-robe des Agoules âgées, alors que les jeunes, surtout parmi les plus actives des villages, commencent à porter les robes taillées, que l'on nomme toujours **баргьам**. Pour les différencier des chemises traditionnelles, ces dernières ne sont appelés désormais que **чанта-баргьам** (littéralement *le sac-chemise*). La nouvelle robe **баргьам** acquiert aussitôt une grande popularité parmi les femmes de tous âges et couches sociales de la société agoule. Elle est aussi largement répandue au Daghestan méridional. La base de cette popularité était bien préparée, car cette robe, sans être ouverte à l'instar du caftan **валжагъ**, ressemblait tout à fait à ce dernier. Entre le corsage et la jupe, on porte une ceinture en même tissu, la fermeture centrale se déplace sur le côté. La jupe est plissée, l'emmanchure devient variée ainsi que le boutonnage, le col la de robe se porte rabattu, à pointes ou arrondi. Sous ces diverses formes, la

robe **баргьам** est répandue jusqu'à nos jours, tout en demeurant le vêtement privilégié des femmes d'âge moyen. Elle se situe entre sa version quotidienne ordinaire et la version élégante, coupée dans la soie. Le vêtement civil citadin, pénétrant dans les campagnes, influence beaucoup la manière de s'habiller, mais les manches restent longues et le col droit, sans décolleté. Les vêtements étroits et courts ne sont pas portées au village, si ce n'est que par quelques intellectuelles. Les sous-vêtements achetés dans les magasins font immanquablement partie du vêtement moderne. Les parures en argent à l'ancienne, les pendentifs, pectoraux, ceintures, sont définitivement démodés, on préfère les boucles d'oreilles, les bagues et les bracelets modernes. Quant aux manteaux traditionnels en laine de mouton, leur usage devient également très confidentiel et réservé aux femmes âgées. Dans les années 1930-1940, les paletots raccourcis en fausse fourrure, prêts à porter et achetés dans les magasins, ont été à la mode chez les Agoules. Par la suite ils ont été remplacés par les vêtements citadins. Les vestes anglaises, les pull-overs, les tee-shirts et les polos en laine ont intégré le paysage. Les collants et les bas industriels ainsi que les chaussures à talon moyen ou sans talon ont été adoptés. Les femmes âgées continuent la confection et le tricotage des chaussures et chaussons traditionnels, pratiques, légers et chauds, notamment pour les enfants. Il faut noter que l'on utilise surtout les chaussettes tricotées. Les femmes se coiffent de différents foulards et châles achetés dans les magasins et sur les marchés. Les plus populaires sont les foulards à franges, l'intelligentsia affectionne les fichus et les écharpes. On voit la coiffe **къуч** uniquement sur les femmes âgées, qui la remplacent, de plus en plus, par un fichu qu'elles ajustent à même la tête, sous le foulard. Ainsi, le vêtement agoul moderne conserve quelques attributs traditionnels, parmi les générations plus âgées. Les jeunes générations suivent la mode citadine, mais dans les villages, en hommage aux traditions locales, les jeunes femmes modèrent les raccourcissements des jupes et robes, les décolletés et emmanchures, la hauteur des talons, et continuent à se couvrir la tête.

Habit rituel et vêtements pour les enfants

Les vêtements de noces et de deuil font partie de l'habillement rituel. Les costumes et les robes de mariage diffèrent des vêtements quotidiens par leur aspect neuf et la qualité des tissus employés, sans présenter une différence de coupe.

Nous avions parlé du vêtement traditionnel d'apparat, qui n'est pas toujours identique au vêtement de noces mais en fait partie. Ici nous nous attarderons sur ces vêtements rituels d'autrefois.

En prévision du mariage, une partie des habits de la fiancée était confectionnée à neuf. Au moment de son départ vers la maison du futur mari, la fiancée possédait quatre chemises : deux en coton, une en soie fine **дарай**, une en brocard **зарлу харай**. Toutes ces chemises étaient de couleurs éclatantes, rouges, bleues etc. Sous la chemise, on habillait la mariée de beaux pantalons de soie ou de brocard, doublés de coton léger. Le beau caftan **валжагъ**, mis par-dessus la chemise, était ceint par la ceinture d'argent **кемер**.

Les **валжагъ**, chemise, pantalon, confectionnés en tissus précieux, se transmettaient généralement de génération en génération, de mère en fille. Uniquement lorsque la famille était nombreuse, les parents étaient tenus de pourvoir également aux vêtements de noce de toutes leurs filles. La fiancée chaussait les chaussures laks sur les chaussettes brodées, ou bien les bottes vernies également laks. La coiffe **къуч** de la fiancée était richement couverte d'argent.

Toutes les parures décrites précédemment pouvaient en faire partie, variant en quantité et qualité, selon la richesse de la famille. Par-dessus la coiffe, à la manière du voile **кIев**, on posait le foulard **явлукъ**, ensuite le voile **кIев** lui-même, et par-dessus le tout on jetait un grand foulard de soie, déplié, le **калагой**, de toute autre couleur que le noir, qui couvrait la figure et le corps par devant. Tout l'ensemble était coiffé par un dernier foulard de lourde soie **хара явлукъ** plié en triangle, dont les deux extrémités descendaient sur les épaules.

Le vêtement funéraire et de deuil des Agouls ressemble aux vêtements en usage chez les autres peuples du Daghestan. Pour l'inhumation on mettait une longue chemise-tunique de coupe particulière, blanche ou verte. Dans les temps anciens, elle ne possédait pas d'ourlets aux bords ; plus tard, ses coutures se sont toujours faites à la main.

Pour les femmes, la tête était couverte d'un foulard en soie, vert de préférence ; pour les pieds on confectionnait en tissu des chaussons tubulaires, blancs ou verts. Ensuite, le défunt était enroulé dans le linceul. Ce vêtement était de mise pour les jeunes gens, morts ou tués prématurément. Les vieillards et les femmes âgées, après la toilette du corps, étaient enroulés directement dans le linceul. Les vêtements utilisés pendant la vie du défunt étaient offerts à ceux ou celles qui procédaient à la toilette funéraire.

Après le décès d'un proche, la famille portait des vêtements noirs pendant une période plus au moins longue, selon le degré de parenté. L'usage n'imposait pas de confectionner des vêtements de deuil ad hoc, les gens de la famille teignaient en noir leurs vêtements ordinaires. Traditionnellement, les hommes portaient le deuil durant quarante jours, et ne se rasaient pas pendant cette période. Les femmes les plus proches du défunt, sa mère, sa sœur, sa femme, restaient en deuil entre un et trois ans. Pendant cette période, les femmes portaient des vêtements noirs et se couvraient le visage le plus souvent possible.

La coupe des vêtements d'enfant ne se différenciait pas de celle des adultes. Le bébé était habillé d'une chemise-tunique, cousue à la main, en tissu souple. À l'âge d'un an, à ces chemises de couleur unie on ajoutait des manchettes colorées. Cette chemise faisait office de robe pour les filles, jusqu'à l'âge de 10-12 ans.

À partir de 6-7 mois, on habillait les bébés en pantalons, c'était le moment où on commençait à les prendre dans les bras sans couches. La coupe des pantalons était similaire pour les deux sexes : ils n'étaient pas fermés dans leur partie centrale. Ces pantalons ouverts étaient portés jusqu'à l'âge de 3-4 ans, et ensuite on faisait coudre pour eux les pantalons de la même coupe que pour les adultes. Pour leur tenir chaud, on

habillait les enfants entre 5-7 mois et jusqu'à l'âge de 2 ans ou plus de petites vestes **мухриган**, avec ou sans manches, confectionnées à partir des pièces de tissu chamarré de meilleure qualité, velours ou soie. Les vestes étaient doublées d'une fine couche de laine ou de coton que l'on fixait à grands points. La partie pectorale et parfois dorsale de cette veste était artistiquement assemblée à partir de différentes chutes de beaux tissus. Confectionnée surtout pour le premier-né, elle passait ensuite d'un enfant de la famille à l'autre. On ne la lui faisait porter que pour les occasions particulièrement solennelles. Pour le quotidien, tous les enfants de la famille avaient leur propre **мухриган** en tissu ordinaire. La coupe des vestes solennelles et ordinaires était identique jusqu'à l'âge de 2-3 ans, on les faisait fermées, le boutonnage de l'épaule jusqu'au côté. La veste préservait ainsi l'enfant du froid, tandis que sa fermeture latérale l'empêchait de s'en défaire facilement. L'aspect bariolé, propre à ces vestes, en plus de son esthétique avait une finalité magique : sa bigarrure devait attirer et charmer le mauvais œil, qui pourrait être fatal à l'enfant. Tant pour servir de talismans que pour le décorer, on faisait coudre sur ces vestes des rosettes en argent, diverses breloques en forme de croissant et d'oiseaux, ou encore des coquillages, des canines de sanglier, des pièces de monnaie montées sur chaînettes etc.

Vers les deux ans, on confectionnait, pour garçons et filles, les caftans **валжагъ**. On tâchait de rendre ce premier petit caftan le plus beau possible. La coupe des **валжаг** d'enfant correspondait à la coupe respective pour adultes, masculine ou féminine, mais leur tissu était composé, comme pour les vestes, de morceaux de toutes les couleurs, avec addition d'éléments de parure-mascotte. Sitôt parvenue en région agoule, la robe coupée à la taille a fait partie de la garde-robe des jeunes filles. Les vêtements chauds étaient les manteaux en peau de mouton **кул**, de coupe identique aux **кул** des adultes, à la seule différence que les extrémités des manches chez les filles étaient doublées de tissu noir, et qu'ils étaient longs jusqu'aux chevilles, alors que les manteaux des garçons, jusqu'aux genoux seulement, ne comportaient pas de doublure aux manches.

Dès son mariage un jeune homme pouvait porter les armes. Pour la même occasion, on lui préparait aussi une ceinture en argent avec des pendeloques.

Pour tous les nourrissons, on confectionnait une calotte avec un petit fond de couleur tranchant sur le reste. La surface de la calotte était embellie avec des coutures enjolivées, des boutons de nacre, des chaînettes etc.

Dès 5-6 mois, les filles portaient un petit foulard **явлукъ**, et à partir de 10 ans au foulard s'ajoutait le port de la coiffe **къуч**. Les garçons portaient depuis leur plus jeune âge le chapeau **бармакъ**, fait de la laine des jeunes moutons. Sa coupe était la même que les **папах** d'adultes. Pour la nuit, aux garçons on mettait les bonnets **хук**, identiques en tout point à celui des adultes.

Pour chausser les enfants de tous âges, on utilisait les chaussettes tricotées **шипритар**, avec une semelle en cuir cousue. Pour le premier-né, on tricotait les chaussons à la pointe repliée, **гивянар**. Les familles plus aisées pouvaient acheter pour leurs enfants les mocassins **тапри** ou les galoches laks, portés tous deux avec des chaussettes de laine. Ainsi, le vêtement d'enfant répète dans les grandes lignes le vêtement d'adulte, excepté pour les éléments spécifiques propres aux bébés. De nos jours, le vêtement traditionnel pour enfants se fait rare, et le prêt-à-porter citadin le remplace entièrement. Seuls vestiges du costume traditionnel — la petite veste molletonnée, les chaussons tricotés — se voient encore, essentiellement sur les premiers-nés, en hommage aux traditions séculaires.

Nourriture

La nourriture est un des éléments les plus conservateurs de l'organisation matérielle d'un peuple, considérablement moins sujette aux changements que le sont l'habillement ou l'aménagement de l'habitat. L'alimentation est étroitement liée aux nombreux facteurs naturels, géographiques, socio-économiques et, également, aux traditions et coutumes locales. Sous cet aspect, la nourriture joue le rôle d'indice du degré de civilisation d'un peuple, selon son aptitude à traiter les denrées alimentaires le plus rationnellement possible, tout en préservant leurs qualités gustatives et leur apport nutritionnel, la façon dont on savait communiquer aux plats un aspect extérieur appétissant afin de varier le menu et de rehausser la cuisine par les épices et herbes aromatiques. En partie, ces connaissances relevaient des privilèges des couches aisées de population ; l'usage des épices et des herbes ainsi que des fruits et des légumes était indexé aux conditions climatiques et topographiques de la région. C'est d'autant plus étonnant, admirable même, qu'en dépit de la monotonie apparente des ingrédients dont la nature les gratifiait, les montagnards du Daghestan ont su créer une cuisine riche et variée, compensant le manque de fruits et de légumes par un usage intensif des herbes sauvages comestibles.

La cuisine en tant qu'espace à part entière ne pouvait exister ni chez les Agouls ni chez les autres peuples du Daghestan. On se devait de préparer la nourriture dans la pièce commune de la famille, **авкьай халач** (littéralement *la chambre pour s'asseoir*). Le **Кизяк**, crottes de mouton séchées, et l'herbe sauvage sèche étaient les combustibles principaux, car très peu de forêts poussent dans la région. Les habitants des villages frontaliers achetaient du bois aux Tabassarans. On économisait le combustible, les poêles n'étaient allumés que pour préparer le repas. C'est pourquoi d'ailleurs toute la famille durant le temps hivernal vivait dans une seule pièce, chauffée par intermittence, au moment de la préparation des repas.

Un chaudron était suspendu au-dessus du feu de l'âtre sur la chaîne **гъавгъац**. Avec le temps, on commence à le poser sur un trépied en fer **гъул**. Dans la même pièce, se rangent les assiettes et les ustensiles de cuisine. On pourrait d'ailleurs juger du degré d'aisance de la famille au nombre d'objets de dinanderie possédés. Dans les ménages fortunés et moyens, il était indispensable d'avoir à soi : un chaudron artisanal **дедул** de Koubatchi, monté sur trépied ; un chaudron en cuivre **иффан гьаяг** pour l'usage quotidien ; une marmite en fonte ; un large plateau en cuivre **сини** ; un seau à traire **сатил** ; une grande tasse **жамжаъ** ; des poêles **гьявла** et **сажж** ; une petite cruche de lavage **гажин** ; une grande cruche, dans laquelle on rapportait l'eau de la source, **гвар** ; un godet **кьуш** ; une cuillère-passoire **чамаъ** ; un égouttoir **ашсузен** ; les bols à soupe toutes les tailles **сукра**. Les argentiers darguines de Koubatchi et les dinandiers laks fournissaient les ustensiles métalliques. Aux Laks du village de Balkhar on achetait de la poterie, largement réputée, pour la conservation et le traitement des grains, céréales et farines, de l'eau et des produits laitiers. Toutes les maisons avaient une grande cruche à eau **кьичин гвар** et une petite **гажин**, des poteries de toutes dimensions **зах** pour la fermentation du lait, diverses variétés d'assiettes **матритар**, un grand récipient **багъти**, une écrémeuse-baratte **цIагьоьр**, un pot à traire **тарс**, des bols **сукра**.

La vaisselle en bois, achetée également chez les Darguines ou les Tabassarans, tenait une place importante. Ils fournissaient à chaque ménage les indispensables : le tamis **жжу**, l'auge pour pétrir la pâte **къаьв**, les récipients pour les aliments en poudre **вагъ**, les godets **кьуш**, les cuillères **ттур**. En guise de fourchettes on utilisait des baguettes de bois aiguisées. On rangeait les ustensiles, en les suspendant sur les parois du garde-manger. Les pots étaient rangés dans les niches ou posés par terre. Les couverts en bois, cuillères, louches etc. étaient rangés dans une caisse spéciale en bois également, **ттураккен**. Les assiettes en porcelaine, faïence ou verre étaient bien rares dans les villages agouls, on ne pouvait en voir que dans les maisons fortunées.

Au XIX^{e} siècle comme au début du XX^{e}, l'alimentation chez les Agouls autant que chez les autres peuples du Daghestan et du Caucase en général était essentiellement composée de produits de l'agriculture et de l'élevage. Au second plan, l'usage des herbes sauvages comestibles jouait un rôle non négligeable. Fruits et légumes étaient peu abondants hormis oignon et ail, un nombre restreint de fruits sauvages des forêts proches, s'il y en avait. Les fruits des vergers s'achetaient de temps à autre chez les marchands lezguines et tabassarans.

La viande tenait une place privilégiée dans la nourriture des Agouls, celle de mouton surtout, plus rarement la viande bovine. Mais sa présence à la table agoule ordinaire n'était pas régulière. On la consommait en abondance pendant l'automne, au moment de l'abattage des moutons et des bovins pour constituer les réserves d'hiver.

Les produits laitiers jouaient un rôle de choix pour l'alimentation tout au cours de l'année. Le lait était rarement consommé à l'état cru. On le transformait, essentiellement pour faire du beurre et du fromage blanc. L'essentiel de la production passait dans le barattage du beurre, que l'on échangeait ensuite contre du blé. Le lait entier était filtré puis, en préservant une partie minime pour l'usage ordinaire de la famille, on remplissait les cruches de céramique en les rangeant dans les garde-manger **мугьу**, où la température restait constamment basse. Dans une chambre plus chaude, le lait tournait trop vite, sans laisser le temps nécessaire à la formation de la crème.

Récupérée à l'aide d'une cuillère, la crème était versée petit à petit dans une baratte de céramique. Lorsque la baratte était pleine, on la suspendait au plafond par les anses et on obtenait le beurre en la balançant en avant et en arrière. Vers la fin de l'opération, on ajoutait de l'eau froide pour accélérer le processus. On sortait le beurre frais ainsi obtenu et on le faisait fondre, alors que le petit-lait était soit consommé, soit servi aux veaux, ou encore était rajouté à la fabrication de la pâte.

La crème servait à la préparation du fromage blanc. On la chauffait légèrement et on versait la masse durcie dans un sac

spécial en jute de chanvre, suspendu par la suite pour l'égouttage. Passé un certain temps, on décrochait le sac du clou et on le mettait sous une presse en pierre. Le caillé ainsi préparé servait à farcir les gâteaux et les ravioles. En été, lorsque l'on préparait une grande quantité de fromage blanc, une partie était séchée, pour l'hiver. Pour cela, les rondelles plates de fromage frais étaient disposées sur des étagères spécialement arrangées sous le plafond. Le petit-lait était récupéré et bouilli. Après son refroidissement, on prélevait la masse crémeuse **курар** restée dans le fond et sur les parois de la marmite, et on la versait dans les pots. Après y avoir ajouté du sel, de l'oignon sauvage et du fromage frais, on consommait cette mixture de laitage aigre **мутал** pendant l'hiver, étalée sur du pain, et en garniture de tourtes ou de ravioles.

La **брынза**, fromage préparé à l'estive dans les hauts alpages, à partir du lait de chèvre et de brebis, tenait une place de choix dans l'apport nutritionnel. Une fois les brebis traites, le lait recueilli dans les outres **эрж** et les seaux en bois **гъанак** était ensuite filtré à travers des herbes séchées, ensuite on y ajoutait de la levure en poudre, -le sérum d'estomacs d'agneau, séché et réduit en poudre-, le tout était alors chauffé. Pendant que l'on touillait à la main le lait caillé **цIурт**, la masse fromagère retombait au fond, alors que le petit-lait montait à la surface. Le fromage ainsi séparé était déposé dans une faisselle en écorce de bouleau, pour faire égoutter par ses interstices les excédents de petit-lait. Le jour suivant, le fromage prenait une consistance sèche et poreuse. Découpé en grandes tranches, on l'empilait dans des outres, avec du sel entre chaque couche. Ensuite, on gonflait l'outre d'air et la suspendait pour quelques jours. Le fromage affiné extrait des outres était logé dans de grands fûts contenant de la saumure, où il était mis sous presse. Une minime partie de la pâte fromagère tiède était enveloppée dans des feuilles d'herbe **хъач**, et le petit-lait s'en écoulait. Le lendemain, le fromage **хъачгъан** était prêt. Ce fromage s'illustrait par ses qualités gustatives, c'était un délice. Une partie du petit-lait restant était versée dans une vaisselle de bois neuve **дагъв**, calfeutrée, emmitouflée et mise de côté pour quelques jours.

On buvait du petit-lait aigre comme boisson rafraîchissante. La majeure partie du petit-lait était bouillie.

Au moment de l'ébullition, la poêle se couvrait d'une couche crémeuse **магаш** que l'on prélevait et mettait à part dans un récipient. Une fois le petit-lait bouilli mis au repos, la masse **курар** qui se déposait alors était prélevée pour être ajoutée au **магаш**. Aux **магаш** et **курар** salés, on ajoutait du fromage banc et des herbes, pour obtenir une masse fromagère de **мутал**. Ce produit, parallèlement à celui qui porte le même nom mais qui se fabrique avec le lait de vache, était consommé l'hiver comme entrée ou pour fourrer les tourtes et les ravioles. Ainsi, le lait de vache et de brebis subissaient le traitement le plus complet possible dans des conditions domestiques.

Les Agouls, comme tous les autres peuples du Daghestan, mangeaient trois fois par jour, matin, midi et soir. Le dîner constituait le repas principal, le matin et le midi on se contentait des restes du dîner de la veille, de pain ou de farine d'avoine avec du fromage. Ils se désaltéraient avec du petit-lait, du lait aigre **айран** ou de la boisson fermentée **буза**. Le menu quotidien des Agouls était frugal, mais pour les invités on préparait les meilleurs plats de la maison. Dans ce cas, la collation brillait par son abondance. La réception des hôtes suivait un certain protocole, voici un témoignage de A. Omarov : « *La nuit je fus conduit chez mon hôte désigné, Husseyn, qui me reçut avec une joie visible, mais m'invita à entrer dans la salle d'hôtes sans m'adresser de salutations. On m'a ôté les bottes, le kinjal et la circassienne, ensuite on m'a donné une pelisse de mouton, et seulement après cela, le maître de la maison m'a serré la main et salué. Après Huseyn, ses deux frères sont venus me saluer ; personne ne me saluait avant que je sois ainsi préparé ; cela m'avait rendu un peu confus et malgré toutes ses étreintes, je croyais quand-même que Husseyn n'était pas content de ma venue.* » (A. Omarov, in *Les souvenirs d'un moutallim*, Tiflis, 1869).

La nourriture était préparée par les femmes, mais seuls les hommes servaient à table. Le meilleur morceau était réservé à l'hôte. « *En se rendant à une invitation au dîner, chaque hôte devait apporter sa cuillère. Après la fin du repas, le maître de*

maison engageait ses hôtes à manger une cuillerée pour le repos éternel de tous ses ancêtres défunts, en appelant chacun par son prénom, et ensuite une cuillerée pour quelques saints. Refuser revenait à lui faire un affront. » (ibidem)

La farine et divers grains constituaient l'essentiel de la cuisine agoule. Pour la panification, on utilisait la farine de blé, de seigle et d'orge. La majorité de la population consommait du pain ou de la farine de seigle, mélangée avec de la farine de blé. Le blé, qui poussait mal dans la région, se troquait en quantités modérées avec les Tabassarans et les Lezguines, en échange de produits d'élevage : viande, beurre, fromage. « *Le blé à Bourkikhan pousse peu, c'est pourquoi tous le monde sème du seigle ; on récupère le blé dans le canton de Kura et on le consomme pour des occasions assez rares. Les habitants de Boukikhana disent même que si l'on sème du blé sur leur terre, la moisson de l'année prochaine sera du seigle. On rajoute de la cendre de bois dans la farine, c'est pourquoi le pain a une couleur grisâtre.* » (ibidem).

Généralement, on pétrissait la pâte non levée, c'était le pain quotidien ; parfois on fabriquait de la pâte au levain, le **тум**, qui se préparait ainsi : une quantité minime de farine se mélangeait avec du lait tourné ou du petit-lait et était déposée dans un lieu chaud pour la fermentation. Un jour plus tard le **тум** était prêt. La farine passée au tamis **зарфес** était pétrie dans l'auge **къаьв** quand on y avait ajouté ce levain. Ensuite on posait la pâte dans un lieu chauffé, près d'un four, ou on l'emmitouflait dans une serviette et ensuite dans la fourrure, pour qu'elle lève. La pâte ainsi levée servait à cuire du pain, les restes du levain étaient conservés dans un récipient **зах**. Si l'on en manquait, on pouvait en emprunter aux voisins, quitte à leur rendre en retour une part de la pâte levée.

Le pain était cuit dans les **хьар**, fours du quartier. Ces fours étaient tenus par des femmes les plus pauvres du village, les veuves. Par économie de combustible, toutes les femmes du quartier faisaient cuire leur pain le même jour, par roulement. Chaque femme allait au **хьар** non seulement avec sa pâte mais également avec de quoi la faire cuire. La maîtresse

allumait le four au départ, mais le maintien du feu était à charge de la femme dont les pains cuisaient. La maîtresse du four **тIунахъан** était tenue de surveiller la cuisson, d'empêcher les pains de brûler, et de les retourner. Pour son travail, elle était payée en pain. Chaque femme à son tour s'asseyait derrière la plaque monolithe **къул** disposée en même lieu, la pâte était posée sur la pierre, on découpait les morceaux avec une spatule métallique **жувах**, en la pétrissant avec les deux mains, on étalait avec le rouleau en bois **хьурук** et on lui donnait une forme. La pâte mise en forme de pain rond et plat, ajourée de trous ou de cavités, creusés préalablement avec le manche du rouleau, était transmise à la femme assise au four. Avec une pelle en bois **ужжукIур**, sinon avec les mains nues, elle faisait « tenir assis » le pain dans le four. La pelle servait à retourner puis à sortir le pain cuit du four. Le processus pouvait continuer jour et nuit.

La forme du pain agoul dépendait de la teneur de la pâte. La plus répandue était le **къуттур архIи уъл**. C'était un pain ajouré, en forme de rosace dans un cercle ; comme il a été dit, on faisait des creux avec une extrémité du rouleau. Aucun parmi les autres peuples du Daghestan n'a cette forme du pain, totalement originale ; le pain de seigle avec des ajours était mieux cuit que les pains pleins. Ce pain, nommé **тIувечай,** a rempli autrefois Omarov d'étonnement : « *Au dîner, une heure plus tard, on nous a servi du pain d'une forme étrange, j'en voyais pour la première fois. Il était comme une petite couronne, de la taille d'une assiette normale, mais perforé comme une grille, avec différents ornements. Avec ce pain, on a servi du beurre, du miel et de la viande.* » (ibidem).

Le pain biscuit de cette forme était cuit avec du blé également, mais on n'y perforait pas d'ajours. Avec la pâte levée, on cuisait le pain nommé **журугъце**. Il était plat et rond, par-dessus on traçait par encoches diverses ornementations. Sa surface était enduite d'œuf, de lait ou d'eau, ce qui lui communiquait sa brillance et son aspect appétissant. Dans les cas solennels, pour un voyage ou un enterrement, on coulait du halva par-dessus.

Une sorte particulière de pain **мухануъл** était faite d'orge perlée. Lors des intempéries d'hiver, on faisait cuire une autre variété particulière de pain, **гъалавай**. Pendant la préparation d'un **хинкал**, on pétrissait plus de pâte qu'il n'en fallait pour les ravioles (qui en font partie). Une ficelle faite des chutes de la pâte était enroulée et déposée dans les cendres, restées après la préparation du **хинкал**, qui la couvrait entièrement. Au petit matin, « l'escargot » était cuit, il servait de petits pains personnels. En cas de besoin inopiné de pain, on pétrissait des galettes de pâte, rondes et fines, avec de la pâte à l'eau, **жжарар**. Leur face était ornée d'encoches, au battoir **куруш** ou à la spatule **жувах**. Ces galettes se mangeaient en général avec du fromage **брынза**. Ces galettes à cuisson rapide sont communément répandues parmi des montagnards du groupe lezguine et dans tout le Daghestan. En revanche, si les peuples du Daghestan méridional les consommaient sèches, les Laks et les Darguines (du Daghestan central) y étalaient abondamment du beurre et les saupoudraient de farine d'avoine. Les Laks et les Darguines produisaient des galettes douces et souples, leur qualité était bien appréciée. Outre l'usage de **жарар** comme pain quotidien de préparation rapide, il participait également à la pratique des anciens rites magiques, voués au culte des ancêtres. La préparation de ces pains était obligatoire les jours de la commémoration des défunts. On les cuisait, « pour l'odeur », la nuit du jeudi au vendredi. Les Agouls connaissaient également la préparation de la pâte feuilletée. La pâte était pétrie au lait, petit-lait ou lait caillé. Après l'avoir étalée finement en une large abaisse, on l'enduisait de beurre, la pliait en quatre, puis on la roulait encore, lui donnant une forme de pain, et on la mettait à cuire. Ce pain feuilleté **гъалквини жжарар** ne se préparait qu'à l'occasion de festivités. Pour les enfants, avec de la pâte levée on faisait des biscuits en figurines **кулумбай**, **гъяллавай** et avec de la pâte à l'eau, des biscottes triangulaires couvertes du halva **бякьлектай**. En multiples formes d'oiseaux, on faisait des chaussons fourrés à l'œuf **жакъв**. Leur préparation commençait avec les premiers jours du printemps, ce qui dans l'Antiquité portait un sens magique d'appel aux oiseaux.

Avec de la pâte liquide on cuisait des crêpes **гъанжрар**, en graissant la poêle avec de la graisse de mouton. Une grande place dans la cuisine des Agouls est tenue par diverses tourtes, **кукалай**, **кьутIур**, **бахта** diversement farcies. La meilleure farce était faite d'herbes sauvages comestibles. Au tout début du printemps, les femmes et les enfants cueillaient dans les montagnes les jeunes pousses et les feuilles d'ortie **мержвар**, **мижар**, d'ail sauvage **суьрер,** de menthe **ураяр**, d'oseille **буцIагаяр**, d'oseille sauvage **навсар**, d'oignon sauvage et quelques autres herbes aux noms vernaculaires **айшматIар**, **чIиринкьутинкIилар**, **ширихгийкIвар**, **рапацIаяр**, **кIалбаяр** etc. Toutes ces herbes étaient hachées avec de l'œuf, du fromage blanc, de la graisse ou du beurre, de la crème fraîche ou du lait. On préparait les tourtes avec une seule variété ou en mélange.

La menthe, le cumin et le thym séchés étaient gardés en réserve. Pendant l'hiver, on les plongeait dans l'eau ou dans du lait et ils servaient de farce pour les tourtes et les ravioles. Avec le cumin et le thym on épiçait les mets de viande. Pour la préparation des tourtes on utilisait la pâte maigre. Après avoir roulé deux galettes fines, la première était couverte d'une couche de la farce aux herbes, et on la couvrait avec la seconde. Jointoyées sur le bord montant, les galettes étaient cuites sur une plaque de métal ou une poêle. Les tourtes **гъазерарин кукалаяр** enduites de beurre étaient posées en pile sur un plateau. On les découpait par quartiers.

Farcies de caillé ou de fromage frais de brebis, on préparait des tourtes à pâte fine en demi-cercle, les **кIеллахъарар**. La farce finement écrasée était salée et mélangée avec des œufs ; on en enduisait la moitié d'une galette de blé ronde. Ensuite, on soulevait de deux mains l'autre moitié, et on faisait un demi-cercle. Les bords une fois pressés et fermés, on l'aplatissait et la cuisait sur la poêle. Les tourtes étaient recueillies dans un pot profond, couvertes de beurre fondu, et on les saupoudrait d'avoine pulvérisée, en ajoutant à volonté du miel puis du sucre. On les mangeait en trempant les tranches dans une sauce sucrée liquide.

Les mets favoris des Agouls étaient les tourtes à la viande. À du bon filet de mouton ou de bœuf, haché finement et rehaussé d'herbes aromatiques, cumin, thym et menthe, on ajoutait du sel, du poivre et un peu d'eau. La farce était déposée sur une abaisse de pâte fine et couverte d'une autre, ou sur la moitié d'une galette puis fermée en demi-cercle **сакIил**. Dans la paroi supérieure de la tourte on laissait un trou pour la vapeur et on la faisait cuire sur une poêle ; les galettes étaient servies chaudes. Pour la farce, on utilisait parfois la viande séchée, que l'on hachait finement, rehaussant d'œufs, d'oignon, d'herbes et de graisse. Après l'introduction de la pomme de terre dans les régions agoules, on a pris l'habitude d'en ajouter également dans la farce. Les tourtes à pâte épaisse étaient cuites dans le four à pain, toujours avec un orifice supérieur pour laisser échapper les vapeurs de cuisson de la viande.

Les tourtes cuites **ацIвай**, glacées avec du halva, étaient réservées aux occasions exceptionnelles: au commencement de la transhumance, à la fête du premier sillon, à la couture d'une nouvelle pelisse, lors d'une visite. Quelquefois la farce était faite à base de graisse de queue de mouton **курдюк**.

De viande séchée, des herbes, noix, pommes de terre et œufs on farcissait une autre sorte de tourte, **цIикав**, différant de **ацIвай** en ce qu'elle était cuite sur les braises. On en préparait pour faire paraître les soirées d'hiver moins longues ; après le dîner, les parents et les voisins se réunissaient chez les uns ou les autres, à tour de rôle, pour jouer à différents jeux, ce qui durait parfois jusqu'au plus profond de la nuit. La maîtresse de la maison entretenait le feu de l'âtre et offrait aux hôtes à manger. C'est à ce moment que l'on préparait cette tourte dont la consommation clôturait la veillée. Les denrées nécessaires à la préparation de la farce pouvaient être apportées par un tel ou autre des joueurs, amendées pendant la veillée, mais sa cuisson se faisait toujours dans la maison qui accueillait la réunion du soir.

La farce pouvait être préparée avec de la farine de blé. On la diluait dans du lait caillé **айран**, en y ajoutant un peu de levure, du gras de mouton **чIих**, du cumin, et on la mettait de côté pour qu'elle repose. La farce préparée était étalée sur la

moitié d'une galette, couverte de l'autre moitié, et on procédait à la cuisson. On consommait les **тIаркрин сакIил** chauds, en les enduisant de beurre. La farce de farine pouvait être mélangée avec d'autres ingrédients, des herbes, les restes du beurre fondu.

Pour une autre tourte, l'**афарар**, on devait d'abord cuire à moitié la galette dans le four, la sortir, la farcir, la plier et la remettre dans le four. On versait par-dessus du halva liquide ; cette tourte était réservée pour les fêtes. La tourte **аIцвай** était fourrée de citrouille mélangée avec de la viande séchée.

Un plat saisonnier, la tourte **кьвакIи**, se préparait avec de la farce à base de tripes. Après les avoir soigneusement lavées et nettoyées, on les faisait cuire à l'eau, puis on les grattait et nettoyait de nouveau, ensuite on les hachait, en ajoutant de l'oignon, du poivre, des aromates. Après un temps de repos, la farce était posée entre des abaisses de pâte ovales que l'on fermait et mettait au four. Pendant les fêtes on préparait pour les enfants les gâteaux **укь** ; on faisait des rebords à une petite galette fine, on la sortait à mi-cuisson, on y mettait un œuf et on la remettait au four.

En second dans l'ordre des préférences, les Agouls aimaient le khinkal **хинкIар**. Les plus aisés le préparaient avec de la farine de blé, les pauvres avec de la farine de seigle, seule ou en mélange avec du blé. Omarov décrit son séjour à Bourkikhan : « *Les plats habituels étaient composés de pain de seigle, de khinkal à la viande ou au beurre, d'orge pilé au fromage et de boisson fermentée ; souvent on préparait le pilav.* »

Le khinkal est préparé sur une base de bouillon de viande. Si l'on ne dispose pas de viande, on le prépare à l'eau et on le mange avec toutes sortes de sauces. D'abord on faisait cuire la viande dans un chaudron. Pendant ce temps, la maîtresse de maison pétrissait la pâte, l'étalait en galettes fines, pour les découper par la suite en petits carrés ou losanges. Après avoir sorti la viande cuite de l'eau de cuisson, on plongeait les carrés de pâte *khinkal* dans le bouillon. Cette sorte de *gnocchi* était récupérée à l'aide d'une cuillère à trous et on les mettait dans les soupières en terre. Parallèlement, on préparait une sauce à l'ail écrasé, auquel on ajoutait du sel et

du lait caillé. D'abord on servait le khinkal et la viande, ensuite le bouillon avec du pain. On mangeait autrefois le khinkal avec des baguettes aiguisées, plus tard avec des fourchettes. Si le khinkal était préparé sans viande, on l'accommodait obligatoirement avec de la graisse et du gras de mouton, de beurre ou bien simplement de lait caillé avec de l'ail.

Le **сунтIутIаяр**, était une autre variété de khinkal préparée à la farine de seigle. La pâte finement étalée était découpée en carrés ; avec une pression des doigts, on leur donnait une forme d'oreillettes que l'on plongeait dans le bouillon. On le servait avec de la viande et une sauce à l'ail et au lait caillé. Lorsqu'il était préparé sans viande, on le couvrait de lait frais. Chez les pauvres, le khinkal **мизе хинкIар** connaissait une grande popularité, confectionné avec de la pâte plus fine, du type pâte à nouilles, qui exigeait moins de farine que les autres variétés. Il était préparé à base de lait, et lorsque les pommes de terre furent acclimatées au pays agoul, on s'est mis à en incorporer, écrasées.

Toutes ces variantes sont bien connues chez tous les peuples du Daghestan. Le seul plat strictement original était **турагъ-хинкIар**, que l'on appelait en plaisantant **тIеъреъинкIар**, ce qui signifie « khinkal du paresseux». Dans l'eau froide on diluait de la farine jusqu'à obtenir un liquide épais, on ajoutait des morceaux de viande sèche, du gras de mouton, de l'oignon, des pommes de terre, du poivre. Après avoir bien retourné la masse, on la prenait avec une cuillère pour la plonger dans l'eau bouillante salée. Le tout servi avec du bouillon et de la sauce à l'ail.

Pendant l'hiver, on préparait le **хъварчахинкIар**. La pâte pétrie ferme était découpée en rondelles. Dans chaque rondelle on ajoutait un morceau de viande sèche, que par pression de la paume de la main on enfermait dans la rondelle puis on plongeait celle-ci dans l'eau bouillante. Consommé avec de la sauce à l'ail ou du lait frais, ce khinkal d'hiver était probablement un ancêtre des ravioles, inconnu chez les autres peuples du Daghestan.

Le plus simple et facile était ce que l'on appelait le *khinkal des bergers*. On le préparait en absence de pain, alors que sur

les alpages, il servait de nourriture habituelle aux bergers. Après avoir façonné de gros bâtons de pâte, on en détachait des morceaux à la main, on y creusait une cavité avec le coude ou la paume de la main, puis les plongeait dans le chaudron contenant du bouillon.

La place importante dans l'alimentation des Agouls est celle des ravioles **чIакьафурар** et **дигавур** fourrées d'une multitude de farces, à commencer par les herbes comestibles, fromages de toutes sortes, jusqu'à la viande et même le colostrum, le premier lait. Les ravioles fabriquées étaient petites et de forme ronde. Les ravioles fourrées à la viande étaient servies avec de la sauce à l'ail, les autres avec des produits crémeux.

Lorsqu'ils étaient fourrés de colostrum **ттаъ** ou d'œufs battus avec du lait, les carrés de pâte étaient plus larges. On rajoutait de l'oignon et du gras. Ces ravioles **балгвар** étaient servies avec du bouillon au lait entier, ou sans. On en préparait une grande quantité, que l'on pouvait terminer le lendemain, en guise de pain.

Les diverses soupes **биржаг**, **шурпа** jouaient un rôle important dans l'alimentation des Agouls. Elles étaient faites à partir de bouillon de viande, dans du lait ou de l'eau, où on rajoutait de l'orge perlé, des petits pois ou du riz. La soupe au lait était le plus souvent préparée avec de la semoule de blé **гьугьаиин шурпа**, en incorporant éventuellement des morceaux de viande sèche, du gras cru ou de la graisse frite de mouton.

La soupe **ухалай**, à base de lait entier et de farine de blé en petite quantité, était considérée très nourrissante. On la cuisinait au printemps, lorsque les réserves de farine étaient près de s'épuiser. On faisait bouillir dans une casserole du lait entier, on y diluait une petite quantité de blé, du sel, et on faisait cuire le tout. Cette soupe était la nourriture des femmes sur le point d'accoucher, des malades. Elle était également le mets principal des femmes qui au début du printemps partaient dans les montagnes avec les bêtes **сува хулар**, et restaient sur place tout l'automne, souvent jusqu'aux premières neiges.

L'hiver, lorsque la neige tombait et le froid glacial gagnait tous les recoins des maisons, on s'efforçait de maintenir un petit feu en permanence. Mais comme il n'était pas admis de chauffer les fours à vide, on y déposait un grand chaudron avec du blé **кьир**, **чIак**. Pour ce faire, on sélectionnait le blé de première qualité, soigneusement nettoyé. On y ajoutait la viande sèche, les vertèbres, les grands os et la mâchoire inférieure des bovidés, déjà sélectionnés pour le **кьир** pendant leur séchage. Avec le blé, on faisait souvent cuire des petit pois, des haricots ; vers la fin de la cuisson, on ajoutait des racines douces que l'on appelle « patates » dans les montages, blanches ou noires (salsifis), en fonction de la saison. Quand sont apparues les pommes de terre, on les a utilisées dans la recette. La mixture cuisait du matin jusqu'au soir, parfois aussi la nuit jusqu'au matin suivant, avant que le blé éclate. Pour accélérer le processus, dans l'eau bouillante on jetait des morceaux de glace, le changement brutal de température faisant éclater le blé. La masse ainsi obtenue était servie avec du bouillon, on invitait à manger les parents et les voisins. Toute la famille se réunissait dans la maison où on faisait cuire le blé. Ce mets était destiné aux agapes communautaires. Il faisait aussi partie des rites printaniers et estivaux de la célébration de la nature, appel du printemps, invocation de la pluie etc.

Les différentes bouillies de farine et de céréales étaient répandues. Pour les bouillies à base du lait, on utilisait la farine de blé ou de maïs. Tous les autres types de céréales allaient à la préparation des semoules. Cette bouillie, **каша** en russe, était consommé avec du lait entier ou du beurre, crème fraîche, lait caillé, miel. Le blé passé grossièrement à la meule était tamisé. La semoule plus fine servait à la préparation des bouillies **чIугътIай** ou **кушар**, la grosse semoule restée dans le tamis allait servir en bouillie **гушир**, ou **аш**, réservé aux fêtes, mariages et enterrements. Il était servi avec du beurre uniquement.

Pour les festivités particulièrement solennelles, on préparait le grand pilaf de riz ou d'épeautre, importé de Kaïtag, Tabassaran, Derbent. On faisait frire l'épeautre puis on la plongeait dans l'eau bouillante. Quelque temps après, l'eau

était enlevée, on mettait du beurre fondu dans le fond du chaudron que l'on laissait mijoter à petit feu. Séparément on faisait cuire la viande découpée en dés. On servait le pilaf dans les soupières en céramique, où on versait du bouillon, et ensuite on ajoutait de la viande. Pour le pilaf façon risotto, on préparait la sauce aigre-douce avec des abricots et du raisin sec.

Avec de l'avoine, on préparait une bouillie **куче муссу**, littéralement « avoine chaud ». Dans le petit-lait bouillant on faisait dissoudre de la farine que l'on cuisait. La bouillie ainsi préparée était enlevée du feu et on y jetait quelques poignées d'avoine. On touillait la masse jusqu'à son durcissement. Ce plat était servi à la sauce aux abricots, au beurre ou au miel. On le mangeait, en arrachant à la main des morceaux de la masse durcie et en la plongeant dans la sauce. Ce mets est effectivement répandu chez les Laks sous le nom de **шайини**. On le préparait pour les femmes avant l'accouchement.

Lorsque il n'y avait pas de pain à la maison, on préparait le **муссу алахъа шурпа**. Pour cela, d'abord on faisait cuire de la farine de blé à l'eau, que l'on versait dans les assiettes, et qu'on couvrait avec de l'avoine. On mixait cette bouillie à la cuillère. De la même manière, on consommait l'avoine avec du lait, entier ou caillé.

Parfois, on délayait l'avoine dans le bouillon **тIишни муссу** que l'on mangeait sous forme de petites boules pressées au creux de la main **къэнч**. Dans ce cas, on le servait avec du fromage, de la mouture aigre-douce **мутал et** du lait. La farine d'avoine remplaçait le pain et on l'emportait lors des travaux de champs ou pour le voyage. Les céréales, destinées à être pilées ou broyées (l'orge, l'orge perlée, le seigle) étaient d'abord nettoyées, séchées et grillées.

Le grain grillé аьрчIе **кьур** avait une destination particulière, les enfants et les adultes le consommaient à la maison faute de pain et de farine d'avoine. Dans ce cas, on grillait avec du blé les graines de chanvre.

La viande fraîche apparaissait au menu agoul pendant l'été et l'automne, le reste de l'année, on mangeait de la viande séchée et des saucisses. La saison automnale d'abattages, lorsqu'en septembre-octobre-novembre on préparait les aliments pour l'hiver, s'illustrait par l'abondance des plats de viande.

Les hommes s'occupaient du traitement des bêtes abattues. Ils les dépeçaient et les salaient. Les grands bovidés étaient séchés par quartiers. La carcasse de mouton était séchée entièrement, par deux méthodes distinctes, dépouillée, sans tripes, les plus épaisses parties du filet découpées à part. La première méthode se nomme **багIахъ**. La carcasse était séchée aplatie.

Selon l'autre méthode, on séchait les carcasses en position naturelle, suspendues. Le filet prélevé était haché, après y avoir ajouté des oignons et des herbes aromatiques, on en fourrait des intestins bien lavés préalablement. On suspendait pour sécher les saucissons ainsi obtenus, que l'on enroulait et gardait par la suite dans les garde-manger bien ventilés. Les viscères de mouton, foie, poumons, cœur etc., lavés à l'eau chaude, étaient hachés avec d'autres morceaux de filet et servaient à fabriquer les andouillettes. On ajoutait à la farce des oignons, du riz, des pommes de terre, du poivre, cumin, thym et un peu d'eau. On remplissait les gros intestins, que l'on nouait aux extrémités par de gros fils et plongeait le tout dans l'eau bouillante. La peau perforée, on servait à table les andouillettes **ацIарар**, **ласкар** chaudes. Avec la même farce, ou en y adjoignant de la graisse de queue de mouton, on remplissait des estomacs des moutons préalablement traités. Ce mets porte le nom de **ацIа гьаваг**. Quelquefois, avec l'estomac, on faisait cuire les pieds de moutons, bien lavés et ficelés par des boyaux. Ainsi préparée, cette farce allait donc à la préparation des tourtes **сакIил**, **кьвакIи** mentionnées plus haut. La viande fraîche entrait dans la préparation de la sauce **къурма**. La viande hachée menu était cuite dans une petite quantité d'eau, mélangée avec de l'oignon, du poivre et des pommes de terre. Comme sauce également, on utilisait la moutarde aigre **турш**, importée de Tabassaran, ou bien on la préparait à la prune-cerise sauvage.

Le foie et la viande frais, cuits sur une brochette ou sur une poêle, s'appelait **кабаб**. La viande était parée, salée et couverte d'herbes aromatiques. Le foie des bovins était entaillé en plusieurs endroits, salé et cuit dans le four **хьар**.

Les meilleurs morceaux de filet étaient utilisés dans la **долма**. Cette farce de viande finement hachée, avec du riz ou du blé, de l'oignon, du poivre et du thym, était déposée sur les feuilles d'oseille sauvage ou du chou, puis enroulée. Quelques-uns des mets de viande décrits ci-dessus sont connus sous d'autres dénominations dans la cuisine des peuples du Daghestan.

La viande sèche servait à la préparation d'un mets d'hiver appelé **чIакь**. Pour cela, on faisait bouillir pendant une journée la colonne vertébrale de mouton, la mâchoire et les gros os séchés de bœuf, et après avoir mis les ingrédients habituels, on les consommait, en y plongeant du pain. La viande était servie à part. La viande juste cuite à l'eau **уршрияк**, **руьхьуьяк**, était consommée avec son bouillon.

Les rognons, le foie et les saucissons secs étaient cuits sur des braises **ужжрияк**, **ужжуяк**. Les bergers en transhumance avaient leur propre méthode de préparation de la viande. L'estomac de mouton, soigneusement lavé, était farci de morceaux de viande coupés en dés. On y rajoutait un peu d'eau, du sel et des herbes et, après avoir introduit un os évidé pour l'échappement de la vapeur, on entourait l'orifice de la poche d'estomac par un gros fil. L'ensemble était déposé sur une plaque monolithe, sous laquelle on mettait du feu. La viande, cuite dans son propre jus, était très goûteuse.

S'il fallait faire à manger pour un grand nombre de bergers, on mettait les morceaux de viande du mouton dépecé à l'intérieur de sa propre peau, en rajoutant de l'eau et des herbes. La peau était cousue sur le pourtour avec du gros fil et l'ensemble déposé sur les braises incandescentes d'un grand feu dans une fosse. La viande préparée de la sorte était particulièrement délicieuse.

Ainsi nous avons passé en revue les principaux plats de la cuisine agoule. On constate que leur nourriture était assez diversifiée et possédait quelques caractères particuliers.

Primauté était donnée aux mets en pâte, et ensuite, aux produits laitiers et à la viande. Cela témoigne de la prédominance des cultures agraires dans l'économie agoule, leurs vastes relations commerciales, l'échange des produits avec les Tabassarans, Lezguines, Kaïtags. Les produits d'élevage étaient monnayés ou troqués contre le blé, le riz, les fruits et les légumes.

Système de calcul temporel

Chez les Agouls et tous les autres peuples du Daghestan, la semaine **гьяфта**, comme son nom l'indique (la racine grecque ***hepta***) est de sept jours : lundi **итни** ou **итмин**, mardi **талат**, mercredi **арбягь** ou **эрбягь**, jeudi **хамис** ou **хельмис**, vendredi **джумьгья** ou **джумье**, samedi **сут** et dimanche **эльхяд**. Comme l'on peut remarquer, tous les noms de jours proviennent de l'arabe, excepté le samedi. Une croyance est répandue chez les Agouls, selon laquelle la vie a été créée à partir du chaos, le mercredi.

Chaque jour de la semaine possédait ses propres caractéristiques, tous étaient divisés en jours fastes et jours néfastes. Le *lundi* était considéré comme un jour favorable pour toute entreprise ou travail : départ, fiançailles, pose de la première pierre, premier sillon dans un champ. Deux autres jours de la semaine étaient aussi considérés bénéfiques : le *jeudi*, de préférence pour les fiançailles ou une noce, et le *dimanche* pour le début d'un travail physique, fenaison, labeur, construction. Il était de bon augure de commencer les travaux des champs un jeudi ou un vendredi après-midi. Probablement, cela est lié au fait que tout commencement devait être accompagné par un rite, ce qui l'élevait à la catégorie supérieure. Jeudi était recommandé pour des événements particuliers, le vendredi est pour les musulmans le jour de repos et des offices divins, jour festif.

Cependant les « mauvais » jours pour le travail étaient le mercredi et le samedi, et quelquefois le mardi. Selon la tradition agoule, la vie sur Terre commence un mercredi, et on ne pouvait travailler ce jour-là. Certaines interdits étaient liés au samedi, notamment tous les actes liés au corps

humain : se couper les ongles, se peigner les cheveux, se raser. On disait : « même un cochon ne laisse pas tomber ses poils le samedi » ; la même chose pour le mardi. En revanche, le samedi, il était bon de commencer le tissage d'un tapis, pour que le processus aille vite. Samedi était en outre le jour de chance pour la chasse.

Il existait un autre degré d'interdits applicables à tous les travaux le samedi, de même que le vendredi.

Dans le calendrier quotidien, les Agouls comptent cinq jours en avant et trois jours en arrière, ce qui dans le langage scientifique est considéré comme la *semaine primordiale* :

aujourd'hui **ягьа, яаа**

demain **багагь, багаь**

après-demain **сайигьа, къаягь**

quatrième **хъаягьа, ссаеягь**

cinquième **хъаниягьа**

hier **накь, накъ**

avant-hier **удиягь, уригьанягьа**

avant avant-hier **тин удиягь, тилас уригьанягьа**

Sur une plus grande échelle, l'unité est le *mois*, **ваз**. Le décompte du temps se faisait sur la lune et le soleil, qui donnait un laps de temps égal à un mois lunaire, d'une nouvelle lune à l'autre. La pleine lune était au milieu du mois. Le mois était égal à 30 jours. On déterminait le jour de la semaine par la forme et la taille de la lune. Pour ce faire, les Agouls observaient la lune à travers un foulard de soie, qui devait produire une séparation spectrale, la lune se stratifiait par couche dont chacune correspondait à un jour de plus. La lune et le mois lunaire portent le même nom chez les Agouls. Conformément au calendrier lunaire, l'année comportait douze mois de 30 jours, et nous n'avons pas d'information sur les 5-6 jours restants.

La durée la plus longue était *l'année* **ис** ; la plus petite - une *journée* **ягьна-Іуш** (jour-nuit). Le début du jour tombait donc sur le lever du soleil, l'aube **ахс**. Ensuite, il se détaille en neuf points : 1. Avant l'aube **завалархуни** (rouge sur les montagnes **парзас рагь яргІуна**) ; 2. Lever du soleil

завкуруни (rayon de soleil **рагь аличина**) ; 3. Matin **багам** (soleil autour **рагь алгьайинай**) ; 4. Midi (12h-14h) **алкъам, авкьанай гагь** ; 5. Après-midi **тавкан, гьадаркуман вахт** ; 6. Début de soirée (après 17h) **гьавах** ; 7. Fin de soirée **мучI** ; 8. Temps du coucher (21h-23h) **аххан, ахунан вахт** ; 9. Nuit **Iуш**

On note la présence du terme minuit **сурIуш**.

L'orientation solaire du jour montre l'ancienneté du calcul temporel agoul. Cela le différencie du système romain, le premier à avoir compté le jour à partir de minuit.

La langue agoule reflète un autre calcul de temps, calqué sur le calendrier de la basse-cour : le nouveau jour de labeur commençait « au troisième coq » et se terminait avec le moment « lorsque les poules se mettent sur leur perchoir ».

Le temps entre le lever du soleil et minuit se divise en cinq namaz : matin **багамив**, midi **алкъанав**, après-midi **тавкан**, soir **хIавакъим**, nuit **аххан**.

Calendrier agraire

L'expérience des Agouls leur a donné la possibilité d'élaborer un calendrier de l'agriculture assez précis. La somme de leurs connaissances empiriques se transmet de génération en génération. Il déterminait rigoureusement les délais de tels ou tels travaux agraires et les rites qui s'y attachent.

L'année se divise en quatre saisons :

1. printemps **хьир, хид, ширквар**
2. été **аал, гьул, гьоьл**
3. automne **цIул**
4. hiver **Iурд**

Les Agouls disent du début de l'été « avec les fleurs, arrive le soleil » et du début de l'hiver « avec la neige, le soleil s'en va ». À l'équinoxe d'hiver « le soleil va au soleil » ou « le soleil entre chez sa mère ». Les jours qui suivent le solstice d'été « le soleil va au bouquet de fleurs », et celui de l'hiver « le soleil va au bouquet de neige».

Le début du calendrier est au printemps, à compter du 15-16 mars (pour les villages Tpig, Missi et les cités du Koushandere) ou le 21-22 mars (Bourkikhan, Ritcha). Un Vendredi qui tombe entre 15 et 22 mars est considéré comme le début du printemps, ce qui démontre l'influence directe de l'Islam.

Le décompte de l'année économique commençait, selon différentes sources, soit au début, soit au milieu de l'hiver. Pour cette année, se détachent les périodes *duodécimales* **ухум**, liées directement aux conditions météorologiques et au déroulement des travaux.

La première douzaine est **цIиг**, les jours les plus froids de l'hiver, lorsque les sources sont gelées. On appelait ces jours aussi « le grand froid d'hiver » **я мякер** et « les jours les plus froids » **аардин аае иагьар**. Cette période était comparée à un loup, le froid était périlleux pour le bétail.

Les deux douzaines suivantes sont aussi froides, **куршан** et **туршан**. Les six premiers jours de la seconde comptent comme froids et les six derniers les moins froids. Ces périodes correspondent aux chutes de neige et aux grands froids. Pendant cette période, tout le monde reste à la maison, on vaque aux travaux domestiques, on prépare le filage, le tricotage des chaussons et chaussettes, tapis, tapisseries, la confection les pelisses.

Les mêmes travaux continuent pendant la douzaine **гьаран**. La douzaine suivante, **молорх**, **мулурх**, **малух**, on commence à fumer les champs, on envoie une partie des troupeaux de moutons dans la plaine **аран**. C'est aux environs du 10 mars.

Dans le village de Ritcha, la période la plus froide entre les premiers jours du décembre jusqu'au mi-janvier se nomme **чила**. La première douzaine du printemps se nomme **эрал**, dans les plaines on vérifie si tout est prêt pour les travaux des champs. La préparation agricole commence à la douzaine **тIакьракь**, on prépare l'outillage, on met de l'engrais. C'était une douzaine encore bien fraîche et on disait du froid qu'il *« arracherait les fœtus aux femmes et casserait les cornes des boucs, s'il n'était pas déjà dans le printemps d'un*

pied ». Le début de cette douzaine on préparait un mets spécial **тIаркригьанар** que l'on offrait aux voisins.

La douzaine suivante, **даркьв**, était souvent enneigée. Cette neige-là était indispensable pour une bonne récolte, on l'appelait **даркьван бакъукъ** ou **хIалва даркьва**, de bon augure pour les travaux agraires. Plus il y avait de neige à ce moment, plus abondante allait être la récolte.

S'il ne tombait pas assez de neige, les autochtones accomplissaient un rite de sacrifice. Sinon la neige tomberait au milieu de l'été. Pendant cette douzaine froide, les Agouls cuisaient le plat rituel de blé **кьур** lorsqu'ils entretenaient le feu dans les âtres.

À la première moitié de la douzaine **хин**, **хилин**, il était recommandé de labourer la terre, et à la seconde, de semer. Le jour du premier sillon variait selon le canton. Les habitants de Koushandere commençaient au sixième jour de **хилин** ; à Tpig on considérait que le premier sillon tombe sur le jour où « le soleil se couche derrière le lac ». Au village de Magal-aoul qui est en tout en bas de la plaine, le temps du labour tombait sur **даркьв**.

Au printemps, les Agouls semaient essentiellement de l'orge ; de petites quantités de blé et du lin, dont les graines allaient à la préparation du dessert **урбеч**, les fèves et les haricots. Le seigle était une culture d'hiver, on considérait que le semer durant l'été provoquerait dix ans de mauvaise récolte sur ces terres.

En territoires agouls, on s'efforçait de terminer les semailles avant l'arrivée de la douzaine suivante, **ир**, **иран**. Si durant le **хил** les conditions météorologiques n'étaient pas favorables, on continuait à semer pendant l'**ир**, prenant toutefois en considération que les semences « *iriques* » rendent le grain rouge, surtout l'orge, dont la farine perdrait sa qualité cette saison-là. Le terme **иран** (iran) se rapporte à la couleur rouge **ире** (ire).

Si les semailles étaient faites avant l'*iran*, pendant lequel il pleuvait, la récolte s'annoncerait bonne. C'était le temps de la pénurie de nourriture pour le bétail : **маларин элдивадун**, « je pousse le bétail jusqu'au dernier souffle ». Les fourrages

étaient à leur fin, la nouvelle herbe faisait tout juste son apparition. Les femmes à ces moments suivaient le laboureur et collectaient les racines d'herbes pour le bétail, faisant à la fois le défrichage et la récolte du complément d'alimentation.

On commençait à faire paître les troupeaux sur les parcelles des pâturages environnants. La première pâture était obligatoirement le premier jour du printemps, lorsque l'on sortait brièvement les moutons et les vaches pour brouter de l'herbe fanée de l'année précédente.

La maîtresse de maison se rendant à l'étable le matin, prononçait **цIce жжинар олишавай, ерсе жжинар окьайхай**, saupoudrait la vache de farine et la conduisait à la place du rassemblement du troupeau. Chaque femme qui amenait sa bête apportait aussi quelques galettes, du fromage, les restes du dîner de fête, qu'elle distribuait sur place. Une galette au fromage entière étant réservée au berger. Selon la coutume, au village de Missi la femme apportait six galettes dont une pour le berger et les cinq autres pour être consommées sur place. Dans le rituel du village de Douldoug, toute l'assistance accompagnait le troupeau à la rivière la plus proche où on jetait le berger à l'eau, avec les invocations et les vœux d'heureuse année et de lait abondant. On faisait paître les vaches à lait séparément des génisses et des jeunes taureaux.

La fonction de berger était un honneur et un prestige, et se transmettait de père en fils. Les autorités du village ne la proposaient qu'à un fils de berger. Au début du printemps, une partie du cheptel ovin transhumait aux pâturages des plaines, où le bétail demeurait jusqu'au mois de mai. Pour ceux qui partaient avec les troupeaux, leurs femmes préparaient des quantités de halva dont les morceaux étaient distribués à tous ceux qui croisaient leur chemin.

À la douzaine suivante, **дулуркI**, le milieu du printemps correspond au début du mois de mai, sensiblement plus chaud. Les troupeaux transhumaient vers les hauts alpages. Pendant cette période les feuilles de l'herbe **кьаратиген** commencent à pousser, et on ne peut plus paître les moutons sur la plaine car cette herbe leur est nocive. C'était un moment où toute la gent masculine de la population montait

pour aider les bergers à la transhumance. Pendant ce temps, les femmes restées aux villages blanchissaient, lavaient, nettoyaient les maisons, nettoyaient les routes et les sentiers...

Après le retour des troupeaux dans les villages, les grands propriétaires abattaient les moutons et distribuaient la viande à la population. Ces temps-ci, l'herbe devenait plus abondante et le bétail pouvait tenir jusqu'aux jours meilleurs. On disait pendant **дулуркI** « si vous me confiez le bétail, je le tiendrai par la queue pour qu'il ne périsse pas, je ne le laisserai pas crever de faim » ou « je ferai jouer le bétail ». Si le printemps était tardif, **дулуркI** était tout aussi froid et affamé que **иран** et les femmes pleuraient en se demandant que faire avec les bêtes affamées.

Après cette dernière douzaine venait la quarantaine **гIасписуз йагьар**, *jours sans décompte*. Pendant ce temps, on faisait le désherbage des cultures, on libérait les prairies des pierres. Les moutons étaient tondus à l'automne et au printemps, les brebis seulement au printemps. On prélevait la laine à la main ; le pouvoir soviétique a introduit la coupe aux ciseaux. On préparait et distribuait le pain au miel **садакъа** à tous ceux qui aidaient. Après la tonte, on offrait un bon dîner à toute l'assistance et chacun recevait de la laine prélevée sur un mouton. Après la tonte, on gardait les troupeaux sur des pâturages à proximité et on commençait la traite. Les bergers faisaient fermenter le lait de premier jour **цIурт** et le distribuaient au village.

Les beaux jours du début de la *quarantaine*, on envoyait les vaches à lait et les veaux sur les hauts alpages, pour tout l'été. Ils étaient gardés par les vieilles femmes qui recueillaient le lait et le transformaient. Durant une saison de traite, la vache donne quatre **ратал** (8 kg) de beurre, dont 3 pendant le temps d'alpage. La jeunesse agoule montait de temps en temps dans les pâturages profiter de la nature.

L'été donc n'était pas séparé en périodes, sauf son apogée **турш**, le moment le plus chaud, début des travaux de moisson. Les grandes chaleurs tombaient sur trois jours de cette période, que l'on appelait **джегьледин ца** *fournaise infernale* ou **ая кучеягьар** *l'apogée de chaleur*. Le désherbage, intensif à cette période, était fait à deux reprises,

surtout lorsqu'il y avait beaucoup de précipitations et que les mauvaises herbes poussaient en force. Par contre, si c'était un été de grosse sécheresse, on laissait les herbes monter au-dessus des jeunes plants de blé pour les protéger des rayons du soleil.

L'automne se subdivisait en mêmes périodes que le printemps, à rebours à partir de la douzaine **дулуркI**, les demi-douzaines **иран**, **хилин**, **даркьв**, **такьракь**, **молор**х. De nouveau une douzaine **гьяран**. Pendant ces périodes, on faisait des travaux dans les champs. Les bottes d'épis de blé moissonné étaient rangées en tas **кIакI**. Ensuite on préparait les aires de battage. Chaque aire était traditionnellement attribuée à une famille, qui prélevait la couche d'humus, distribuait sur la surface un mélange d'argile et de fumier à l'eau, damé avec un rouleau monolithe. Le battage ne commençait que lorsque l'aire était complètement sèche, et se prolongeait jusqu'à la fin de la saison en absence de pluie. Sinon, après chaque précipitation, il fallait damer de nouveau. Les emplacements de meules étaient nettoyés des cailloux et des herbes, on creusait des rigoles d'évacuation.

En novembre, avec l'arrivée du froid, les Agouls abattaient le bétail gras, préalablement sélectionné, pour préparer la viande de l'hivernage. La fin de l'abattage et du battage du blé de la dernière récolte tombait à la dernière période de l'automne, on disait « pendant la douzaine de **гьаран** on s'enrichit ».

Les montagnes environnantes étaient munies de marques pour déterminer telle ou telle autre saison selon la position du soleil. De même manière on déterminait les équinoxes et les solstices. Quelquefois, ces signaux marquaient d'autres laps de temps, plus au moins courts. Le 22 décembre le soleil passait par le point nommé *la mère du soleil* **рагьун бавар**, localisé sur une montagne au-dessus du village Bourkikhan, douze pierres disposées sur la montagne. Pendant les deux premiers mois d'hiver, le soleil passe sur le point **тенертал** entre deux pierres, jusqu'au marqueur **даран кIил** ; ensuite, le soleil traverse un autre lieu, **варьагул**. Le monticule nommé *la tête de printemps* **хьирин аьушан кIила** et un autre, *la tête de la charrue* **дуруцин кIил**, indiquent le début

des travaux de semailles. Après le solstice d'été, le soleil retourne en arrière et passe par l'endroit **маржур гур**.

Une rangée de pieux de pierres **цIуд** est posée sur la crête de la montagne, en face du village d'Oussoug. Le pieu extrême de gauche se nomme *le soleil venu au soleil* **рагь рагьул адим**, à partir de 18 décembre, le soleil l'éclaire durant six jours. Le troisième pieu partage l'hiver en deux et se nomme **кусур къуб**. Le quatrième **хпил цIуд**, ici le lever du soleil tombe sur les jours de la distribution des offrandes pour **Хидир-неби**, une dizaine de jours avant l'arrivée du printemps. Le cinquième pieu **эран цIуд**, le soleil se lève au-dessus une seule fois l'année, le premier jour du printemps. Il y a un *pieu qui fait manger le bétail* **фултар кьайха цIуд** ; lorsque le soleil passe par là, les bovidés sont sortis des étables aux pâturages. Au-dessus du pieu **тумали цIуд** le soleil se lève pendant le temps des semailles, l'été et l'automne. Dans le village de Bourshag, le milieu du printemps **дулуркI** se reconnaît par le repère **пурарит** sur le creux d'une montagne.

La médecine populaire

Dans leur système de santé, les Agouls combinaient les éléments rationnels et la magie. Le peuple possédait les connaissances nutritionnelles, au regard des qualités du miel, du lait, des germes de blé, fortifiant l'organisme au sortir d'une longue maladie ou lors de la période post-natale. On enduisait des plaies de vieux miel mélangé à du beurre fondu pour une meilleure cicatrisation, chez l'homme ou chez l'animal. Par le miel frais et les œufs, on soignait l'amygdalite. On entourait le buste du malade des poumons avec du tissu imbibé de miel, pour provoquer les sueurs. Pour cela, on utilisait aussi la peau de mouton fraîchement prélevée.

Les herbes médicinales dont l'usage remonte à la très haute antiquité, jouaient un rôle de choix dans la médecine populaire. Les baies d'églantier grâce à leur haute teneur en vitamines, étaient utilisées en tisanes et décoctions, surtout pour les malades rhumatisants. Les qualités médicinales de la

menthe étaient reconnues, une cuillère d'extrait soulageait les problèmes intestinaux. L'eau à la menthe était utilisée pour les gargarismes contre l'angine et la mauvaise haleine. L'infusion de tussilage, pour ses vertus pectorales était préconisée contre la toux. Qui plus est, pour guérir les maladies respiratoires, on faisait manger un gâteau fourré de tussilage, **хIурале юкI**, littéralement *l'herbe farineuse*.

Le thym était ajouté à la nourriture des femmes qui allaient accoucher, en vue du renforcement de la lactation. On l'ajoutait aussi dans la ration des vaches après le vêlage.

La décoction de plantain **табале мус** était utilisée comme laxatif et contre la tuberculose. Ses feuilles, déposées sur des plaies ouvertes et coupures, accélèrent la cicatrisation. Leur mastication améliore la coagulation et possède des qualités antiseptiques. Pour nettoyer les toxines du corps, on mangeait des gâteaux fourrés aux feuilles de plantain, mélangées avec d'autres plantes médicinales.

L'infusion de feuilles de l'épine-vinette était utilisée pour soigner la vésicule biliaire et contre les hémorragies inflammatoires, les jeunes baies contre les abcès à l'intérieur de la bouche.

L'achillée millefeuille servait de coagulant local, pour les hémorragies nasales, dentaires, les petites éraflures, et contre les ulcères. On buvait la teinture de fleurs d'achillée contre les hémorragies urétrales. Les gâteaux **аферар** fourrés à l'achillée étaient consommés contre les inflammations de l'estomac et des intestins.

Dans la prophylaxie des infections et leur soin, les qualités antiseptiques de l'ail et de l'oignon étaient largement connues et utilisées sous toutes les formes, dans la nourriture, en accompagnement ou frais.

L'épluchure de l'oignon était utilisée contre la chute des cheveux : pendant une demi-heure, on faisait cuire une poignée d'épluchures dans une petite quantité d'eau, puis on en enduisait le cuir chevelu.

Décoctions et infusions de millepertuis étaient considérés bénéfiques pour les maladies intestinales. Sur les plaies infectées depuis longtemps, on appliquait des pansements à

l'huile de millepertuis. La macération d'herbes et de fleurs dans un mélange d'huile végétale et de vin blanc durait trois jours. Après ébullition puis réduction, l'huile ainsi obtenue était utilisée en traitement externe et interne contre les ulcères.

L'ortie était considérée comme un moyen de réchauffement interne du corps, consommée en cas de refroidissement et de fièvres diverses. Les articulations atteintes de rhumatismes étaient soignées par les vapeurs d'ortie bouillie. On fouettait les articulations rhumatisantes avec les orties, en provoquant ainsi leur forte irrigation sanguine.

L'infusion de l'herbe amère **къалар** absinthe était utilisée dans le traitement antiasthmatique. On versait de l'eau bouillante sur une pincée de feuilles d'absinthe, fraîches ou séchées, et on laissait infuser quelques heures. Ensuite, on la buvait plusieurs fois par jour. Contre l'asthme, on faisait des gâteaux aux feuilles d'absinthe, mélangées avec des œufs et du beurre.

Contre les maladies d'estomac et d'intestins, on faisait bouillir les feuilles de groseille, cette décoction ayant des propriétés astringentes. Lors de claquages musculaires, on utilisait la sève fraîche, importée de Tabassaran. On l'appliquait en pansement, de sept à dix jours.

Les médecins agouls connaissaient une autre herbe, qui portait le nom **ек егъдива юкI**, littéralement « herbe qui reconstitue la chair », qui poussait sur les versants ensoleillés. Une feuille de cette herbe, entière ou mastiquée, était déposée sur les plaies avant le pansement, elle aidait à une plus rapide reconstitution des tissus musculaires. Une légende de la fin du XIX^{e} siècle sur la trouvaille du médecin populaire Gadjiramazan de Khoutkhoul parle probablement de cette herbe. Sur une pente de montagne, un guérisseur aperçut un os de bœuf jeté par quelqu'un, où la chair avait fraîchement repoussé. Il cueillit l'herbe qui couvrait la partie repoussée et depuis ce temps, il se mit dès lors à sa recherche pour en préparer des médicaments qui ont la propriété de régénérer les tissus. Ce même guérisseur soignait les maladies gastro-intestinales avec les baies toxiques de daphné en doses homéopathiques.

Les propriétés médicinales de toutes ces plantes étaient connues de tous les peuples du Daghestan et toujours utilisées dans la phytothérapie moderne. Mais les guérisseurs d'antan étaient également capables de fournir une aide chirurgicale. Ainsi, au début du XX^{e} siècle, Gadjiramazan de Khoutkhoul a amputé le pied de son jeune fils atteint de gangrène à l'articulation de la cheville. Le père a réalisé l'opération dans les conditions domestiques, avec un couteau aiguisé et trempé dans le feu pour la stérilisation, sans anesthésie. Le patient, qui a vécu 104 ans, raconte que la douleur était plus forte après l'amputation, car son père appliquait ses remèdes pour la régénérescence de la chair qui attisaient la douleur dans la zone amputée.

Ce même guérisseur a réalisé par deux fois une trépanation. Une fois, lorsque deux brus voisines se sont disputées et l'une d'elles a enfoncé le crâne de l'autre, du côté de l'occiput, avec un ustensile de cuisine en bois. Le guérisseur lui a fait une incision circulaire sur le crâne, soulevé la calotte crânienne à l'aide de crochets, nettoyé le cerveau des bouts de l'os et du sang coagulé, et l'a repositionnée. Sur l'enfoncement du crâne, il a appliqué le gras de queue de mouton fraîchement égorgé, et l'a laissé sous le pansement pendant trois jours. Lorsqu'une mauvaise odeur est apparue, il a enlevé le gras et commencé à laver la plaie à l'aide de beurre frais. La cicatrisation est intervenue rapidement et la femme a vécu encore 20 ans. De la même manière il a trépané un homme qui venait de tomber du pont dans la rivière. Il souffrait de nombreuses fractures et d'hémorragie dans le cerveau. Après avoir enlevé le haut de la calotte crânienne, il a nettoyé le sang, remis la boîte crânienne en place et soigné les blessures. Cet homme a survécu longtemps encore.

Salimat Magomedova, rebouteuse célèbre, vivait au village de Khoutkhoul dans les années 1950. Elle replaçait les entorses avec une telle maestria que les malades ne sentaient presque aucune douleur. Ces années-là, des maîtresses d'école russes travaillaient dans les villages de la région, or l'une d'elles se déboitait fréquemment l'épaule, et Salimat la remettait régulièrement en place, prestement et sans douleur

aucune. Si un membre était cassé, Salimat l'enduisait de beurre, réduisait la fracture avec un massage en remettant les os à leur place et ensuite les fixait de deux côtés par des écorces rigides, en ajoutant un pansement. De temps en temps, en changeant ces pansements, elle vérifiait le positionnement des os. Salimat utilisait à des fins thérapeutiques le massage du corps entier ou les massages partiels. Pour soigner les maux de tête, elle faisait un massage à l'aide de beurre. Toutefois, elle recommandait d'enduire le corps de beurre et faire le massage deux fois l'an.

Pour les douleurs articulaires et musculaires, on mélangeait la farine avec le lait caillé, avec le tissu enduit de cette masse, on faisait des pansements. Probablement, le processus de fermentation dégageait une chaleur sédative et antiseptique. On procédait à un échauffement direct : en cas de bronchites et refroidissements, on préparait des œufs sur du beurre fondu, et on mettait la préparation chaude sur la poitrine ; à travers quelques couches de tissu, elle chauffait le corps comme une bouillotte. De la même manière, on utilisait le pain chaud, fraîchement cuit.

Pour soigner les douleurs dans les articulations, on utilisait les algues d'eau douce : après leur application locale avec un pansement, la douleur se calmait. La brûlure aussi était enduite de beurre fondu ou de toute autre graisse ; quelquefois on appliquait du bois putréfié.

Chaque village avait ses propres guérisseurs. En dehors de Gadjiramazan de Khoutkhoul, à Tpig exerçait un célèbre guérisseur Khadad Koubaev du toukhoum Bagialarin, à Bourshag, les phytothérapeutes Gamzat et Magomed, à Bourkikhan Gadji-Magomed et sa femme Kharidjaï, qui sont allés à la Mecque, et leur fille Tamari.

Les guérisseurs Radjab de Khoudig, Shamil et Taïb de Kourag, Abdoulkhalik de Tpig jouissaient d'une large reconnaissance. Magomed Djargatov, un habitant de Bourshag, mort centenaire, avait une réputation d'excellent ostéopathe et chirurgien. Il dispensait également les soins naturels par la phytothérapie et le miel.

On soignait aussi les problèmes neuropathologiques et psychiques, c'était la spécialité du cheikh Shaban du toukhoum Pachi à Bourshag, célèbre dans les villages tabassarans et darguines. Selon la tradition, il avait le don de l'hypnose et pouvait prédire les événements. Les autochtones et les habitants des contrées reculées du Daghestan accouraient chez lui pour soigner leurs malades mentaux. Le Cheikh Shaban est mort dans les années 1930.

Outre les méthodes essentiellement rationnelles, qui viennent d'être décrites, la médecine populaire agoule utilisait des traditions de soin irrationnelles. Par exemple, lors de douleurs oculaires, il était recommandé d'enduire les yeux du sang d'une poule noire. Dans le cas d'une fluxion dentaire, il était recommandé de tuer un pigeon sauvage, de le vider, d'écraser ses os à l'aide d'un marteau ou d'une pierre, et de déposer la substance ainsi obtenue sur l'inflammation. Ce type de « soin » était appliqué pour tous les gonflements du visage.

Plusieurs maladies étaient attribuées aux agissements d'esprits malins, que l'on pouvait chasser par le feu. À cette fin, on allumait du feu au milieu de la chambre du malade. Il faut croire que, dans une certaine mesure, il produisait un effet de désinfection. Le caractère magique des actions par le feu se révélait par le procédé suivant : la famille du malade apportait une braise incandescente d'une autre maison, saine et propre, convaincus que le feu en raison de sa provenance chasserait la maladie et surtout les forces mauvaises qui l'avaient provoquée.

Les remèdes étaient irrationnels dans les cas où la cause de la maladie était attribuée au mauvais œil. Une fonction prophylactique très puissante était attribuée aux amulettes **кIеж**, composées de rouleaux de prières. Les papiers écrits à la main par le mollah étaient enroulés dans un tissu huilé et cousus sur les vêtements, ou attachés aux cornes des animaux. Le plus souvent, on fixait un **кеIж** sur l'épaulière ou la calotte du bébé, à la tête du berceau. On croyait que la meilleure protection contre le mauvais œil était fournie par une parure d'argent, cousue sur la partie dorsale de la chemise ou veste. Une maladie subite d'un enfant ou d'un adulte était considérée comme le résultat d'un mauvais sort.

Dans ce cas, on agitait un sachet de sel trois fois de suite par-dessus l'enfant, en disant :

кяласай (**кял**, *sel*) **баласай** (onomatopée) : *que l'œil envieux se gonfle d'eau, que le mauvais cœur éclate, comme le vent qui dissipe le brouillard, comme le vent qui emporte la fumée, que le mauvais œil s'en aille de mon enfant.*

Selon la règle, ces abjurations devaient être prononcées par la grand-mère paternelle. Elle terminait la procédure par la triple lecture de la prière **альхам**.

Si dans le village il y avait deux naissances successives, on savait que le premier-né allait être maladivement maigre. Pour le guérir ou prévenir son rachitisme, il fallait prélever de la terre dans trois endroits, le lieu de naissance, le lieu saint et le carrefour de deux ou trois routes. Toute cette terre était diluée dans l'eau où l'on baignait l'enfant maladif.

L'enfant rachitique qui ne prenait pas de poids, était appelé **янар**. On le posait sur un bras de la balance, on stabilisait par le poids équivalent en **кизяк**, combustible en bouse de mouton, et on lisait les prières. Il était entendu que la maladie latente allait passer dans le fumier et que l'enfant allait guérir et reprendre son poids normal. Si le teint du visage d'un enfant malade était terreux, on croyait qu'il était atteint de la maladie de la terre. Dans ce cas, on creusait un tunnel sur un versant de la montagne et on glissait l'enfant à travers ce tunnel ; si son état était grave, la procédure se répétait trois fois.

Il y avait une autre méthode de guérison d'un enfant gravement malade. On prélevait de la farine dans sept maisons de femmes veuves, on en faisait cuire une grande galette. Ensuite, sept jeunes filles s'asseyaient l'une près de l'autre, chacune tenait à tour de rôle la galette entre les genoux quelque temps. Ensuite on découpait un gros trou dans la galette, et à travers ce trou, on faisait passer l'enfant par trois fois, dans les deux sens, en disant « que la maladie reste derrière le seuil » (on trouve une description détaillée de ce rite chez O. Boulatov in *Symbolique rituelle des pains chez les peuples du Daghestan méridional).*

Ce procédé symbolisait une triple naissance de l'enfant, alors que la maladie devait demeurer dans la vie ancienne, derrière le seuil des renaissances. Ce rite de la renaissance de l'enfant est commun à quelques autres peuples du Daghestan méridional, dont les Lezguines et les Routouls. La cause de la maladie d'un petit enfant ou d'une femme enceinte pouvait être la rencontre avec une procession funéraire ; la maladie dont était mort le défunt pouvait se transmettre à la partie vulnérable de la population. C'est pourquoi lors de la procession, il était interdit aux femmes enceintes et allaitantes de sortir, et même de regarder le cortège. Si un bébé avait mal au ventre, on lui donnait à sucer le morceau de son cordon ombilical, séché et conservé dans un tissu au pied du berceau.

La stérilité féminine était considérée comme une maladie. On croyait que sa cause était la peur, et le remède consistait donc à l'expulser. Quelques femmes de la famille du mari, belle-mère ou belle-sœur, déposaient les pièces métalliques d'un harnais de cheval dans une bassine et faisaient du bruit au-dessus de la tête de la bru stérile en train de s'endormir. Si après ce vacarme elle tombait enceinte, on constatait le succès du bruit ! Autre rite : on portait un bol de cuivre rempli d'eau rapporté par les pèlerins de la Kaaba, en tournant trois fois autour de la femme stérile avec des prières. À chaque tour, on lui donnait à boire de l'eau contenue dans ce bol. Pour remédier à la stérilité, la femme et son mari se rendaient au cimetière Kirkhlar de Derbent, pour balancer une pierre particulière en forme de berceau. Il était entendu que cette pierre commençait à osciller toute seule à l'approche du couple qui allait avoir un enfant.

Les maladies mentales étaient soignées par les autorités spirituelles, à renfort de prières et de talismans. Ainsi, la médecine populaire, en l'absence de toute autre, remplissait les fonctions curatives chez les Agouls. Une longue expérience des guérisons par les aliments naturels et la phytothérapie a créé par empirisme une pharmacopée populaire, à la portée de chaque famille. Les méthodes chamaniques des guérisseurs, effectives par un effet de suggestion et d'autosuggestion des patients, agissaient sur le système nerveux.

La météorologie populaire

L'exercice de sa tâche exigeait du paysan une constante observation des phénomènes naturels, à l'échelle d'une année, d'une saison et d'une journée. Il devait observer le comportement des animaux, oiseaux et insectes, la réaction des plantes aux changements climatiques. Le paysan se fondait sur la somme de ces observations, accumulée durant la vie de plusieurs générations précédentes. Cette étude raffinée s'est matérialisée dans un code de météorologie populaire, pratiqué au quotidien. Les observations fines des phénomènes naturels ont favorisé l'apparition de calendriers empiriques à l'échelle des villages, des cantons ou de toute une région. Il s'agissait de faire des pronostics pour les récoltes et les fenaisons et de prédire la réussite économique. Les indices pouvaient être tout aussi rationnels qu'irrationnels, en fonction de l'expérience réelle ou de la représentation imaginaire. Les pronostics étaient à long terme pour une année, saison ou mois, et à court terme, pour les jours à venir.

Certains signes et pratiques rituelles étaient attachés à l'apparition du premier coup de tonnerre de l'année économique. On s'attachait à en localiser la provenance : le premier tonnerre de printemps venant du sud ou sud-est présageait une bonne année de récoltes, à contrario, le nord et nord-ouest, présageait une année maussade, froide et défavorable pour la récolte. Mêmes indices dans la tradition russe d'ailleurs : le premier coup de tonnerre avec le vent du nord (temps froid, vent de l'est) sec et chaud, ouest (pluvieux, vent du sud) un beau printemps.

Les Agouls recommandaient, au premier tonnerre, de faire autant de culbute que de jours passés depuis la dernière pluie, pour éviter ainsi les serpents pendant l'été. On posait sur la tête de la vache une pierre de la taille de la motte de beurre qu'on espérait.

Une relation particulière s'était établie avec la première pluie. On attribuait des qualités thaumaturges à l'eau tombée pendant la *douzaine* du printemps, on se lavait, on s'en aspergeait la tête pour se préserver de toute maladie et favoriser la pousse des cheveux.

Les prédictions à long terme se faisaient aussi dans les intestins de mouton. Si leur contenu était réparti inégalement, la première moitié pleine présageait un rude automne ; si au contraire, la seconde partie des intestins était pleine, cela signifiait que l'hiver serait rude. Si leur contenu présentait les segments vides et segments pleins en alternance et les intervalles étaient importants, cela présageait un hiver froid. Ce type de divinations de la période froide de l'année commençait à la fin de l'été. On devinait le temps hivernal après examen de l'omoplate d'un mouton âgé de deux ans. L'omoplate dégarnie de la chair (la viande cuite est consommée sans que les dents la touchent) était observée à la lumière : si on dénotait des zones sombres à l'intérieur, l'hiver allait être froid.

Les pronostics pour l'année économique étaient fondés sur le premier jour du printemps. Si le jour de la fête **эр** au moins une pierre était mouillée, cela présageait toute une année pluvieuse. Si le premier jour du printemps était doux et que la neige tombée ce jour ne tenait pas, on attendait une année avec de bonnes conditions atmosphériques. Si après le dégel de cette neige on entendait le coassement des grenouilles, cela notait un bon présage pour toutes les semences et herbages.

Si les rongeurs (souris, marmottes) creusaient leur terriers sur les pentes occidentales des montagnes, cela faisait dire aux Agouls que l'hiver allait être doux, si c'était sur les versants orientaux, le contraire.

Si le premier jour du printemps les colombes roucoulaient, il était entendu que l'année serait riche et paisible. Sion entendait le coucou, cela présageait la sécheresse au printemps. Si, en allant tracer le premier sillon de printemps, on rencontrait un lézard ou un serpent, ces reptiles aimant le chaud, on croyait que toute l'année serait sèche.

Si après la première pluie printanière, un arc-en-ciel apparaissait trois fois en l'espace d'une seule journée, on croyait que les pluies pendant le printemps et l'été suivants seraient fines et tranquilles, tandis que ne voir l'arc-en-ciel qu'une seule fois était un indice d'averses et de grêle.

On jugeait de la froidure de l'hiver à venir d'après le dernier jour de l'automne : si ce jour était chaud du matin au soir, cela présageait un hiver clément, et par opposition, un jour froid ou qui se refroidissait dans la seconde moitié de la journée signifiait qu'il fallait se préparer à un hiver rigoureux. Le temps du mois se déterminait d'après la Nouvelle Lune. Si les extrémités du croissant étaient tournées vers le Sud, le mois allait être chaud, toutes les autres orientations présageaient la fraîcheur. Si le croissant était ouvert, cela augurait d'un mois ensoleillé ; si le croissant était compact, les extrémités rapprochées, le mois allait être maussade et pluvieux. Ses extrémités aiguës présageaient le soleil, et obtuses, les intempéries. Si les deux extrémités descendaient, cela signifiait la pluie. On attendait un mois froid, surtout à la période hivernale, si le croissant était rougeâtre.

Il y avait des pronostics rapprochés, dont on pourrait souligner les indices de caractère local. Les plus sensibles sont les abeilles, elles fournissaient aux observateurs des indices précieux. Si les abeilles sortent des ruches très tôt le matin, la journée sera ensoleillée et sans vent. Si le matin les abeilles ne quittent pas les ruches et bourdonnent, il faut s'attendre à une pluie l'après-midi. Avant la pluie, les abeilles butinent près des ruches, avant le beau temps, au loin. Le matin, si les groupes d'abeilles rejoignent leurs ruches et n'en ressortent plus, cela signifie que vent et pluie ne vont pas tarder. S'il y a des cumulus le matin, mais que les abeilles continuent à butiner, cela veut dire qu'ils se dissiperont. De gros nuages s'approchent et les abeilles ne se cachent pas dans les ruches? Alors cela signifie que l'averse passera à côté. Si elles interrompent tôt et net leur butinage du soir, c'est le beau temps assuré pour la journée suivante. Le vol des abeilles tard le soir prédit de longues intempéries. Si les abeilles calfeutrent soigneusement les ruches, cela signifie que l'hiver va être rude. Si elles ne le font qu'en surface, on peut s'attendre à un hiver clément. Si la poule perd ses plumes, les Agouls attendent de la pluie. Si les hirondelles et les moineaux s'assemblent en volées, bruyantes et agitées, virevoltant ou voletant d'un endroit à l'autre, cela laisse présager la pluie pour le lendemain.

Le chant du coucou à la mi-journée signifie la pluie. À l'approche d'une pluie, les fourmis redoublent d'activité ; lorsqu'on veut appeler la pluie, la croyance veut qu'on remue une fourmilière. Si le matin, sur le chemin des pâturages, les bovins ne cessent de meugler, on s'attend à ce qu'il pleuve. Les ovins, eux, tout au long de l'année, s'attroupent en prévision des intempéries.

Durant l'hiver, si le chat dort de tout son long cela prédit le réchauffement de la journée, s'il se blottit contre la cheminée, le jour va être plus froid. Le chat se lave avec une seule patte en prévision d'un jour maussade et avec les deux pattes en prévision d'un jour ensoleillé.

Si les étoiles brillent au ciel par amas denses, on attend un jour pluvieux. Si les étoiles brillent sans agglutinement, c'est le signe de beau temps. Si le soleil chauffe le matin, ensuite se couvre de cumulus, et ainsi réapparaît et disparaît toute la journée, émettant au coucher des grands rayons, on attend obligatoirement de la pluie le lendemain.

Les Agouls comparaient la pluie avec l'hôte, le *kounak* (**кунак**) : si elle commence le matin, elle s'arrête l'après-midi et ne revient pas le lendemain. Si la pluie commence le soir, il pleut toute la nuit et il va pleuvoir plusieurs jours sans s'arrêter. Les Agouls disaient « *un kounak du matin repart sans dormir, un kounak du soir passe la nuit et reste quelques jours* ».

Si le feu rugit dans le four pendant le beau temps, le jour suivant est attendu maussade. Si au contraire, le feu rugit lorsque le temps est maussade, on peut espérer son amélioration prochaine.

Si dans l'après-midi les nuages du Sud et les nuages du Nord se rencontrent, la pluie est assurée, et même la grêle. Si le matin les cirrus se forment sur le côté Sud du ciel, on attend une journée sèche ; les nimbus venant du Nord amènent de la pluie. Les gros flocons de nuages à l'Ouest le matin, apportent la pluie dans la journée, le soir ils apportent le beau temps le lendemain.

Chaque village avait ses propres indices de proximité, par exemple, à Bourkikhan on savait que si les nuages apparaissent au-dessus des monts **ЧIакьарихь** et **Циал**, ils amènent de la grêle ; au-dessus du mont **Мизанинсу** – une pluie diluvienne. Les habitants d'Oussoug savaient pertinemment qu'il allait pleuvoir si le brouillard apparaissait sur le mont **ПядикIиль**. La pluie était également attendue si le brouillard s'approchait du village du côté du mont **ЧIилекIмутул**.

L'astronomie populaire

Les Agouls ont toujours appliqué leurs connaissances astronomiques à la vie quotidienne. Connaître les périodes nocturnes et saisonnières de telle ou telle constellation ou étoile servait aux peuples du Daghestan pour le calcul du temps à l'échelle du jour et de la saison. Le repère principal était la constellation d'Orion **Раджнан гъадар**, ou **Раджар**. Cette dénomination s'attachait plus particulièrement à la «ceinture d'Orion», trois étoiles alignées ; mais selon d'autres versions, il s'agissait de six étoiles de sa constellation, à savoir l'épée et la ceinture d'Orion.

Il est notoire que ces étoiles sont visibles de l'automne au printemps. La première apparition de la constellation tombe après le 15 juillet, les étoiles sont observables juste avant le lever du soleil, pour un laps de temps très court. Au fur et à mesure de la progression de l'automne, le lever d'Orion avance de plus en plus dans la nuit et son temps d'observation s'allonge. Ainsi, à l'automne, ces étoiles sont visibles dans la nuit profonde, en hiver, tard le soir, et au printemps en début de soirée ; ces données aident à la maîtrise du temps.

Les Agouls ont remarqué qu'au début de son apparition matinale, Orion se lève à l'est, et ensuite la constellation se déplace graduellement vers le zénith, et plus tard vers l'ouest. Plus la nuit est longue, plus Orion est à l'ouest le matin. À la période où la constellation d'Orion est à l'apogée (septembre-octobre), on commence l'ensemencement des cultures d'hiver. En fonction de la position de cette constellation, on

pouvait déterminer l'heure de la nuit en différentes saisons. Puisque toutes les étoiles **Раджнан гъадар** n'apparaissent pas simultanément, on détermine l'heure par les intervalles de leur apparition successive, surtout pendant des nuits prolongées. La constellation d'Orion était associée au froid ; pendant la période de l'année où ses étoiles sont bien visibles le soir, arrive le temps le plus froid de l'hiver. Les Agouls disaient que cette constellation apportait le gel et les chutes de neige. Lorsque Orion commençait à disparaître avant le lever du soleil, les Agouls savaient que les moulins ne fonctionneraient plus avec le gel de l'eau des rivières. Lorsqu'au printemps Orion disparaît entièrement, cela indique le temps de sortir le bétail des quartiers d'hiver et de l'amener paître pendant qu'il fait jour ; à partir de ce moment, il doit y avoir assez de fourrage vert. On disait alors qu'était venu le temps de « jeter les corbeilles » et d'arrêter de servir du foin et du fourrage sec au bétail pour enfin pouvoir le faire brouter de l'herbe.

Une autre signification saisonnière était attribuée aux Pléiades **Курцлу гъадар** (étoiles-tamis) ou **Уълкер**. Les Pléiades sont observables de l'automne au printemps, et on savait qu'au lever du soleil, la constellation serait à l'est en automne et à l'ouest au printemps. Selon le temps de son apparition, on calculait les débuts et les fins des inter-saisons.

Les Agouls connaissent l'étoile **Турш**, que l'on appelle « l'étoile qui dessèche la végétation » **Щик рукьа гьад**. Selon les relevés d'expéditions ethnographiques, **Турш** apparaît sous la voûte céleste le 7-9 août. C'est une étoile périodique qui se lève à l'est. Le moment de la première apparition de cette étoile était considéré comme périlleux pour les bestiaux, les jeunes en particulier, et on recommandait de les mettre à l'abri, surtout durant la nuit. Le jour avant sa première apparition est d'ordinaire un jour froid, le temps change brusquement à cette période. D'après l'indice, si le jour précédent l'apparition de **Турш** le temps ne changeait pas, cela annonçait un hiver modéré.

Les Agouls ont observé qu'après l'apparition de cette étoile, les plantes commencent à perdre en succulence, les herbes à se dessécher, les tiges de céréales raidissent et maintiennent

fermement l'épi. À ce moment, il fallait commencer à récolter les cultures d'hiver, ainsi que le fauchage des herbes pour les fourrages. La quantité de lait chez les brebis diminue sensiblement, c'est la fin de la traite. La fin de l'été, la période homonyme **Турш** était le moment le plus important de la saison des moissons.

Les Agouls appelaient Vénus « étoile du matin » **Акунан гьад**. Pendant la nuit claire et étoilée, l'apparition de la Voie Lactée leur indiquait le temps de la dernière prière de Namaz. En observant le ciel, les Agouls ont bien remarqué que les étoiles sont bien scintillantes et plus nombreuses à minuit, et qu'elles disparaissent progressivement à l'approche du matin. On devrait présumer que dans le passé, les connaissances astronomiques agoules étaient bien plus amples et souvent mises en application dans des usages quotidiens. Ayant perdu leur signification pratique, seuls quelques fragments de ces pratiques remontant à l'Antiquité sont parvenus jusqu'à nos jours.

Métrologie

Les Agouls, comme tous les autres peuples du Daghestan, avaient leur propre système de mesures et de poids, appliqué aux opérations du marché de blé ou des produits d'élevage, et également au calcul quotidien des récoltes, des quantités de lait et de la laine, au versement de diverses dîmes etc.

Pour mesurer les produits en vrac, on utilisait les volumes en bois évidé de tailles différentes. Il n'y avait pas d'étalon strictement établi, et les mesures à la dénomination identique pouvaient différer en volume d'un village à l'autre.

La plus grosse mesure de blé contenait 12 ou 14 kg. Au village de Bourshag elle se nommait **суэ** et était de 16 kg. Cette mesure se nommait, en fonction du village, **къват**, **кIат**, ou **ахсир**, et contenait entre 12 et 14 kg. Elle était utilisée pour le calcul du **закаат** zakât, l'impôt musulman de bienfaisance, troisième pilier de l'Islam, à raison de 2,5% des biens prélevé au profit des pauvres. Selon les données d'expéditions ethnographiques, le zakât dans une partie des villages agouls constituait 10% de la récolte des céréales et

2,5% du cheptel ovin. En s'acquittant de l'obligation de charité, quand on versait aux indigents des céréales, on leur souhaitait « qu'advienne l'abondance (**берекет**) à ta maison avec ce blé », « que ta fortune se multiplie autant de fois qu'il y a de graines dans cette mesure », etc.

La petite mesure des céréales était **саь**, **сеь** ou **сеагь** contenant, selon le village, soit 2 kg (Missi), soit 3 kg (Tpig) soit 4 kg (Boushag). D'autres mesures non standardisées pour des prêts réciproques et les échanges au quotidien se quantifiaient en un bol à blé, pour les emprunts et une poignée pour la distribution : par exemple, après avoir battu du blé, à chaque enfant venu dans l'enclos pour aider on versait en remerciement une poignée de blé, qu'il croquait par la suite sous forme de graines grillées **альчIакъуш**.

La plus petite unité de poids était le **чатвар** (100g), qui contenait ¼ de **гирванка** (400 g), ou ½ de **суьре гирванка** (200g). Certains villages, dont Tpig, avaient une autre mesure, **истиль** (300 g). Pour toutes ces mesures, était établi un étalon en pierre. Un **ратIал** était composé de cinq **гирванка** (2 kg) ou de huit **истиль**. Avec tous ces calibres, on mesurait la viande, le beurre, la laine. Une autre mesure, **зоар**, ou bien encore **фитIра**, était utilisée pour déterminer le poids d'offrande lors des célébrations religieuses. Ce mot en arabe فطْرة signifie l'état de la nature, l'attitude naturelle par laquelle l'homme atteint Dieu, quelque chose en l'homme qui le rapproche du transcendant ; **фитIра** représentait la norme personnelle du don rituel.

Quatre **гирванка** équivalaient à un **сирван саь**, neuf **гирванка** à un **киле**. L'unité de mesure pour l'achat et la vente de la laine était le **хей**, une touffe torsadée de laine prélevée sur un mouton tondu.

Les mesures linéaires, dans l'ordre croissant, étaient : **черек** ou **гIянк**, distance entre le pouce et l'index de la main droite ; **чIиб**, distance entre le pouce et l'annulaire ; **чIив**, la distance entre le pouce et l'auriculaire ; **юкI** ou **нукI**, un demi-mètre. **ЮкI** était composé de deux **чIив** plus la largeur de quatre doigts d'une main (sans le pouce).

Аршун était la longueur du bras tendu d'un homme, de l'épaule jusqu'au bout des doigts, environ 80 cm. **Холадж** était la distance entre les extrémités des médius, bras déployés. On mesurait ainsi la largeur des empilements de **кизяк** combustible, la hauteur étant déterminée par le nombre de rangées. Il y avait une autre mesure, d'un mètre environ, égale à la distance entre l'extrémité de la main et le nez, la tête tournée dans la direction opposée. **Верс**, dérivé du mot russe **верста**, est égale à un kilomètre.

La superficie labourée était calculée en nombre de mesures de blé qu'on y avait semé, c'est-à-dire en **къват** ou **ахсир**. On mesurait la parcelle labourable également en **якъв**, unité de mesure égale à un pas de l'homme adulte de taille moyenne, et aussi par la quantité de moutons blottis étroitement sur la parcelle.

La parcelle de prairie était mesurée par le nombre de charrettes ou de sacs de foin obtenus après le fauchage de l'herbe. Le foin était mesuré en meules, la paille en gerbes.

Fêtes, jeux, loisirs

La plus grande fête des Agouls était l'arrivée du printemps, qui marquait le début de la nouvelle année : **эрен цIа**, *feu du Nouvel An*, **кьеткьетай**, **хидин оьш** (*nuit de printemps*), **эвельцан**, célébré à mi-mars, obligatoirement la nuit du vendredi au samedi. Les préparatifs commençaient 10-15 jours auparavant : on nettoyait et blanchissait à la chaux les maisons ; on préparait du combustible pour les feux de la fête, on séchait les boulettes d'argile **фурумаяр**, **хIял** et on fabriquait les frondes **цIигьря** pour ces projectiles. On apprêtait les aliments pour la cuisine rituelle ; la population masculine entamait ses jeux ; les jeunes hommes, les adolescents et les petits garçons allaient d'une maison à l'autre, ramassaient les œufs, pour ensuite les casser en frappant les coquilles les unes contre les autres, dans chaque groupe d'âges en particulier. Les vainqueurs, qui avaient collecté plusieurs œufs, s'en préparaient des omelettes.

L'usage des œufs dans les rites calendaires était commun à de nombreux peuples, vu la signification symbolique de l'œuf en tant que germe de vie future. Le menu du dîner festif devait être composé de sept plats dont obligatoirement le **кучче муссу** (ou **мусунтай**, **муччу аш**, **бартыщан**), préparé avec de la farine au lait aigre qui, abondamment enduite de beurre mélangé avec du miel, était servie dans un grand plateau. Les invités en détachaient des morceaux et les plongeaient dans le beurre, et ensuite dans de la farine d'avoine. Tous les membres de la famille et leurs hôtes au dîner de la fête étaient tenus de boire une gorgée dans le bol de beurre, qui faisait le tour des convives après le **кучче муччу**. Une fois ce rite accompli, on échangeait les vœux d'usage, souhaitant la prospérité à la famille et à tous les villageois, une bonne récolte et une année paisible.

En dehors de l'incontournable **кучче муссу**, on servait des gâteaux **ашфар** aux divers ingrédients, du khinkal à la graisse de mouton, du pain frais, du halva sucré **исида**, des crêpes au lait et aux œufs **анжирар**, les tourtes feuilletées **кукалай**, farcies au fromage de brebis, à la viande séchée, aux œufs, noix et cumin. Généralement, on offrait la nourriture en abondance pour cette fête, quitte à une longue abstinence lors de sa préparation ; il était convenu que plus la nourriture abonderait pendant ce jour, meilleure et plus riche sera l'année à venir. Manquer de pain pendant ce jour de fête inaugurerait toute une année de pénurie, et cela jusqu'à la fête de l'année d'après.

Dans quelques villages, pendant la nuit de **кьеткьетай**, on faisait cuire à l'eau les tubercules doux de cerfeuil tubéreux, que l'on faisait boire en décoction à tous les membres de la famille, « pour éviter les maux de tête l'année suivante ». Avec les plats préparés pour cette nuit, on s'acquittait des visites à la famille, les mères des fiancés se rendaient dans les belles-familles afin d'offrir les mets de fête. Ce jour-là, on accrochait les balançoires **чухбух** partout, aux arbres, aux poutres des balcons etc. Toutes les femmes, de la plus jeune à la plus vieille, se mettaient à se balancer en chantant. Grâce aux balançoires, d'après une croyance bien répandue, le vent emporte tous les péchés de ceux qui se balancent.

La tradition de se balancer pendant le jour de l'an est commune à de nombreux peuples d'Asie Centrale, d'Iran et d'Afghanistan. Ces balancements rituels évoquaient de façon magique la croissance et la fécondation.

Dans des bourgs, pendant cette nuit on allumait les feux de village ou de quartier. Le responsable de l'allumage était habituellement un jeune homme « au cœur pur », autrement le feu était allumé d'un côté par un homme âgé, bon et aisé, et de l'autre côté par une femme âgée, ayant vécu dans le bonheur et l'abondance, dotée d'un bon caractère. Ce faisant, les allumeurs prononçait les vœux, pour que l'année soit réussie, que la récolte soit riche, que la santé de tous les membres de la communauté rurale soit excellente.

Les meilleures qualités des allumeurs de feu étaient censées se transmettre à l'année. Le feu brûlait toute la nuit. Tous les villageois se rendaient auprès de lui ; les femmes, même les vieilles, en sautant par-dessus, prononçaient «je démontre par là mon lien avec le printemps, qu'il ne m'oublie pas». Les vieux hommes disaient en sautant « que toutes les maladies disparaissent, qu'il y ait une bonne récolte, que l'année prochaine il n'y ait que des mariages au village », « qu'il y ait beaucoup de soleil et d'herbe ». Les gens réunis près du feu jetaient de la farine les uns sur les autres en prononçant leurs souhaits, de même que ceux qui portaient un déguisement **аьпкIун**, sauf que ces derniers le faisaient en silence. Les gens déguisés amenaient près du feu les jeunes femmes qui se cachaient pour les obliger à danser. Tout homme, après avoir dansé près du feu, était tenu de rapporter un tas de bûches pour le maintenir.

Les déguisés, par groupes de 10 à 15, se promenaient sur les toits des maisons en versant de l'eau dans les conduits des cheminées pour éteindre le feu de l'âtre, pour « punir » les retardataires, tribut à la tradition qui exigeait que tous les préparatifs soient achevés bien avant le temps de la fête. Ceux qui étaient déguisés portaient sur leur tête des masques en forme de sacs de feutre dont les trous pour les yeux et la bouche étaient festonnés d'un fil rouge, un long nez de feutre cousu à l'endroit correspondant. Les moustaches et la barbe étaient en laine de mouton.

On endossait les pelisses à l'envers, on chaussait les mocassins **шумар** avec les bandelettes **тулак ьар**. En règle générale, tout le monde ignorait qui se cachait sous un masque. Après la fête, les gens déguisés enlevaient publiquement leur déguisement, faisant jaillir de nouveau joie et gaîté.

Les hommes restaient toute la nuit près du feu pour le maintenir allumé. Si le village allumait des bûchers dans plusieurs quartiers, les hommes faisaient des tentatives pour soustraire les bûches embrasées les uns aux autres, prestige oblige… Pour ne perdre aucune parcelle de leur feu, les gens de chaque quartier y veillaient et s'efforçaient de ne pas s'endormir.

Après les jeux autour du feu, les enfants et les adolescents grimpaient sur les élévations environnantes et se faisaient fort de projeter, avec leurs frondes, les boulettes d'argile munies de tiges enflammées, en direction du village. Ces actions s'accompagnaient d'incantations variables pour chaque bourg, et leur sens de nos jours reste assez obscur.

Voilà une ritournelle du village d'Oussoug :

Алхуьдт, вал хуьди, ал кIара

Бац вал кIаре бац

Шагьабудина кекер

ГьуьтIуьна гьел Шагьабудиназ

Le sujet est, dans les grandes lignes, le vol d'un coq chez un dénommé Shahabouddin qui devrait répondre à ce méfait.

Les enfants tiraient aussi des salves de feu d'artifice, en fourrant avec de l'ouate enflammée les orifices de troncs évidés. Les possesseurs de fusils tiraient des coups de feu ; il était d'usage de ne laisser plus aucune munition dans les armes après cette nuit. Ce vacarme était supposé chasser le froid et les ténèbres, en ouvrant la voie à la chaleur et à la lumière.

Après leur veillée auprès du feu, les jeunes gens partaient avec les porteurs de déguisements pour des concours de jets de pierres. Les déguisés faisaient rire les concurrents, en feignant leurs amours pour telle ou telle femme du village,

généralement la plus vieille et décrépite, et annonçant leur intention se marier avec elle. Pour éviter d'être reconnus, les déguisés modifiaient leurs voix.

À l'intention des jeunes, juste avant la fête, les femmes âgées déterraient les racines de la plante de mandragore, qui se nomme, selon les villages, **кьартIанай** ou **аьркьалай** ; on les couvrait immédiatement d'une pièce de tissu « pour que le soleil ne les regarde pas ». Celui qui souhaitait voir son promis ou sa promise en rêve pendant la « nuit du printemps» **хидин оьш**, devait envelopper la racine soigneusement lavée dans un bout de tissu, avec du blé grillé et quelques pincées de farine et du sel, puis mettre l'ensemble sous son oreiller.

Dans le même but, on cueillait un bouton de bardane et on le déposait sous l'oreiller. Celui qui projetait de se marier l'année à venir devrait voir dans son rêve le tronc de cette plante. Si l'aspirant au mariage rêvait de la bardane aux pétioles brisés ou au tronc cassé, le mariage n'était plus à l'ordre du jour.

Ce genre de divination s'accompagnait toujours de rires et de plaisanteries. Au village de Tpig, on raconte comment les jeunes avaient posé pendant la nuit un bouton de bardane sous l'oreiller d'un vieil homme, à son insu. Il y a eu beaucoup de rires lorsque le matin les comploteurs ont entendu l'homme en question s'indigner et s'étonner de la nuit passée où il avait rêvé de la bardane, qui plus est, toute cassée...

Quelquefois, lorsque le printemps arrivait tôt et que le temps était clément à l'approche de la fête, les filles agoules (dans le village Bourkikhan en particulier) réunies en groupe, allaient s'asseoir sur le toit d'une des plus hautes maisons du village, au troisième étage. Vêtues de chaudes pelisses, les jeunes filles s'y installaient pour passer la nuit autour du rouleau monolithe pour aplatir les toits, **дулукI**, s'en servant comme d'un repose-tête. Elles s'attendaient à voir ainsi un rêve prémonitoire ; selon la tradition, une des filles racontait au petit matin avoir entendu le grincement du portail de telle ou telle propriété. Selon la tradition, celle qui avait entendu ce grincement se marierait dans le foyer en question l'année suivante.

Les femmes mûres faisaient également leurs divinations pendant cette nuit. Avant de s'endormir, chaque maîtresse de maison versait une petite quantité de farine au fond d'une auge, à travers un tamis, et l'y laissait jusqu'à son réveil. Le matin, on pronostiquait sur l'année à venir d'après les formes qui apparaissaient pendant la nuit sur la farine. Il y avait toute une catégorie de femmes devineresses qui savaient prédire le futur sur la couche farineuse ou encore interpréter les rêves : les résultats pouvaient concerner les récoltes de l'année à venir, le destin des membres de la famille, les cataclysmes naturels etc.

Les jeunes filles se levaient le matin tôt et faisaient le tour des voisins, en frappant leurs portes et en réveillant tous les habitants. Elles criaient « que ma paresse et celle de toute ma famille passe à vous, que votre santé et votre aisance passent à moi », en s'enfuyant de suite pour ne pas être rattrapées par les familles vexées.

En général, en sortant le matin après la fête dans la rue, les Agouls regardaient les passants et notaient celui ou celle qu'ils rencontraient en premier. Si l'année était réussie pour la famille, la personne rencontrée le matin du jour de l'an était considérée comme bénéfique et on s'arrangeait pour la revoir aussi au cours de l'année nouvelle, quelquefois on se mettait d'accord. Si une altercation perturbait le jour du nouvel an, cela présageait une année morose chez tous les fauteurs du désordre.

Tous ces rites reflétaient la signification magique du jour premier, bien connue de tous les peuples. Dans la même catégorie se situe l'indication météorologique : si une seule pierre est mouillée le jour de l'an, toute l'année s'annonce pluvieuse.

Si le jour **хидин оьш** était beau, les Agouls sortaient leur bétail sur les pâturages le lendemain, même brièvement, pour le faire brouter le reste de l'herbe de l'année passée. Au début du printemps, en fonction du temps qu'il faisait, on commençait à labourer la terre. Les Agouls n'avaient pas de grande fête dédiée au premier sillon, comme c'était le cas chez les Avars, Darguines et Laks. Nonobstant, le **джамаат**, communauté agoule, confiait le premier sillon à un laboureur

de réputation, juste et expérimenté. Dans quelques cas particuliers, on attribuait ce rôle à un maître paysan âgé, vif et aisé, pour transférer ces propres qualités à l'année économique à venir. On ne laissait jamais un homme marqué par la petite vérole tracer le premier sillon. Dans certains villages, le premier laboureur était élu dans les toukhoums qui s'étaient par le passé avérés bénéfiques. À Bourkikhan, le premier laboureur était soit de Shikhilivour, soit d'Otchayar, en alternance.

Avant le début du labour de printemps, on vérifiait si la terre était suffisamment chaude et sèche. Le villageois désigné comme premier laboureur, prenait une motte de terre, l'examinait, la pétrissait, l'écrasait et desserrait la main. Si la terre collait aux doigts, il fallait encore attendre avant le labour et l'ensemencement. Si le sol était à point et le temps était favorable, le laboureur sortait dans le champ. Avant son départ, au petit matin, sa femme distribuait dans les lieux fréquentés du village de la viande cuite, des galettes couvertes de beurre à l'avoine, du halva ou encore de l'avoine au fromage.

La première sortie dans le champ se nommait l'entrée dans l'été **гьуликди айчваф**. Ce même homme devait sortir le premier aussi pour la moisson et la fenaison. Si l'année était faste et la récolte bonne, les villageois le priaient de reprendre ses obligations de premier laboureur pour l'année suivante. Les bœufs, menés par lui, étaient couverts de farine, à leurs cornes on attachait des bandelettes de couleur, et il était recommandé à la femme du laboureur de ne pas s'en approcher pendant leur attelage. Les jours suivants, tout le monde sortait aux champs. En partant au labour pour la première fois de l'année, chaque propriétaire distribuait à son tour un bol de blé de semence dans le village. À noter quelques signes : si en se rendant à sa parcelle, le laboureur rencontrait un renard, l'année serait bonne ; s'il rencontrait un chat ou un lapin, il devait s'attendre à un résultat mitigé.

Après la fin du labourage et des semailles, les paysans de certains villages creusaient avec la charrue à travers toute la parcelle une syllabe arabe en forme de boucle, lam-alef (ﻻ), qui jouait un rôle protecteur contre les intempéries.

Après avoir terminé les semailles, toutes les familles du village mettaient en commun les restes de leurs semences, les grillaient et les distribuaient aux enfants et aux adultes.

Pendant le printemps, les Agouls accomplissaient également quelques rites liés à l'élevage. Ainsi, lorsqu'une génisse vêlait pour la première fois, la famille, les voisins ou les riverains lui offraient une petite quantité de foin, en souhaitant au ménage d'abondants laitages. Ce rite se nommait le halva de la génisse **лучIунан бакъукъ**. Dans certains villages, on attachait à ses cornes des rubans rouges, contre le mauvais œil. En outre, avec le colostrum des premiers jours de traite, les maîtres de la génisse préparaient des ravioles ou de la farce pour les galettes fines qu'ils distribuaient à la famille et aux voisins ; ou encore, le lait des cinq premiers jours de traite était distribué aux sept familles de voisins pauvres. Si la naissance du veau avait lieu dans le pâturage et non à l'étable, le berger qui l'amenait à la maison recevait en remerciement, le lendemain, du pain au halva ou des chaussons au fromage. Si le premier veau de l'année naissait dans les pâturages, son maître offrait un pain avec du beurre à celui qui lui apportait l'animal nouveau-né ; si on l'abattait par la suite, une partie de sa viande était réservée à la personne ayant amené l'animal. En l'occurrence, les Agouls fortunés appelaient l'agneau premier-né du troupeau **нузур**, il était consacré à un lieu saint déterminé ; pour le signifier, une incision était faite sur son oreille. L'automne arrivé, le jeune mouton déjà grandet était sacrifié sur son lieu consacré et sa viande distribuée sur place. Si le **нузур** se trouvait être une agnelle, on la laissait vivre et l'on abattait alors sa progéniture.

Chez les Agouls, comme chez quelques autres peuples du Haut Daghestan (Avars, Darguines, Laks), à l'arrivée des jours chauds du printemps, il était de coutume d'envoyer sur les alpages pour tout l'été les vaches laitières avec leurs veaux. Durant l'été, les femmes trayaient et préparaient les laitages, et avaient pour coutume de distribuer des vivres, du halva, du pain, de la viande pour ces **яйлаг**. À leur retour, à la fin d'été, elles offraient aux familles pauvres des morceaux de fromage ou quelques cuillerées de beurre.

La gent masculine de la population visitait volontiers les alpages d'été, s'y adonnant aux jeux et amusements. Un jeux populaire se nommait **екъвяз** et consistait dans le fait qu'un jeune homme ou une jeune femme s'asseyait sur une pierre, et une autre personne devait le défendre, en posant une main sur sa tête. Toute l'assistance s'évertuait à porter quelques coups ou à pincer la personne assise, tandis que son défenseur devait l'en empêcher avec ses pieds. La personne touchée par le pied du défenseur prenait la place sur la pierre, et celui ou celle qui y était assis au préalable, devenait alors son défenseur. Ce jeu, avec quelques variantes, est répandu chez les Avars et les Darguines.

Le soir, on dansait ou on faisait des concours de chant. Le grand événement de cette période était la fête de la cueillette de l'ail d'ours, dite **шадиаг** par la communauté agoule, ou **арба** chez les Agouls de Kourag. Cette fête tombait généralement à la fin du mois de mai ou au début du mois de juin. Les villageois du canton Koushandere gravissaient le mont **Джуфадаг**, ceux de Boukikhan allaient à la forêt de **Санжал**, les jeunes filles du village Missi la célébraient à la forêt de **Наниндар**, en face de Tpig, sur l'autre rive du Tchirakh-tchaï ; les Agouls de Kourakh allaient à **МарфакIил** (*forêt basse*) ou à **Вартил дар** (*forêt haute*). Au jour dit, toute la jeunesse des villages et les familles avec leurs enfants se réunissaient dans les lieux respectifs, en musique et chargés de victuailles. Les habitants des villages plus éloignés y parvenaient après une nuit dans un village proche, d'où ils repartaient à l'aube pour rejoindre leur destination dans la matinée. On dit que chaque cheval était chevauché par un jeune couple et que, chemin faisant, les filles et les garçons galopaient à tour de rôle.

Les habitants des villages tabassarans et kaïtags venaient rejoindre les Agouls sur le mont Djoufoudag. Les jeunes femmes se faisaient belles pour la fête, les jeunes gens se paraient d'habits neufs. Parvenus sur place, les représentants des différents villages s'installaient séparément. D'abord, ils cueillaient l'ail sauvage par sacs entiers, et ensuite ils organisaient les agapes, en mettant en commun toute la nourriture apportée.

Le repas était entrecoupé de compétitions de chants et de danses. Toute cette journée se passait en liesse et convivialité. En contre-bas du lieu de la cueillette de l'ail se trouvait une grande clairière, **Ярхитав**, où on faisait une course de chevaux. Le vainqueur gagnait la tête d'un des moutons abattus pour le repas festif. Cette fête était très appréciée par la jeunesse, sa particularité consistait en une certaine liberté de comportement chez la gent féminine : pendant cette fête, toute jeune fille pouvait se permettre de danser avec quiconque l'invitait, sans redouter les ragots et les interdits.

Bien que l'ail d'ours poussât aussi sur des emplacements plus proches des villages, où on le cueillait pour les besoins courants de la cuisine, la cueillette collective annuelle dans les lieux déterminés par la tradition servait de prétexte pour une grande réunion festive non seulement des habitants des villages éloignés mais aussi des autres ethnies.

Après les festivités, les gens se séparaient vers la fin de l'après-midi. Comme on nous l'a raconté à Bourshag, sur le chemin de retour, tous les Agouls se réunissaient sur la place de ce village et y passaient la nuit à se divertir et à danser aux feux d'un bûcher, avant de rejoindre leurs villages respectifs le matin.

Derrière le village, les jeunes hommes de Tpig attendaient sur la route les filles rentrant à Missi et ses environs ; la jeunesse organisait des danses avec de la musique et les garçons obligeaient les filles à chanter. En guise d'adieu, chaque garçon tapait avec la paume de la main le dos de l'une des jeunes filles, « pour que ton dos ne soit pas malade ». Le même procédé couronnait les rencontres annuelles des garçons de Khoutkhoul avec les filles de Tpig, qui cueillaient de l'ail sauvage traditionnellement sur l'alpage d'été au-dessus de Khoutkhoul.

Il semblerait que le coup dans le dos, un affront et un outrage pour l'homme moderne, se présentait dans les rites archaïques comme un geste d'élection, de choix d'un partenaire de noce. A. G. Boulatova écrit dans son livre *« La chorégraphie dans le système de certains rites des peuples du Haut Daghestan »*, (Makhatchkala, 1981) que la jeune femme darguine tape d'une main enduite de beurre dans le dos de

son partenaire immédiat de la ronde collective au village Kounki (village de la région de Dakhadaev, de langue vernaculaire dialectale darguine, au croisement de trois ethnies, Darguine, Lak et Agoule). De nos jours, une femme routoule qui veut attirer un partenaire du groupe de la danse collective masculine tape dans son dos avec la paume de la main. La survivance de ce geste d'élection est, à notre avis, une forme hypertrophiée de l'action physique du fiancé sur la fiancée lorsqu'elle entre dans sa maison. Ces gestes symboliques avaient lieu dans les rites du mariage de nombreux peuples du Daghestan.

Dans la première moitié de juin, les cavaliers des villages agouls, en ligne avec leurs voisins tabassarans et darguines, participaient aux courses annuelles de chevaux. Les Laks et les Darguines étaient présents pour les compétitions sur la plaine **Араца майдан**, près du village lak Kouli. Les courses alternaient avec des danses et des collations, se hissant au rang d'une grande fête régionale. Les meilleurs cavaliers allaient dans le Haut Kaïtag où avec la participation des Tabassarans et des Darguines, les courses avaient lieu sur le plateau de **Джалгьат** près du village de Pileki. Parallèlement aux activités équestres rameutant les foules, il y avait des danses et des divertissements de toutes sortes. Certaines années, on comptait jusqu'à 300 chevaux de courses, préparés pendant toute une année pour l'événement. Les trois premiers gagnants étaient récompensés par des prix de valeur. La participation à ces courses était honorifique et prestigieuse. La date de leur déroulement se transmettait oralement d'un village à l'autre. Ces fêtes d'hommes favorisaient l'union et contribuaient au développement des liens d'amitié entre les peuples voisins et les sociétés rurales de la même région.

Le premier jour de l'été, les anciens faisaient le tour des lieux saints du village en récitant des prières et en distribuant du halva. De plus, ce jour-là, il était de coutume de sortir dans les prés et d'en ôter les pierres ; en échange de ce travail mené en commun, chacun avait le droit d'emporter un sac plein d'herbe cueillie de ses mains.

À la fin du printemps ou au début de l'été, de grands groupes de filles agoules allaient chercher de l'argile, blanche et de couleur, utilisée pour crépir les murs et les sols des maisons.

L'argile blanche était extraite d'un emplacement entre les villages Yarkoug et Douldoug ; le gisement de l'argile bleue se trouvait dans un lieu nommé Tsourouk, près du village de Khoutkhoul. Ces expéditions s'accompagnaient de chants ; à leur passage, les femmes des villages sur le passage des processions les rejoignaient. Pour divertir et aider les jeunes filles, les garçons partaient avec elles. Les hommes creusaient pour extraire l'argile, les femmes remplissaient les sacs. Pendant les pauses, tout le monde dansait, chantait et mangeait. Pareilles expéditions à l'argile se répétaient en automne, après la fin des travaux aux champs.

Pour la croissance et le développement des cultures dans les champs, ainsi que pour la bonne tenue des herbes des prairies, le bon équilibre entre les précipitations et les jours ensoleillés était vital. Pour cela, les Agouls s'adonnaient aux gestes irrationnels des évocations rituelles de la pluie ou du soleil, en fonction des occurrences atmosphériques.

Parmi les rites d'évocation de la pluie le plus communément répandus, ceux de **бешепей, марфапаппай, эбунцай, кьейриген** s'accomplissaient par le truchement d'un humain camouflé en végétal. Pour cela, on entourait un homme (ou une femme) de l'herbe spéciale, longue, la **кьеир**, de sorte qu'elle le couvre intégralement, en le ceignant de la même plante. Pendant la période de la décadence du rite, dans les années 1930 à 1950, pour jouer le **бешепей** on employait un adolescent ou une adolescente. On menait la personne ainsi camouflée à travers le village, d'une maison à l'autre. Devant chaque foyer, on l'arrosait d'eau et on lui offrait des victuailles, pain, fromage, viande, œufs.

Les Agouls accompagnant l'**эбунцай** chantaient :

Че эбунцип сус канде,

че чIирарис хьед канде !

Notre « ebountsaï » a besoin d'une fiancée,

nos terres ont besoin de l'eau.

On remplaçait la personne camouflée sous l'herbe trempée par une autre et la procession continuait.

Les pérégrinations du déguisé s'achevaient près d'un lieu sacré du village ou bien d'un cimetière, où on ôtait son habillement, et les produits de la collecte étaient partagées entre tous les processionnaires, la plus grosse part revenant au protagoniste. Tous s'adressaient de nouveau à Allah en le suppliant d'exaucer leurs vœux, puis les gens se séparaient. En rentrant à la maison, chacun s'attendait à une pluie imminente.

Il y a eu d'autres rites de la même finalité dont la « baignade du berger dans la rivière », décrite entre autres par Z. K. Tarlanov (in « *Précis de magie agraire agoule* », 1981).

Le soir, pendant le retour du troupeau communal au village, quelques fortes femmes guettaient le berger qui ne se doutait de rien, l'attrapaient et le jetaient dans la rivière. Ce rite, qui suscitait joie et allégresse, attirait beaucoup de spectateurs. D'après Z. Tralanov, *« le sens de ce rite est très clair, le berger est trempé comme s'il l'était à cause de la pluie »*. Une variante rituelle existait au village de Missi. Lors d'une longue sécheresse, tous les villageois sortaient à la rivière pour chercher le berger avec le troupeau. On lui enjoignait de choisir une femme parmi les présentes, et ensuite on les poussait tous deux dans l'eau. À Bourshag, ce rite se présentait ainsi : les villageois se réunissaient le soir aux confins du village, devant une fosse creusée et remplie d'eau. Dès que le berger apparaissait avec le troupeau, les gens commençaient à prier Allah qu'il répande la pluie. Ensuite, le maître ou la maîtresse de cérémonie proposait au berger de sauter dans la fosse. Il n'était pas convenable de refuser cette proposition ; l'homme, après avoir prié et demandé la pluie, sautait ; après cela, on l'aidait à sortir. On remerciait le berger intégralement trempé de s'être prêté au rite et ensuite on l'accompagnait chez lui. Dans ce rite de la noyade du berger, seul ou en couple, semblent transparaître les vestiges archaïques du sacrifice humain. Quant au sujet du sacrifice, le fait qu'il concerne uniquement le berger, à l'exclusion de tout autre membre de la communauté rurale, souligne sa position exceptionnelle et sacrale dans la société ancienne.

Certains toukhoums étaient traditionnellement plus habilités que d'autres pour s'adresser aux forces surnaturelles. Lorsqu'il fallait demander le don de l'eau céleste à Bourshag, il convenait que ce geste rituel soit réalisé par le représentant du toukhoum Pashi. Cette invocation était accomplie en même temps qu'il troublait l'eau dans un des puits du village, puis récitait la formule « *que l'eau des rivières soit aussi troublée que la pluie tombe aussitôt* ». Il est probable que la demande faite par ce toukhoum était considérée comme la plus efficiente à cause de sa parenté remontant au cheikh Shaban dont le tombeau était vénéré comme un lieu sacré dans ce village.

Lorsque les méthodes précédemment décrites s'avéraient inefficaces, les habitants de Bourshag et des villages agouls, tabassarans et darguines environnants montaient au sommet du mont Djoufadag avec une brebis noire dont la couleur symbolisait celle des nuages qui amènent la pluie. Ils faisaient une prière et ensuite la brebis était sacrifiée : le sang, les pattes et la tête de l'animal sacrifié étaient enterrés sur place, la viande distribuée aux assistants. Le soir, après être descendu de la montagne, on offrait de la nourriture lors du « banquet de trente cheikhs » **Шехидар**, au village de Bourshag. Les témoins de ce rituel, qui a été perpétré pour la dernière fois à la fin des années 1950, confirment que la pluie arrivait immanquablement après chaque ascension sacrificielle du mont Djafoudag.

Pour attirer la pluie, on déposait à la digue un crâne de cheval, après avoir inscrit dessus une prière particulière tirée du Coran. Lorsque les pluies tombaient abondamment, on ressortait le crâne. Ce rite était très répandu chez les montagnards du Daghestan.

Dans le rite **ирфуран хед**, les Agouls du village de Ritcha déviaient le lit de la rivière desséchée de la sorte que son cours d'eau passe à travers le village. On espérait probablement que le temps prenne un autre chemin à l'instar de cette déviation.

Les Agouls du village de Kourag montaient avec leurs petits enfants au lieu dit « festin de khalife », qui abrite les dépouilles des Arabes péris lors des batailles du début de

l'expansion de l'Islam au Daghestan méridional. Les enfants devaient arroser leurs tombes d'eau. Ce rite est aussi répandu chez les autres peuples du Daghestan et au Caucase en général.

Les Agouls du village Oussoug se rendaient au tombeau du cheikh Ahmed derrière le village de Gelkhen, où il choisissait une « pierre de pluie », la mettait dans un sac et plongeait le tout dans la rivière. Lorsque les pluies commençaient et la quantité de précipitations était suffisante, on ressortait le sac de l'eau et on déposait la pierre à sa place habituelle auprès du cheikh Ahmed.

Les Agouls de Bourkikhan en cas de sécheresse accomplissaient le rite suivant : après avoir jeûné pendant trois jours, les hommes et les femmes âgés du village s'habillaient avec leurs vêtements retournés à l'envers et partaient en formulant des prières dans le bosquet sacré **Гьазиярин дар** derrière le village. Après en avoir fait le tour, les anciens descendaient la pente, rejoignaient le sépulcre du mollah Boulaï, priaient pour la pluie puis rentraient au village.

Parlant des rituels d'invocation de la pluie, il faut mentionner un rite agoul mentionné par Abdoulla Omarov en 1865 que l'auteur du mémoire lui-même considère comme étrange.

« Lorsque sévit la sécheresse, le peuple sort dans le champ pour demander à Dieu d'envoyer la pluie et ensuite rejoint une des montagnes du défilé agoul. Après avoir accompli les habituelles prières musulmanes, les hommes et les femmes montent sur le versant de la montagne, les femmes s'installent dans le giron des hommes et ensuite tout le monde rampe ensemble en position assise en descendant la pente, jusqu'au pied de la montagne. Un sage de ce clan, dénommé Ali, prêchait pour que le peuple délaisse ce rite comme quelque chose d'impie, mais les jeunes gens y tenaient... ».

Le sens de ce rite est érotique, sans doute, lié à la reproduction. Parallèlement aux nombreux rites d'invocation de la pluie, les Agouls avaient également des rituels dans le sens contraire d'appel au soleil, car la surabondance de l'eau

est tout autant néfaste à la récolte que son absence. Le rite le plus répandu était celui de la marionnette solaire, fabriquée à l'aide de deux baguettes de bois clouées en forme de croix. Dans la même optique, on utilisait le manche d'une pelle, où on fixait une planche perpendiculaire. La figure anthropomorphe ainsi obtenue était vêtue d'habits de femme, de préférence de couleur jaune (solaire). Cet épouvantail se nommait **белькьунцай**, **бояркъунца** ou **бугьунчIа**. L'effigie était portée en procession avec un chant rituel. À Bourkikhan on chantait :

Лилалай-лилалай !

Че белькьюцис шуй кандай,

Шабан-дарас хьир кандай.

Лилалай-лилалай !

Рагар-вазар варт хьурай,

Дифар-кьиривур эйе хьурай.

Лилалай-лилалай !

Че хутарис кьир кандай,

Ьверар рукьас рагь кандай.

Лилалай-лилалай !

Lilalaï-lilalaï ! Notre belkountsaï a besoin d'un mari,

Le père de Shaban a besoin d'une femme.

Que le Soleil et la Lune se lèvent plus haut,

Les brouillards les nuages partent vers le bas (à la mer),

Lilalaï-lilalaï ! Notre grenier a besoin de grain,

Pour sécher le grain on a besoin du soleil.

Lilalaï-lilalaï !

La procession faisait le tour des maisons du village, où chaque famille faisait une offrande comestible. Ensuite, toutes les femmes qui avaient pris part à la procession visitaient avec l'effigie tous les lieux saints du village, et pour terminer le rite, partageaient entre elles les provisions offertes.

Dans le village de Kourag, on confectionnait de même manière deux effigies **бугьунчIа**, l'une habillée de vêtements masculins et l'autre de vêtements féminins, et on chantait en les promenant à travers le village :

Че бугьунчис хьур канди,

Хьуриктарис рахь канди,

Рахьвар-вазарварт хьурай,

Диф-кьиривур ахкь хьурай.

Nos bougountchi veulent de la farine,

Les villageois veulent du soleil,

Que Soleil-Lune viennent chez nous,

Que les nuages s'en aillent de chez nous.

À Bourshag, l'effigie masculine était nommée Shaban, et la féminine, Barkintsaï. En plus des formules rituelles mentionnées, on formulait le vœu que le soleil aussi jaune que la robe de Barkintsaï vienne et pardonne les péchés commis par les gens. Après le tour du village, la procession partait vers la sépulture du cheikh, où le rite s'achevait, selon la tradition. Les gens priaient près du tombeau du saint, demandaient de pardonner les péchés de quelques personnes coupables, selon eux, de la longue absence du soleil, demandaient le beau temps, distribuaient la nourriture récoltée pendant la procession parmi les processionnaires et se séparaient.

À Beduk on pétrissait et cuisait un grand pain que l'on donnait aux hommes qui priaient devant le lieu saint. Après ce rite, tous le monde regagnait sa maison avec la certitude que, le lendemain le soleil reviendrait.

Parfois au port des effigies se substituait la promenade d'un homme masqué et déguisé ; l'assistance prononçait les mêmes paroles que pendant l'invocation de la pluie, mais à la place du mot «pluie » on disait « le soleil ». Par exemple, les processionnaires du village de Missi chantaient « notre bougountche a besoin du village, les villageois ont besoin du soleil ».

À Bourshag en outre, le soir avant le retour du berger avec le troupeau de vaches les gens se réunissaient sur la place du village qu'il devait traverser. Un bûcher était préparé en avance. À son apparition, on allumait le feu et ensuite toute l'assistance demandait au berger qu'il saute à travers le feu, tout en récitant les prières adressées à Allah, que le soleil revienne. Le berger récitait une prière à son tour et sautait plusieurs fois à travers le feu. Dans ce rite transparaît de nouveau le rôle très particulier du berger, garant de régénération. Comme pour l'appel de la pluie, on s'adressait à un représentant habilité à cette tâche, non plus une personne du toukhoum Pashi mais celle du toukhoum Bekkaev. Il était convenu que son intercession serait agréée pour l'invocation du beau temps. La condition était de griller une quantité importante d'orge et de la distribuer parmi les villageois. Le choix de la céréale est symptomatique, l'orge étant une plante endémique au Daghestan, nourriture locale depuis la nuit des temps sous forme de grains grillés. Le feu qui servait à la griller symbolisait le soleil qui devait ainsi revenir pour chauffer les épis.

À Beduk, on habillait une grenouille en robe jaune et on la laissait partir. Ce geste devait montrer à la divinité que la demande du soleil concernait non seulement les hommes mais également les reptiles. À Bourkikhan, pour invoquer le soleil on accrochait une grenouille vivante sur la gouttière de la mosquée. On confiait ce procédé à un homme « connaissant trois mères » (trois générations ascendantes). Z. Tarlanov voit dans ce rite la survivance du totémisme. Mais il se peut également que les Agouls se libéraient ainsi de ce « créateur de l'humidité » parce que dans les représentations daghestanaises, on assimilait la grenouille à la production de la pluie, et par sa mise en état d'isolement et de suspension entre le ciel et la terre on éliminait la cause. Selon le principe de la magie imitative, la terre était censée se dessécher comme la grenouille qui, ainsi suspendue se déshydratait et devenait sèche. À la saison printanière et estivale les Agouls redoutaient particulièrement la grêle, c'est pourquoi ils recouraient à la magie pour s'en prévenir et protéger leurs plantations.

Poésie

Шаб пуна адифттавуй,
Bien qu'appelé, tu n'es pas venu,
Дайдина мун киндавуй,
Sans venir, tu ne pouvais pas,
Вун хулари адавуй,
Tu n'étais pas à la maison,
Зе йиркI гьич сакиндавуй.
Mon cœur n'est pas tranquille.

***

Гьава сувал але ибхь
Sur une haute cime, la neige
Вун фидегьан джагварде
Est comme toi, blanche
Йис кканеттис дахье руш
On voulait te marier mais on ne l'a pas fait, jeune fille
Вун фидегьан пушманде.
Que tu es triste.

***

Вун хулади вере рекъ,
Toi, le chemin vers la maison
Ире тукарин хьурай,
Tu te couvriras de fleurs rouges
Ве лекар иши мукьар,
Les lieux foulés par tes pieds,
Къизилари ацIурай.
D'or qu'ils soient remplis.

***

Вун адава - рагъ адава,
Sans toi – le soleil n'y est pas
Вун адава – ваз адава,
Sans toi – la lune n'est pas là,

Вун адава - бахтт адава,
Sans toi – le bonheur n'est pas là
Вун адава Іьумур ккандава.
Sans toi, je ne veux pas vivre.

***

Дуьйил экьвас ккидайчин,
S'il ne m'est pas donné de vivre sur terre,
ІуькІеригІ тук дахьурай,
Qu'il n'y ait plus de fleurs dans l'herbe
Вун хъудавай хьас ккейчин,
S'il ne m'est pas destiné d'être avec toi,
Зас дюньяра дайирай.
Tout un monde que l'on ne me donne pas.
ТегІди лекар амаша,
Avance d'un pas rapide,
Агудехьан амаша,
Ne t'arrête pas chaque fois que tu me vois,
Хье Іуйин дарди хІелар,
Nos tristesses et nos peines,
Гьал ахъакъас яваша.
Arrête-toi maintenant et raconte.

***

Вун суварин джейран э,
Tu es le cerf des hautes cimes,
Вун ругъу хьеттин рух э,
Tu es le fleuve d'eau fraîche
Вун аргвай, улар атай,
Te voyant, à te regarder
КІилин Іуьумур весе.
Toute une vie passera.
Вун агъай зун руцуне,
Parlant de toi, je cherchais

Вун агъай дюйил хьуне,
Parlant de toi, je suis né,
Ве кканевел ушуна,
Lorsque ton amour est passé,
ЙиркIурулас гьикуне.
Je l'ai jeté du cœur.
Гьава сувар гъазе вея,
Les hautes cimes verdissent,
Рушан яшар бегьем вея,
La jeune fille pousse,
Тин агъаттар ппара вея,
Multiples sont les prétendants,
Фи батIарду агъул шибер.
Que sont belles les filles agoules.

Chant rituel
ГIедатарин мегIни

Бисмилагьи рахIмани рахIим,
Au nom d'Allah Très Haut et miséricordieux,
АцIун баракат хьурай,
Qu'il y ait beaucoup de moissons bénies,
БатIар ягь хьурай,
Que le jour soit bon,
Джанди сагъвел хьурай,
Que la santé soit dans le corps,
ДжIуре исара,
Et l'année prochaine
Аллагьди кумак акьурай.
Qu'Allah vienne en aide !
Шатти завал хьурай,
Que la récolte se fasse dans la joie,

Завал хьу кьур,
Le blé que l'on a récolté,
ЦIакIинарис Iэлеф хьурай,
Pour le manger au mariage,
Идже курарис хьурай,
Qu'il serve aux bonnes œuvres,
АцIун баракат сасра исасра,
Beaucoup de bénédictions l'année prochaine,
Баракат ис хьурай,
Que l'année donne beaucoup de récoltes,
Гашар дахьурай,
Qu'il n'y ait pas de faim,
Ппара угъална, рагъ дахьурай.
Que la pluie et le soleil ne soient pas trop abondants !

La nuit du printemps
Хьидин Iуьш

Зе итталар цIайис хьурай,
Mes maladies qu'elles aillent au feu,
Зе джандис сагъвелар,
La santé vient à mon corps,
Сагъвел хьурай,
Que la santé soit,
Гьава цIа хьурай,
Que le feu soit haut,
ИбгIа ягъар хьурай,
Que les jours chauds adviennent,
Iайвелар дахьурай,
Que le malheur et le mal disparaissent,
Иджвелар хьурай!
Que le bien abonde !

Lamentation

Iэшал

Джан бабан, гIаьзиз кIиркI !
De ta mère le fils chéri, malheureux,
Фас хьефегьан зас вун?
Pourquoi t'ai-je enfanté ?
ТегIди дюньяйилас ушуф,
Tôt tu es parti pour l'autre monde,
Фас хьефегьан бабас,
Pourquoi es-tu né à ta mère,
Некъдин гIазабар агвас ккееф?
Qui doit voir les tourments de l'autre monde ?
Байат хьурай варха ватан,
Soit maudite, terre étrangère
Ккане кIиркI кIес акъуф.
Qui a tué mon fils,
Джан, бабан, джан!
Chéri, de ta maman, chéri !

Invocation à la pluie

Я, Аллагь, угъал угъурай!
Ô, Allah, que la pluie tombe,
IуькIерис хьед ккандяя,
Les herbes ont soif,
Гъазе хуппурар рукъая,
Les champs verts se dessèchent,
Дагьарар рукъая,
Les monts se dessèchent,
Рукъуная майданарил IуькIер,
L'herbe sur la plaine est sèche,

Хуппурарис хьед ккандяя,
Les champs veulent de l'eau,
ІуькІер кегъучІас,
Pour que l'herbe pousse,
Я, Аллагь, угъал угъурай!
Ô, Allah, que la pluie tombe !

Invocation au soleil

Рагь адирай!
Que vienne le soleil !
Угъалар хъаттархьурай,
Que les pluies s'arrêtent,
Къирибур алдикурай,
Que les nuages s'en aillent,
ИбгІа ягъ хьурай!
Que le jour soit ensoleillé !
Час рагъ ккандяя,
Nous désirons le soleil,
Іуьши – угъал, ягъуйи – рагъ,
Pluie pendant la nuit, soleil pendant le jour,
Я, Аллагь, акье гьагиштти!
Ô, Allah, fais qu'il en soit ainsi !

Гьемишанди гIул кканди,
Que l'été soit toujours,
ГIулин цIантукар кканди,
Que les fleurs fleurissent
ЦIантукаригIас руцай,
Au milieu des prés
Ширинди гъургъас кканди.
Parler d'amour.

***

Гьава суван кIиларил,
Sur les hautes cimes
Угъафе джагвар ипхьер,
La neige blanche tombe,
Хьин суман кьехIеларил,
Le sort des nôtres,
Руцафе ягъар, Iуьшар.
Bien du malheur arrive.

***

Ккелахъан угъал вея,
Berger, il pleut,
Литикес чардах акъе,
Fais une tente de ton manteau,
Ле вас ккане руш гьая,
Ta bien-aimée se marie,
Уликес булах акъе.
Fais une source de ton œil.

Au sujet de la mère

Бабахъас

Бабан Іуьмур Іуьссе хьуне,
La vie de ma mère est passée,
Акьу джафа гІачушуне,
Tous les efforts sont vains,
Саср айин руш багу хьуне,
Une fille étrangère lui est plus proche,
Ккане кІиркІас вун ругъуне.
Son fils bien-aimé la hait.
Нахьи бабан джафабур,
Où sont les tourments et peines de sa mère,
Ругуас аттивуттар,
Arrachés de la terre,
Нахьи бабас хІуьлматар,
Où est sa reconnaissance,
Хал бадалди джикІиттар.
Pour la maison que j'ai cherchée.
Заманайихъ хъуттурфуна,
Regardant les temps,
Джигьилар эхІмакь хьуне,
La jeunesse est mauvaise,
Хумбарихъ хъучушуна,
Ils écoutent leurs femmes,
Бабас хал исал хьуне.
Pour sa mère, la maison est devenue étroite.

Chants de mariage

ЦIакIинарин мегIнибур

ЦIакIинар аркьаттарис,
Ceux qui se marient,
ЦIакIин нубарак хьурай,
On les félicite de la noce,
Дакъуна аметтарис,
A qui n'a plus qu'à jouer,
СэIет иджеф хьурай.
Bonne chance !

***

Верехаб ягъур хьурай,
Si tu marches, bonheur à toi,
Алайшивус багъ хьурай,
Où tu t'arrêtes, qu'un jardin se dresse,
Алайши багъарикес,
Dans ce jardin où tu t'arrêteras,
ЮркIурас мурад хьурай.
Tu rencontreras ton bien-aimé.

***

Шаб шибер гIулар вея
Allons, les filles, l'été arrive,
Тукарис лекар йирхIас
Pour se promener parmi les fleurs,
IуьмурарI дахи вея
La vie passe vite,
Мурадар бегьем акьас.
Accomplissez vos souhaits !

***

Гюнна верхIер уцая,
On fauche les herbes dans les champs,

Парзарил ул руцая,
Mon regard te cherche,
Парз давIаф улис даргвай,
Ne t'ayant pas trouvé,
ЙиркIв Iэшали арцIая.
Mon cœur est chagrin.

À ma bien-aimée
Ккане рушас

ТIубухъ тIубул хъикIучин,
À te mettre une bague sur le doigt,
Вун ниятил гъузучин,
Tu insisteras sur tes fiançailles,
Ве бабас миннат акьучин,
S'il faut prier, supplier ta mère,
Адесев вун, ккане руш?
M'épouseras-tu, ma bien-aimée ?
Зе йиркIвурас вун кканде,
Tu appartiens à mon cœur,
Ле ве бабас гIундукь кканде,
Ta mère veut être derrière ton dos,
Ахъакьуна дарди-хIелар,
Raconter ses chagrins et ses peines,
Зас вун хъай гьишас кканде.
Je veux m'enfuir avec toi.

Légendes

«ФатIима-дагьар»

Fatima-la-montagne

Хьуне агъа хьундава агъа са Фатима агъа руш.

Il était une fois une jeune femme nommée Fatima.

Хъахьунай михъ чуппара, шуйра, душманар адистти.

Avant que les ennemis viennent, elle avait des frères et un mari.

Адигуна душманар, атун хизанара, ушунай ФатIимайин шуй укъас гебрихъай.

Lorsque les ennemis vinrent, le mari de Fatima partit pour les combattre, en laissant sa famille.

КIинай душманари шуйра, чуппара ФатIимайин, ккедихьунай мин хал мукьра.

Les ennemis tuèrent le mari et les frères de Fatima et détruisirent leur maison.

Кканхьунай мебрис микра келхъанас.

Ils ont voulu l'humilier aussi.

Ме гьишин ушунай дагьарарилас.

Elle s'est enfuie dans les montagnes.

Рукьуная ме са дагьарихъди, гидас вере мукь ахьуна адава, кьабахъ хъахьунай душманар.

Elle arrive à la crête d'une montagne, rien que le précipice devant, les ennemis courent derrière.

Миштти пунай ми дагьарихъ рукьугун.

Arrêtant, elle s'écria :

« Шуй шаламин саяра джикIес хьасе, чуппарин некьвдин ттаргъун ссара хьасттава ».

Personne ne m'est plus cher que mes frères et mon mari, je n'ai d'autre place qu'avec eux.

Гишттира пуна алайшинай ме дагьарилас.

Cela ayant dit, elle se jeta dans le précipice.

Гьате гунан хаб, те дагьарис агъа ФатIима-дагьар.

Depuis lors, cette montagne s'appelle Fatima.

« Маликарихъас »

Au sujet d'une lignée

Ахьунай са касиб хьир ФатIимат агъаф.

Il y avait une femme pauvre qui s'appelait Fatima.

Джалабура суман лирханф хьунай ме, ам хулаъ фера ахьуна адава.

Elle travaillait comme tous le monde, mais sa maison restait vide.

Хъахьунай михъ са бицIи руш на кIиркI.

Elle avait une petite fille et un petit garçon.

Гебура атун хулаъ ушунай ме джала хумбарихъай аяраккди ху уцас.

Elle partit au champ avec les autres femmes pour faucher, en laissant les enfants seuls à la maison.

Диф айе ягъ хьунай, ичира ушунай мебур.

La journée était brumeuse, mais elles partirent tout de même.

Мис учин уцубагьас унихьуна адава саебри шаб вес пегъелди.

Le travail la prit tellement qu'elle n'entendit pas les autres femmes qui l'appelaient pour rentrer.

Ме мисаъ ами Iуьш хьунай.

Pendant ce temps, la nuit tomba.

ТегIди кей учIунай ме рекъуь.

Elle s'engagea vite sur son chemin.

Сулхумдин улудигьди рукьугун унихьунай мис, учис джинарари унархъай.

Lorsqu'elle parvint à un endroit, elle entendit les esprits qui l'appelaient :

« Вартт вере гагь андава

« Tu n'as plus de temps pour remonter,

Ахтт вере гагь андава

Tu n'as plus de temps pour redescendre,

Араб Амай андава

Tu n'as plus où aller,

Чахъди алайш ФатIимат».

Viens chez nous, Fatima ».

Гебур унихьуф, тегIдикей хаб алддаркай, ушунай ме хулади, дьгIебура аркьай.

L'ayant entendu, elle presse le pas et, sans se retourner, court vers la maison, priant.

XIур гьучар хьегун, хаб алдаркунай ме, мин лекарихъ хъахьунай къизилдин Iуьрджен.

Lorsqu'elle se retourna, en voyant le village, elle trouva à ses pieds un lingot d'or.

Гьате гунан хаб, хьуне агъа маликарихъ девлетар.

Depuis lors, sa lignée devint riche.

Les locutions

Гардандиъ къан архьас//ахьас

Vengeance ; littéralement « avoir du sang à la gorge / avoir une dette de sang non réglée ».

Гикк ккея неккар ягIай

1. Manipuler quelqu'un comme une corde ; 2. Calculer par avance le résultat de l'affaire (littéralement « connaissant combien de lait on peut traire »).

Ги (ти, ми) петтилас тичра дава мичра

Obéir à quelqu'un aveuglement (ne pas bouger d'un crin de ce qu'un tel te dit).

Гъайщина алирхIучира, фера кидава//фера вереф, джиркIеф адава

Peine perdue (littéralement « rien n'y peut même si tu te lèves et te cognes la tête »).

Гъилар дуга кьецI

Première aide, le bras droit (lit. la pince qui protège de la brûlure).

Гъиларил алгъикIуна ухIас

Traiter avec le plus grand soin (préserver comme la prunelle de l'œil).

Дагин дахъичин руджран хатириъас хъунара

Faire des concessions, céder, respecter celui qui ne le mérite pas, à cause de circonstances particulières. Littéralement « si ce n'est pour un âne, au moins pour sa queue ».

Даги гIа ахттилат акъас

Parler de l'âne, plaisanterie. À l'origine de cette tournure, l'histoire d'une famille pauvre qui décide de marier son fils. La nuit, lorsque le fils dort, le père et la mère se disent discrètement qu'il va falloir vendre leur âne pour pouvoir marier leur fils. Or le fils ne dort pas et écoute toute la conversation. Le lendemain, ne sachant comment aborder ses parents sur la pressante question du mariage, il leur dit « et si on parlait de l'âne »...

Дадан мал суман кквал акъас

Partager avec équité le bétail paternel.

Дахъе гIурии дуджу гуни недотепа

Farine mal moulue donne pain mal cuit.

Джандилас гъил гъушуна

Avancer sur le fil de l'épée pour quelqu'un d'autre ; risquer sa vie pour autrui.

Джандиъас уз адайшуне
Les frissons traversent le corps (la chair de poule).

Езанин хул тичра ккеттверефе, мичра
Le sillon labouré dans un sens, revient dans un autre (telle question, telle réponse).

Ери джилариъ авес
Pénétrer les sept terres, s'effondrer de honte.

Завриди агъавес, шад хьуна
Se lever au septième ciel, se réjouir.

Proverbes et dictons

Багулив хIаф фудахаб, хIа гъвандивас хабар гъушан.
S'il n'y a personne de plus sage que toi à tes côtés, demande conseil à une grande pierre.

Идже къунши – вархал але чIучIулас идже э.
Bon voisin vaut mieux que frère lointain.

Касибди – ахиранф йисе, девлетлу – ахиранф фаттивасе.
Le pauvre vous offrira tout ce qu'il lui reste, le riche vous prendra tout ce qu'il vous reste.

IэрабайигI гIучIуна гIурар фарцанфттава.
On ne peut attraper un lièvre en étant assis dans la voiture.

Манатар фадихьай кепекер фамарцан.
Quant on jette les gros billets, on n'économise pas sur les pièces de monnaie.

Маркьа Іайвел – хьастта иджвел.
Ne fais pas de mal, sinon tu n'auras pas de bien.

Іайвел акьас рехІете иджвел дала.
Il est plus facile de faire du mal que faire du bien.

Иджвел кІвалас ве, Іайвел кІвалди илгванде.
On oublie le bien, on se souvient toujours du mal.

Іайвел дагудегьен, иджвел ягІарвейдава.
Sans avoir été tenté par le mal, on n'apprécie pas le bien.

Фун ацІун джуьреттин хуладала, учин гІана идже э.
Mieux vaut faim chez soi que satiété chez autrui.

МадиркІа тІакьвар – ниъ гъайшасе.
Ne fouille pas la crasse, pour que l'odeur ne se lève pas.

БатІар суратилас хьед ухафттава.
Le beau visage ne rassasie pas.

Іайвел душмандисра дагурай.
Même à un ennemi on ne souhaite pas de mal.

Мелхъван къуншил, рукьасе кІилил.
Ne te moque pas de ton voisin, sinon il rira de toi à son tour.

Учин макур, учин лекаригІ гІараджасе.
Qui pousse au fossé y cherra le premier.

Аллагьди дайиф гуджуникестти гъушанас верефттава.
Ce que Dieu donne, on ne peut le prendre par la force.

Аллагьди ликIиф кIилил рукьафе.
Ce qui est prescrit par Allah, surviendra.

Iае инсан рекъуьра гьачадархьурай.
Que l'homme mauvais ne vienne pas sur ta route.

Iаре бадрайи ппара унар аркьафе.
Seau vide résonne davantage.

АцIуттис гашинф аргвафттава.
Rassasié ne voit pas affamé.

Бурджари хал ккеттархьас аркьа.
Les dettes détruisent les maisons.

Вас аIеф акьуттис вун иджеф акье.
Réponds par le bien à celui qui t'a fait du mal.

Гъулан са вазала кIилди ис ухIафе.
Un mois d'été fait manger toute l'année.

ТегIде нецIв хIуьлиди рукьафттава.
Jusqu'à la mer jamais torrent ne va.

ЦIегь ушу дагьариъас мудурра весе.
Sur les rochers où passe la chèvre, le chevreau passera aussi.

Дузди ях, дузди шаб
Va droit, et reviens droit.

Дустт фацас рехIет э, ухIас джафа.
Il est facile de trouver un ami, il est difficile de préserver l'amitié.

Ттуттуна пуна, гьилин тIубар гьархьафттава.
Tes doigts ne disparaîtront pas, même si tu les secoues.

Иджеф маркьа Iаеф дагвас
Ne fais pas de bien pour ne pas voir le mal.

Маллабур ппара хьудегьан, мазгит ккеттархьафе.
Trop de mollahs, mosquée en péril.

МаслихIат адавуса баракат верефттава.
Là où il n'y a pas d'amitié, il n'y aura pas d'abondance.

Ма агъаф уджузди аргвафе.
La main qui offre n'a pas de prix.

Мез акье, йиркIв маирцIан.
Parle avec ta langue, n'ouvre pas ton cœur.

Les contes

ХIуч на сул
(*Le loup et la renarde*).

Хьуне агъа хьундава агъа хIуч на сул.
Autrefois, un loup et une renarde vivaient ensemble.
Къахьунай мебрикъ са уьтан бучка.
Ils possédaient un pot de miel.
Сулас гьате хъумехIел куьчIай хьуна адава.
La renarde n'arrivait pas à se tenir en place, à cause de ce pot.
Iудара экьуна хьунай мебур хулаъ, са арайилас сула руджуралди такъ-такъ акьунай.
Assis tous les deux à la maison, un moment la renarde frappe deux coups avec sa queue.
Такъ-такъ акьугъилди сул тегIди хьун ушунай раккахъди.
On a frappé ! La renarde va rapidement voir à la porte.
Учис э пунай унархъаф хевусади ттур алиянас.
« On m'appelle voir pour donner un nom au nouveau-né ».
Ушунай ме гишттира пун.
Ayant dit, elle part.
Сул тегIди хьун ушуна, IуьтIунай уьттун вартталас.
Elle s'en est allé vite pour dévorer le haut du pot.
Хулади адинай ме.
Ensuite, elle rentre à la maison.
– Фи ттур алийине хеттил-пунай хIуча.
– Quel nom a-t-on donné au nouveau-né ? demande le loup.
– Варттал багв-алийине пунай сула.
« Le haut » — répond la renarde.
Хаб сабцIи арайилас, акъуная сула руджуралди такъ-акъ.
Quelque temps après, la renarde frappe de nouveau.

Хаб ушуна IуьтIун уьттра, адинай ме.

Elle va encore pour manger du miel, et rentre à la maison.

Мегелай агъа пунай, яIан.

Cette fois, dit-elle, on lui a donné pour nom « le milieu ».

Хаб са вахтт кеттушун, хъирхIунай раккахъ.

De nouveau, dans quelque temps, elle frappe.

Хаб гъайшин ушунай сул, адигуна мегелай агъа пунай кIен.

De nouveau, la renarde se lève et s'en va ; en rentrant, elle dit — celui-là, on l'a nommé « le fond ».

Ге бура акьун IуьтIунай сула кIилди уьтт.

Ainsi, la renarde a mangé tout le pot de miel.

ХъучучIунай хIаягъар.

La fête arrive.

Див пунай сула хIучас аттфаша хье уьтт.

Va, dit la renarde au loup, sors notre miel.

Ушунай хIуч, хаб фера фадай адинай.

Le loup s'en va chercher le miel et rentre bredouille.

Андава пунай ми сулас уьтт.

Il n'y a plus de miel, dit-il à la renarde.

Гьин найчве пунай сула уьтт, вун IуьтIунафе нанди айчира.

Où est passé le miel, dit-elle au loup, c'est toi qui l'as mangé !

ХIуч хъучIучIунай хIупурар аркъай учи IуьтIун дава агъай.

Le loup se met à jurer qu'il n'a rien mangé.

Фишттира хъугъуна дава михъ сул.

La renarde ne veut pas le croire.

– Шаб пунай ми хьин рагъу гьекьвас, хьинан фунилас уьтт алгъадичин, гьети э уьтт IуьтIуф.

– Couchons-nous au soleil, dit la renarde, celui dont le ventre exsudera du miel, l'aura mangé.

– Хьурай – пуна хIучара.

– D'accord, dit le loup.

Гишттира пуна, Iудара экъунай мебур рагъукк.

Ayant dit, ils se couchent tous les deux sous le soleil.

Са арайилас агунай сулас учин фунил уьтт, тегIди-тегIди алттивуна учин фунилас, китIишинай ми хIучан фуник.

Quelque temps passé, la renarde aperçoit le miel paraître sur son ventre ; l'ayant ramassé vite-vite, elle en enduit le ventre du loup.

КетIунай хIуч, агунай учин фунил уьтт, ге кетIуф суман кетIунай сулра.

Le loup se réveille et voit du miel sur son ventre. En même temps, la renarde aussi « se réveille ».

Вуне – пунай ми хIучас кIилди уьтт IуьтIуф.

C'est toi, dit-elle au loup, qui as mangé le miel.

Гъушун са хIа кIашра акъихунай хIучахъ.

Elle saisit un gros bâton et court derrière le loup.

Касиб хIучас ферадай тIап гIаттар хьунай.

Le pauvre loup a reçu des coups pour rien.

ДалуькIе мукь

L'immortalité

Parabole

Хьуне агъа-хьундава агъа са дад на баб. *Il était une fois un père et une mère.*

Хъайуйи агъа гебурихъ са кIиркI.

Ils eurent un fils.

КIиркIан вей уйи агъа цIехьибу-цIеекьу исар.

Le fils avait treize ou quatorze ans.

Сагелай гин дад вейхьунай кIиф икIавусади.

Une fois, le père allait à un enterrement.

Ге кIиркIра ахъихьунай гихъ.

Le fils courut derrière lui.

Дад аларцун адинай хаб.

Le père rebroussa chemin et rentra à la maison.

Дадан фикир хьунай вес джуьре рекъди.

Le père décida de prendre une autre route.

Ге кIиркI хабра ахъихьунай.

De nouveau, le fils courut derrière lui.

Хуппай агунай ге кIиркIас кIиф икIагъилди, фиштти руг алчархъайчин.

Le fils vit comment on enterre les défunts.

Хулади адигун, пунай ми дадас, хьина кIигун гьегиштти эв икIаф.

En rentrant à la maison, le fils demande à son père : lorsque nous mourrons, serons-nous aussi enterrés ?

Дада пунай, силебар хъуьхъве хьегун, чIарар джагвар хьегун, хьинра кIесе.

Le père dit : lorsque les dents seront jaunes et les cheveux seront blancs, nous mourrons aussi.

КIиркIа ккандава пун, ушунай хулаас, руцас далуькIе мукь.

En disant qu'il ne voulait pas mourir, le fils quitta la maison pour chercher un lieu où l'on ne meurt jamais.

Ушунай ме, ушуная, рукьуная са даради.

Il alla, il alla, et arriva vers une forêt.

Гисаъ гьучархьунай мис са нахшир, вец суманф.

Là il rencontra une bête qui ressemblait à un taureau.

Вецуна хабар гъуюгун, ми пунай, гьемиштти вефе, далуькIе мукь джикIенас.

Lorsque le taureau le demanda où il allait, il répondit qu'il cherchait un lieu où l'on ne meurt jamais.

КIиркIа хабар гъуюнай мивас, мус люкIефчин ге нахшир.

Le garçon demanda au taureau quand celui-ci mourrait.

Ги пунай, гьаме дарар зе кIарчари ацIугун, зун кIесе.
Le taureau répondit : lorsque cette forêt sera couverte de mes cornes, je mourrai.

Ушунай ме хъара, гьучар хьунай, мурцIарин нахшир.
Il continua et rencontra un animal à plumes.

Гира пунай, гьаме сувар мурцIари ацIугун, зун кIесе.
Il dit aussi : lorsque ce lieu se remplira de mes plumes, je mourrai.

Мертти гIеджибанангъилди хьун вей хьунай ме хъара.
Le garçon se sentit encore plus mal mais continua d'avancer.

Вей, вей, рукьунай ме са мукьуйиди, хIур суман вусади.
Il marcha longtemps et enfin arriva dans un village.

Ге хIуриъ ахьунай Iу инсан.
Dans ce village il rencontra deux hommes.

Гебри пунай мис, вун рукьуне пунай далюкIе мукьуйиди.
Ils lui dirent : tu es venu dans un lieu où l'on ne meurt jamais.

Экьунай ме гебрихъай ацIун вахттуни. Ккеттушунай агъзур исар.
Il vécut avec eux pendant très longtemps. Plusieurs millénaires passèrent.

КIвал хьунай мис учин дад на баб.
Il se souvint de son père et de sa mère.

ХIезур хьунай ме рекъуь учIас.
Il s'apprêta à prendre le chemin.

Ге Iу инсанди йинай мис хьибу гьеч.
Ces deux hommes lui donnent trois pommes.

Вас читин хьу вахттуни, IутIан пунай.
« Lorsque tu auras de la peine, mange ces pommes. »

Вей, вей гьучар хьунай мис мурцIари ацIу сувар, люкIей нахшир ахьунай. *Arrivé à un endroit, il vit une multitude de plumes, c'était la bête à plumes qui mourait.*

Сакин акьун гера, IуьтIун са гьечра ушунай ме.

Ayant enterré la bête, il manga une pomme et continua son chemin.

Гьеч IуьтIуф, хьунай мин чIарар джагвар.

L'ayant mangée, ses cheveux blanchirent.

Гьегиштти гьучар хьунай мис кIарчари ацIуна дара.

Alors, il vit la forêt recouverte partout de cornes, la bête à cornes devrait mourir.

Сакин акьун ге нахшира, IуьтIун Iудпе гьечра, ушунай ме.

Ayant enterré cet animal, il manga la deuxième pomme, puis il allait continuer.

Хьунай мин силебар хъуьхъве.

Ses dents deviennent jaunes.

Рукьунай ме учин хIур а мукьуйиди.

Il arriva aux abords de son village.

ХIур аккуьшун ахьунай.

Il n'en restait que des ruines.

Са вархайил агунай мисс Iу инсан некьв рукIай.

De loin il aperçut deux personnes qui creusaient une tombe.

Гьучушун, хабар гъуюнай ми, гьанас рукIафе пун.

S'approchant d'eux, il demanda pour qui ils creusaient la tombe.

Гебри пунай, амеф чин Iуд э пунай, удигьай кIиттис рукIафе.

Ils répondirent : Il n'y a plus que nous deux, elle sera pour celui qui mourra le premier.

IуьтIунай ми хьибудпе гьеч, гьегисал димари кIинай.

Il manga la troisième pomme et mourut sur-le-champ.

Les dictons et présages populaires

Шиниккв иттар хьасттава, Іуьлдеккиндикк гуни кичикІухаб.

Pour que l'enfant ne soit pas malade, on dépose un morceau de pain sous son oreiller.

Іаре Іаб даркьанфттава, шиниккв иттарверефе.

Il ne faut pas bercer un berceau vide, sinon l'enfant sera malade.

Хулаъ, хуна шиниккв авусаъ, Іэк кикІуна артафе.

Dans la chambre du nouveau-né la lumière doit toujours être allumée.

Хуна шиникквдин чаппар, Іуьши раккагь артафттава.

Il ne faut jamais laisser les couches du bébé en-dehors de la maison pendant la nuit.

Зав кура вахттунихъди аргва эмкІер, аларкьваттаре.

Rêve de l'aube s'accomplit toujours.

ЭмкІикес аларгу кІур агугун, луькІефе.

Rêver d'un arbre tombé est signe de mort.

Хал джикагун, хьиригилди хула ае инсанарин лекарик кеттафттава, гебрин Іуьмур джикъе верефе. *En balayant le sol, il ne faut jamais toucher les pieds des hôtes qui sont à la maison, sinon leur vie se raccourcira.*

Шиникквариc хьиригилди атафттава, иджевелис дава.

Ne pas punir les enfants avec un balai, ce n'est pas bon.

Инсанди сивар дархъагуна, ге гьанасчира кІвал вея.

Quand un homme bâille, quelqu'un se souvient de lui.

Инсанди гІемчибур аркьагуна, гис рукъалинф аркьафе.

Si un homme éternue, quelqu'un est en train de le maudire.

КІиф идикІуна, гуни Іэлефттава.

Il ne faut pas commencer à manger avant que le défunt soit inhumé.

МучІанангуна бурджуни пул ирцІанфттава.

Il ne faut pas prêter de l'argent après la tombée de la nuit.

Гъархьуна, ахъухьуна инсандилас, алдучIафттава.

On ne doit pas enjamber un homme endormi ou couché.

Хуларин багулив бугьуйи унар аркьагуна, идже верефттава.

Si pendant la nuit un hibou hulule près de la maison, il faudra s'attendre à des problèmes.

Гъуй ахъилангуна, фушчинара луькIефе.

Si le chien hurle, quelqu'un va mourir.

Ве кIумпIар угагун, вас гьаначира чIалар агъафе.

Si tes joues sont en feu, quelqu'un dit du mal de toi.

Гуни сурат багвди ахтт аркьафттава, гунагье.

Il ne faut pas poser le pain à l'envers, c'est un péché.

КIинаттис эмкIикес пул йигуна, идже верефттава.

Si on rêve d'avoir donné de l'argent à un parent décédé, c'est un mauvais présage.

КьецIу лекари гIур тIиршанфттава, баракат гуланфе.

À pétrir pieds nus la pâte on fait partir le bien.

ЧахIпил гъили гуни гъуланфттава, баракат гуланфе.

Si l'on prend le pain de la main gauche, la richesse tarit.

Гитан а хула, ппара шиникквар верефе.

Maison qui chat abrite pleine d'enfants sera.

Lexique agoul-français

А

абаб	tante
абади	souhait / vœu
абат	éternel
абдал	sot / imbécile
абиранг	bleu clair / bleu ciel
абурлувел	honneur
аванкIул	front
авчи	chasseur
авчивел	chasse (*avec chien*)
агваркIас	montrer
агвас	voir
агIай	escargot
агъ	cuisse
агъзур	mille (I.000)
агьали	population
агьил / Iаджид	pauvre
агьрам	levier
агъул	agoul
ад	gloire
адабият	littérature
адад	oncle
адемин	mari
адес	arriver / venir
аджугъвел	fureur
ажугъсуз	doux
ажукъ	rivalité
айван	terrasse
акьас	faire
алайхьас	précipiter

алайхьас ôter
алархьас tomber
алгьихьас soulever
алдихьас jeter
алихьас mettre
Аллагь Dieu
алранг rose
алцанас peser
алчагъ gredin
алчагъвел bassesse
алчихьас jeter
ама mais
аме rester
аран plan (*surface*)
арбягь (эрбягь) mercredi
аркьая faire
архIас tondre (*les moutons*)
арха parenté
аста lent
ахс aube
ахттигьар дайис interdit
ахъихьас poursuivre
ахIаф grand
ая être
аяф ayant

Б

баб mère
багагь / багаь demain
багам matin
багулив auprès de / à côté de
багъ jardin

багъри	cher
бадбад	dinde
бадан	corps
бажарагълу	adroit
бакар	nécessaire
балугъ	poisson
балугъ фасуб	pêcher
баргьам	tunique traditionnelle des femmes
баркаллагъ	merci
бачI	patte
берхьем	robe
билбил	rossignol
бицIиф	enfant
булбул	rossignol
бурджлу	reconnaissant
бурунз	riz
бусеIет	aussitôt
бусракъ	tempête
бустан	potager

В

ваз	mois
варттал хьас	courir
вархаас	de loin
вархавел	distance
васият	testament
ватан	patrie
ватанагьли	compatriote
ватандаш	citoyen
ватанперас	patriote
варттал	dessus
вахт	temps

вегIз	sermon
велвела	tumulte
велед	enfant
верхь	peuplier
верш	cent (100)
вершпуф	centième
веф	ton / ta
виргул	virgule
вун	tu / toi
вун-зун	toutes sortes de choses

Г

гагьа	là (en bas)
гаджин	cruche
гами	vaisseau / bateau
гамиш	buffle
гандридж	givre
гап	paume
гаргар	sonnette
гарданбаз	collier
гардандин кьакь	cou
гардан кIил	épaule
гарч	moitié
гаф	conversation
гафар-чIалар	cancan
гафба-гаф	exactement
гаф-чIал	remarque
гаш	faim
гашинф	affamé
гвадж	nuque
геда	garçon
гедабур-рушар	génération

геджехайир	bonne nuit
гиран	outrager
гитан	chat
гуг	crâne
гугрум	fracas
гуж	force
гуджлу	fort / costaud
гуланас	se perdre
гунагь	péché
гуни	pain
гучI	peur
гучIай	craintivement
гучIаф	poltron
гуьдег	petit bufflon
гуьзел	belle femme
гуьзелвел	beauté
гуьзчи	espion
гуьл	fleur
гуьлге	parapluie
гуьлерш	colle
гуьлеятар	promenade
гуьлишан	clair
гуьрчег	svelte

Гъ

гъаб	brassée
гъавур	projet
гъавурди архас	comprendre
гъад	marteau
гъазеф	vert
гъалатI	faute
гъара	pillage

гъас	conduire
гъузас	attendre
гъул	été
гъурагъал	œuf
гъургъас	parler

Гь

гьава	air
гьавах	soir
гьайван	animal
гьал	maintenant
гьар	chaque
гъархьас	dormir
гьач	pomme
гьинкI	hoquet
гъушанас	acheter

ГI

гIайшуб	descente
гIанаъ	dedans
гIанаъ	au dedans / à l'intérieur
гIул	été
гIулана	en été
гIур	lièvre / lapin

Д

дабакь	fièvre aphteuse
даги	âne
дагьар	précipice
дад	père
дар	forêt
дадар-бабар	parents

дасмал	serviette
дегIви	guerre
дегIви аркьас	guerrier
дивас	fumer
дузди	tout droit
дукан	boutique
дукьум	couture
дукI	millet
дулег	rate
дуллугъ	salaire
дурахил	scie
дуст	ami
дустагъ	prison
дуствел	amitié
духтур	docteur / médecin

Дж

джаваб	réponse
джагварф	blanc
джакьв	oiseau
джалла	entier / tout
джегьелем	enfer
дженг	lutte
дженнет	paradis
джигар	estomac
джикIес	trouver
джирхас	démêler
джихер	poire
джумьгъе	vendredi
джуна	bande

Е

езид	traître
езидвел	trahison
елкан	voile
емиш	fruit
ерид	sept (7)
ерли	complètement
ерхьид	six (6)
ерчIуд	neuf (9)
ерIеф	large
ерIиди	largement
ехI	honneur
ехIсуз	malhonnête

Ж

s'emploie dans quelques dialectes ou dans des emprunts

жагварф	pale
жад	forge
жал	palissade
жаллатI	bourreau
жам	montant
жан	âme
жанлу	puissant
жасад	cadavre
жекъеф	court
жерехI	chirurgien
жиб	poche
жибинф	adjectif
жива	mercure
жида	baïonnette
жугъри	pêche (*fruit*)

З

зав	ciel
завал	détresse
зарар	dommage
зарбуна	vite
зас	à moi (*datif de* **зун**)
зегьмат	travail / effort
зерфел	tamis
зеф	mon / ma / mes
зибз	mouche
зиринг	rapide (*adjectif*)
зулум	violence
зун	moi / je

И

ибагIди	chaud
иблис	diable / démon
ибур	oreille
ибур тин	écoutez (*donnez l'oreille*)
ибурихъан	boucle d'oreille
ивур	oreille
идавс	prophète
иджеф	bon / amiable
икIас	enfoncer
инсан	homme
иреф	rouge
иркк	os
ис	an / année
истивут	poivre
итмин / итни	lundi
иф	cuivre
ихтилат	conversation

ицIул carpe
иъ sang

Й

йа ? comment ?
йиркIуралас вес oublier
йицIуд dix (10)
йркIв cœur
йркIуралас par cœur

К

кабилай lézard
кав grappe
кагъаз papier
кайвани épouse
калам chou
калима mot
калтуф pomme de terre
кан хьас désirer
канар vêtements
кантI couteau
кар fonction / travail / occupation
картуф pomme de terre
кваниш bracelet
кедикас réveiller
кек coq
кел agneau
керавел surdité
керкв ongle
кулак vent
курцIул chien
куче rue

Кк

ккан хьас	aimer
ккекк	coq
ккекку	coucou
ккети хьас	détruire
ккикку	coucou
ккукк	sommet
ккул	pelisse courte

Къ

къабах	courge
къадакъ	clou
къаз	oie
къарекь	peau
къари	vieille femme
къармах	crochet
къерекъел	pie
къунши	voisin (*nom*)
къупп	bec

Кь

кьабахъ	derrière (*postposition*)
кьабахъай вес	suivre
кьав IачI	coude
кьавалар	musicien
кьавкI	mite
кьалам	crayon
кьаратиген	plante
кьасустти	exprès
кьацI	pince / tenaille
кьел	sel
кьец	bouc

кьидибан hérisson
кьимат prix
кьиф entonnoir
кьудикь peau
кьукь genou
кьун bouc
кьур grains
кьуркь gorge
кьурукь grue
кьутI carotte

КI
кIаз soie
кIалив fromage
кIампур mâchoire
кIар obscurité
кIареф noir
кIарч corne
кIев voile de tête
кIедж papier / amulette
кIес mourir / tuer
кIенакк sous
кIиб mort (*nom féminin*)
кIил tête / crâne
кIур arbre
кIучI bouton (*vêtement*)

Л
лагьа là
лам humidité
ламус honneur
лап très / fort / bien

лапс plante
ларзал balcon
легIли perle
лезеф blanc
лек pied
лекI foie
лекун кIин talon
леIеф couverture (*lit*)
ликI écris ! (*impératif*)
лимун citron
лит bourka (*manteau caucasien*)
лиса là-haut
лиI aigle
луж troupeau
луф pigeon / colombe

М

мавун чаркв rein
майва fruit
маймун singe
мактаб école
малаик ange
малдар éleveur
малла mollah
мангъал fer à repasser
масса ицIас vendre
масхъ cerveau
маш joue
машмаш abricot
мез langue
меIни chant
милехъ ver

мирг cerf
мисаъ ici
миштти de cette façon
мугулин тIул côte (*anatomie*)
мусра jamais
муул lèvre
мухур poitrine
мухургьан tablier
муч obscurité
мучIеф sombre
муяд huit (8)

Н
найе? / найи quel ?
найч? où ? (*avec mouvement*)
накь hier
нанди? où ? (*sans mouvement*)
нар grenade (*fruit*)
нафт pétrole
некк lait
нетI pou
нецIв rivière
никех mariage
нис fromage

П
пази faucon
палут chêne
пенцI cil
пеI poule
пилев riz pilaf
пиша profession

пул argent (*monnaie*)
путул arrière-petit-fils

Пп
ппара très

ПI
пIа embrasser

Р
рагъ soleil
рази э d'accord
разивел accord / consentement
рази хьуб accord / entente
рама troupeau
рахI moulin
рахIатан vagabond
рекъ route
ризкь pain
руд intestin
рудж queue
рухуб naissance
рухI âme
рюхьес cuire

С
сабахIхайир bonjour (*le matin*)
сад un / quelque
сайигьа après-demain
сарин ombre
себеб prétexte / cause (*arabe*)
серг ail

сеIат montre (*arabe*)
сивин гъвад ciel
силеб dent
сирнавкIас nager
сиягьат voyage (*arabe*)
ссадвел union
ссум paille
сув montagne
сурIуш minuit
сут samedi
суфра table (*servie*)

Т

тагьна reproche
тагIай guêpe
тагIбир explication / interprétation (*arabe*)
тажир marchand (*turc*)
тажриба expérience
тал raie
таланчи brigand
талат mardi
тамбигь interdire
тахта lit (*persan*)
те ce… là (*pluriel*: **тебур**)
тиштти ainsi
ттун fil de laine
ттур nom
ттуфлибур chaussures
тук fleur
тухум *toukhoum* (clan familial)

ТI

тIабиIет	nature
тIавус	paon (persan)
тIибитI	raisin
тIинкI	goutte
тIуб	doigt
тIутI	mouche

У

угас	chercher
угъал	pluie
удигь	devant / en avant
удиягъ	avant-hier
ул	œil
улин	paupière
унетI	sourcil
урдег	canard
урч	veau
устадвел	art
устта	maître
усттул	table
ути	fer à repasser
утун	dos
ухьттанф	beau / bon
уц	**é**bullition
учи	moi-même, toi-même, lui-même

Уь

уьлке	pays
уьлчи	messager
уьхь	neige
уьтт	miel

Ф

файдиб	transport
фас ?	pourquoi?
фи ?	quoi?
фидехьен ?	combien ?
фира / фера	rien
фишттин?	quel?
фун	ventre
фун ацIуф	repu / nourri
фунин гутай	nombril / cordon ombilical
фуш?	qui ?
фушра	personne (*négatif*)

Х

хабар	informations / nouvelles (*arabe*)
хал	maison
халик	créateur
халича	tapis
хамис / хельмис	jeudi
ханжал	sorte de ravioli (*khinkal*)
харай	soie
хасият	caractère
хев	noix
хевел	naissance
хил	main
хил гъадив	excusez-moi
хилин гIан	paume
хилин кьав	aile
хин (-хи / -ху)	et / si
хурар	pois / petits pois
хурас	lire / étudier
хурд	poing

хурдул poumon
хуруб lecture
хут prune
хуттул petit-fils / petite-fille

Хъ
хъай вес accompagner
хъара addition (*restaurant*)
хъатрикI voleur
хъатI corneille / corbeau
хъач herbe de l'an passé
хъвагIанай corneille / corbeau
хъуссу visage / joue
хъуфуд cinq (5)
хъуфцIур cinquante (50)
хъучикас contraindre
хъюхъ nez

Хь
хьар four à pain
хьас être (*verbe*)
хьасттава c'est impossible
хьед eau
хьибуд trois (3)
хьид printemps
хьудана au printemps
хьижардад beau-père
хьижарчи belle-sœur
хьижарчу beau-frère
хьимцIур trente (30)
хьир femme
хьухьалар gants

XI

хIабав	grand-mère
хIабахъ	soir
хIад	étoile
хIамга	cristal
хIан	cour
хIанар	oignon
хIежибугъда	maïs
хIекал	amulette
хIекаят	conte (*arabe*)
хIекьф	vrai
хIекь кар	vérité
хIекъи	salaire
хIелсуз	faible
хIерф	lettre de l'alphabet
хIерчи	cousin / cousine
хIерчлу	adroit
хIефта	semaine
хIеч	pomme
хIеялу	modeste
хIисаб	compte
хIуб	mouton
хIуни	vache
хIур	farine
хIуч	loup

Ц

цац	l'an passé / l'année dernière
цул	automne
цулана	en automne

ЦI

цIаб	feuille
цIантук	pivot
цIехI	chèvre
цIицI	sauterelle
цIунтIа	rusé
цIуппи	fortement
цIурарин	tomber malade
цIуреф	vieux

Ч

чаб / чав	moi-même / toi-même / lui-même
чарккв	petit d'un animal
чарч	filet
чей	thé
чехир	vin
чи	sœur
чибхвар	cousin / cousine
чиг	rosée
чин	nous (*exclusif*)
чин (-шин)	si (*condition*)
чиркинф	sale
чу	frère
чугъ	très / beaucoup
чун	vous
чухур	ravin
ччам	huile

ЧI

чIал	langue (*parlée*)
чIапIатIар	babouches
чIар	cheveux

чIид	puce
чIилIан	sac
чIилчIем	caille
чIир акьас / хьас	casser
чIире бакъал	avare
чIирхIар	ordures
чIичIакI	poireau
чIукьдегьен	un peu

Ш

шаб пас	inviter
шабалут	châtaigne
шавлавел	fatigue
шадвел	joie
шадлу	heureux
шаккар	sucre
шалвар	pantalon
шалман	poteau
шам	bougie
шарт	condition
шиниккв кедас	stérile
шейъ	objet
шурпа	soupe

I

Iагъвес	se lever
Iадавес	descendre
Iайи	fortement / trop
Iамалсуз	rusé
Iаракьи	vodka
Iаттвес	sortir
Iаттеф	boiteux

ІатІуна cassé
Іачавес entrer
ІачирхІас frapper
Іачун en argile / en terre (*poterie*)
Іихьас jeter
Іилмичу savant (*nom*)
Іуд deux (2) / perdrix
Іукьв herbe
Іул rat
Іурд hiver
Іурдана en hiver
Іуссеф très âgé
ІутІанас manger
Іуччанас laver
Іуш nuit
Іушуй pendant la nuit
Іэсса roseau

Э

эвлед postérité
элхъенас rire
эльхя dimanche

Ю

юлдаш camarade
юлчи voyageur
юрт maison
юртсуз sans abri
юхсул inutile

Я

я	ou
ява	faible
явавел	faiblesse
явашти	lentement
ягъ	jour
ягъадаш	ami
ягъа-ягъа	quotidiennement
ягълу	gras
ягълукъ	foulard
ягъцIур	quarante (40)
ягIа	aujourd'hui
ягIар хьас	apprendre
ягIархьас	savoir (*verbe*)
язна	gendre
яки	exactement
якк	viande
якьуд	quatre (4)
якьукъад	quatre-vingts (80)
ямаж	pente raide / versant
ямак	nourriture
яр	bien-aimé (poétique)
ярчIуицI	quatre-vingt-dix (90)
ярцIуд /ярцIур	soixante-dix (70)
ях !	va !
ЯхI	noblesse
яшамиш	vie quotidienne

Lexique français-agoul

Nous avons indiqué entre parenthèses, dans la mesure du possible, de quelle langue est emprunté le mot agoul : arabe, persan, turc ou russe.

A

abricot	**машмаш**
accepter	**кьабул акьас**
accompagner	**хъай вес**
acheter	**гъушанас**
acier	**рукь**
adroit	**бажарагълу / хIерчлу**
affamé	**гашинф**
agoul	**агъул**
agriculture	**хулар-мукьар**
aigle	**лиI**
ail	**серг**
aile	**хилин кьав / гъилин кьаб**
aimable	**иджеф**
aimer	**ккан хьас**
air	**гьава** (*arabe*)
aller	**вес**
allez / va	**ачишаб / ях**
allumer	**цIа кихьас**
âme	**рухI** (*arabe*)
ami	**дуст** (*persan*) / **хъучма**
amulette	**кIедж**
âne	**даги**
ange	**малаик** (*arabe*)
anglais	**английски**
animal	**гьайван**
année	**ис**

ânon	**къамч**
août	**август** (*russe*)
apporter	**мефеIэт гъас**
apprendre	**ягIар хьас**
après-demain	**сайигъа / къаягъ**
arbre	**кIур**
argent (*monnaie*)	**пул** (*persan*)
argenté (*couleur*)	**арсуранф**
arrière-petit-fils	**путул**
arriver	**адес**
art	**искусство / устадвел**
attendre	**гъузас**
attendez	**гъузен**
aube	**ахс**
aujourd'hui	**ягIа**
automne	**цул**
autre	**сае**
avant (en)	**удигъ**
avant-hier	**удиягъ**
avare	**чIире бакъал**
avoir	**хьас**
avril	**апрел** (*russe*)
ayant	**аяф**

B

babouches	**чIапIатIар**
balcon	**ларзал**
bariolé	**IуьрчIеф**
beau	**ухьттанф**
bec	**къупп / хIуьтте муул**
beurre	**ифал**
bien	**иджвел**

c'est bien	**иджи**
biens	**йирт**
blanc	**джагварф / лезеф**
blé	**экI**
bleu	**чуьлеф**
bleu clair	**абиранг** (*persan*) **/Iакве-чуьлеф**
bleu foncé	**мучIе-чуьлеф**
boire	**ухас**
boiteux	**Iаттеф**
bon	**иджеф**
bonsoir	**геджехайир** (*turc*)
bouc	**кьац**
bouche	**сив**
boucle d'oreille	**ибурихъан**
bouteille	**путилка** (*russe*)
boutique	**дукан** (*persan*)
bouton (*vêtement*)	**кIучI**
branche	**кул**
brun	**буреф**

C

caille	**чIилчIем**
camarade	**юлдаш** (*turc*)
canard	**урдег**
carotte	**кьутI**
carpe	**ицIул**
casser<	**аргIас**
cause	**багьана**
ce…là	**те** (pl. : **тебур**)
celui-ci	**ме / ми**
cent (I00)	**верш**
cerf	**мирг**

cerveau	**масхъ / маскъв**
changer	**хирда акьас**
chant	**меIни**
chapeau	**бармак / кIипI**
chaque	**гьар** (*persan*)
chasse	**авчивел**
chasseur	**авчи**
chat	**гитан**
châtaigne	**шабалут**
chaussures	**аликIа лекар / ттуфлибур**
chef	**регьбер** (*arabe*)
chemise	**берхIем / ккуртка**
chêne	**палут**
cher (*prix, sentiment*)	**багъри**
chercher	**угас**
cheval	**хIайван**
cheveux	**чIарар**
chèvre	**цIехI**
chien	**курцIул**
chirurgien	**жерехI**
chou	**калам**
ciel	**сивин гъвад**
cil	**пенцI / цIипI-цIипI**
cinq (5)	**хъуфуд**
cinquante (50)	**хъуфцIур**
citron	**лимун**
clair	**Iаквеф**
clou	**къадакъ**
cœur	**йиркIв / иркIв**
colère (en)	**хъел / Iаф**
combien ?	**фидехьен ?**
commencer	**хъучучIас**

comment ?	**фишти?**
comprendre	**гъавурди архIас**
compte	**хIисаб** (*arabe*)
condition	**шарт** (*arabe*)
conduire	**гъас**
conte	**хIекаят** (*arabe*)
contraindre	**хъучикас**
conversation	**ихтилат / гаф**
coq	**ккекк**
corde	**тIурин / еб**
cordon ombilical	**фунин гутай**
corne	**кIарч**
corneille	**хъатI / хъвагIанай**
corps	**бадан**
côte (*anatomie*)	**мугулин тIул**
cou	**гардандин кьакь / кьуркь**
coucou	**ккекку**
coude	**кьав IачI / къархьил**
couper	**руккас**
courir	**варттал хьас**
cousin / cousine	**чибхвар**
couteau	**кантI**
couture	**дукьум**
couverture (*lit*)	**леIеф**
crâne	**кIил**
crayon	**кьалам**
créateur	**халик**
cuire	**рюхьес**
cuisine	**ямакин хьал**
cuisse	**агъ**
cuivre	**иф**

D

décembre	**дикабр** (*russe*)
dedans	**гIанаъ**
demain	**багагь / багаь**
dent	**силеб**
derrière (*postpos.*)	**кьабахъ**
descendre	**Iадавес**
désirer	**кан хьас**
dessus	**варттал**
détériorer	**чIир акьас**
détruire	**ккети хьас**
deux (2)	**Iуд**
devant	**удигь**
Dieu	**Аллагь** (*arabe*)
difficile	**джафа**
dimanche	**эльхя** (*arabe*)
dinde	**бадбад**
distance	**вархавел**
dix (I0)	**йицIуд**
doigt	**тIуб**
donner	**йис**
doré (*couleur*)	**къизилдинф**
dormir	**гъархьас**
dos	**утун / гIунар** (*anatomie*)
doux	**ажугъсуз**
droit (*nom*)	**ахттигьар**
tout droit	**дузди**
droite	**хIуьрджал**

E

eau	**хьед**
ébullition	**уц**

école	**мактаб** (*arabe*)
écrire	**ликIенас**
écriture	**ликIи хатI**
élevage	**малар ухIас**
éleveur	**маларчи**
embrasser	**пIа**
enfant	**бицIиф**
enfer	**джегьелем**
enfoncer	**ачатас / алзиянас**
entier	**джалла**
entrée	**ачаверевус**
entrer	**Iачавес**
épaule	**гардан кIил / гардандин кIил**
escargot	**агIай**
estomac	**джигар** (*turc*) / **къарфун**
et	хин / **-хи /-ху / хуна**
été	**гIул / гъул / гъоьл**
éteindre	**кетас**
éternel	**абат** (*arabe*)
étoile	**хIад**
être (*verbe*)	**хьас / ая**
étroit (-e)	**исалф / дарф**
étroitesse	**исалвел**
étudier	**хурас**
expérience	**тажриба** (*arabe*)
exprès	**кьасустти**

F

facile	**рехIетинф**
faible	**хIелсуз** (*turc*)
faim	**гаш**
faire	**кьас / акьас**

farine	**хIур**
fatigue	**шавлавел**
fer	**рукь**
fer à repasser	**ути**
fermé	**алакьуна**
fermer	**хъикIас**
feu	**цIа**
février	**феврал** (*russe*)
feuille	**цIаб**
figure (face)	**хъуьссу**
fil (*de laine*)	**ттун**
filet	**чарч**
fille	**руш**
fils	**гада**
fin	**ахир кIил**
finir<	**кIиркIвас**
fleur	**тук**
foie	**лекI**
foncé (*couleur*)	**мучIеф**
fort (*adjectif*)	**гужлу**
foulard	**ягълукъ**
français	**француз**
frapper	**IачирхIас**
frère	**чу**
fromage	**нис**
front	**аван кIул / абанкьул**
fruit	**майва** (*persan*)
forêt	**дар**
fumer	**дивас**
fureur	**аджугъвел**
fusil (*de chasse*)	**туфанг**

G

gants	**хьухьалар**
gauche	**чаплабур**
gendre	**язна**
genou	**кьукь / кьвакь**
gloire	**ад**
gorge	**кьуркь**
goutte	**тIинкI**
grains	**кьур**
grand	**ахIаф**
grand-mère	**ахIабав**
grand-père	**ахьадад**
gras	**ягълу** (*turc*)
grenade (*fruit*)	**нар**
gris	**ругун / ранг алеф**
grue	**кьурукь**
guêpe	**тагIай**
guerre	**дегIви**
guerrier	**дегIви аркьас**

H

habitant	**ешемиш вес**
habiter	**ешемиш хьас**
herbe	**Iукьв**
hérisson	**кьидибан**
heureux	**шадлу**
hier	**накь**
hiver	**Iурд / кьурд**
homme	**инсан** (*arabe*)
honneur	**абурлувел**
huile	**ччам**
huit (8)	**муяд**

I

ici	**мисаъ**
interdire	**ахттигьар дайис**
interdit	**тамбигь**
intérieur (à l')	**гIанаъ**
interrompre	**хъатIас**
interprétation	**тагIбир** (*arabe*)
intestin	**руд**
inviter	**шаб пас**
inutile	**юхсул**
irrigation	**орошение** (*russe*)
islam	**ислам**

J

jamais	**мусра**
janvier	**январ** (*russe*)
jardin	**багъ** (*persan*)
je	**зун**
jeter	**алдихьас / алчихьас**
jeudi	**хамис / хельмис** (*arabe*)
joie	**шадвел**
joue	**хъуссу маш / суратин кIумпар**
jour	**ягь**
jour (*24 heures*)	**ягьна-Iуш** (*jour-nuit*)
journal	**газит** (*russe*)
juillet	**июл** (*russe*)
juin	**июн** (*russe*)
jupe	**юпка**
jus	**сук** (*russe*)

L

là	**гагьа / лагьа**
lac	**гъузуна хIуьл**
lait	**некк**
langue (*organe*)	**мез**
langue (*parlée*)	**чIал**
laver	**Iуччанас**
laver (se)	**джан Iучча**
lecture	**хуруб**
lent	**аста** (*persan*)
lentement	**явашти** (*persan*)
lettre (alphabet)	**хIерф** (*arabe*)
lever (se)	**Iагъвес**
lèvre	**муул**
lire	**хурас**
lit (*draps*)	**ахун**
lit	**тахтта бенд**
littérature	**адабият** (*arabe*)
long (*durée*)	**ацIун гагьдинс**
long	**хубджин гагьдинс**
loup	**хIуч**
lundi	**итни / итмин** (*arabe*)
lutte	**дженг** (*persan*)

M

mâchoire	**кIампур**
mai	**май** (*russe*)
main	**хил / гъил**
maïs	**хIежибугъда**
mais	**ама**
maison	**хал**

maître	**устта** (*arabe*)
malade (être)	**иттая**
manger	**IутIанас**
marchand	**тажир** (*turc*)
mardi	**талат** (*arabe*)
mari	**адемин**
mariage	**никехI** (*arabe*)
mars	**март** (*russe*)
matin	**багам**
médecin	**духтур**
merci	**баркаллагъ** (*arabe*)
mercredi	**арбягь / эрбягь** (*arabe*)
mercure	**жива**
mère	**баб**
mettre	**алихьас**
midi	**алкъам / авкьанай гагь**
miel	**уьтт**
mille (I.000)	**агъзур** (*persan*)
millet	**дукI**
minuit	**сурIуш**
modeste	**хIеялу**
moi	**зун**
moins	**чIукь**
moitié	**сур**
mollah	**малла**
mon	**зеф**
montagne	**сув**
montre	**сеIат**
montrer	**агваркIас**
mort	**кIиб**
mouche	**зибз**
moulin	**рахI**

mourir	**кIес**
mouton	**хIуб**

N

nager	**сирнавкIас**
naissance	**хевел / рухуб**
nature	**тIабиет** (*arabe*)
nécessaire	**бакар**
neige	**уьхь**
neuf (9)	**ерчIуд**
nez	**хъюхъ / хъвехъ**
noir	**кIареф**
noix	**хев**
nom	**ттур**
non	**ваъ**
nourriture	**ямак** (*turc*)
nous	**чин**
nouvelles	**хабар** (*arabe*)
novembre	**ноябр** (*russe*)
nuit	**уьш / Iуш**
nuque	**гвадж**

O

objet	**шейъ** (*arabe*)
obscurité	**мучI**
octobre	**октябр** (*russe*)
œil	**ул**
œuf	**гъурагъал**
oie	**къаз**
oignon	**хIанар**
oiseau	**джакьв**
ombre	**сарин**

oncle	**адад**
ongle	**керкв / кирк**
ordures	**чIирхIар**
oreille	**ибур / ивур**
os	**иркк**
ôter	**алайхьас**
ou	**я**
où? (*avec mvt.*)	**найч ?**
où? (*sans mvt.*)	**нанди ?**
oublier	**йиркIуралас вес**
oui	**э / ав**
ouvert	**дахъуна**
ouvert	**ачухъ / дахъуна**
ouvrir	**адахъас**

P

paille	**ссум**
pain	**гуни**
palais (*bouche*)	**хьам-хьам**
pâle (*couleur*)	**ранг ккеттивуф**
pantalon	**шалвар**
paon	**тIавус**
papier	**кIедж**
paradis	**дженнет** (*arabe*)
parents	**дадар-бабар**
parfum	**духи**
parler	**гъургъас**
pâté	**кьут**
pâtes	**макIарана**
patrie	**ватан**
patte	**бачI**
paume	**гъилин гIан, гап / чанг**

paupière	**улин / улин варттал багв**
pauvre	**агьил / Іаджид**
pivot	**цІантук**
payer	**пул йис**
payé	**адегьан йис**
peau	**къарекь / кьвадикь / кьудакь**
pêche (*fruit*)	**жугъри**
pêcher	**балугъ фасуб**
perdre	**гуланас**
perdrix	**Іуд**
père	**дад**
pérenne	**Іуьмурлу**
permettre	**ахттигьар йис**
permis	**хІуькуматин кІедж**
personne (*négatif*)	**фушра / фишра / фиджра**
petite-fille	**хуттул**
petit-fils	**хуттул**
peur	**гуч**
pétrole	**нафт**
pie	**къерекъел**
pied	**лек**
pigeon	**луф**
plante	**кьаратиген**
planter	**узас**
plein	**ацІус**
pleurer	**Іэшас**
pleurs	**Іэшал**
pluie	**угъал**
plus	**ппара**
poing	**хурд / гъурд**
poire	**джихер**
poireau	**чІичІакІ**

pois (petits)	**хурар**
poison	**агъу, зегьер, сакрат**
poisson	**балугъ** (*turc*)
poitrine	**мухур**
poivre	**истивут**
pomme	**хIеч / гьач**
pomme de terre	**калтуф / картуф**
population	**агьали**
porte	**ракк**
potager	**бустан** (*persan*)
pou	**нетI**
poule	**пеI**
poulet	**цIиб-цIиб**
poumon	**хурдул / йиркIвар лекIер**
pourquoi ?	**фас ?**
poursuivre	**ахъихьас**
pousser	**заалас**
prendre	**гъушанас**
pression	**давления** (*russe*)
printemps	**хьид / хид ширквар**
prix	**кьимат** (*arabe*)
profession	**пиша**
prophète	**идавс**
prune	**хут**
puce	**чIид**

Q

quand	**мус ?**
quarante (40)	**ягъцIур**
quatre (4)	**якьуд**
quatre-vingt (80)	**якьукъад**
quatre-vingt-dix	**ярчIуицI**

queue	**рудж**
qui ?	**фуш? / фиш ?**
quoi ?	**фи ?**

R

raisin	**тIибитI**
rare	**сайрак**
rat	**Iул**
rate	**дулег**
rate (*anatomie*)	**жуьлез**
ravin	**чухур**
reconnaissant	**бурджлу ас**
refuser	**дакьас**
rein	**мавун чаркв**
remplir	**ацIас акьас**
réponse	**джаваб** (*arabe*)
reproche	**тагьна**
rester	**аме**
réveiller	**кедикас**
rien (*négatif*)	**фира / фера**
rires	**элхъ**
rire (*verbe*)	**элхъенас**
rivière	**нецIв**
riz	**бурунз / бириндж** (*persan*)
robe	**берхьем**
rocher	**дагьар**
rossignol	**билбил / булбул**
rouge	**иреф**
route	**рекъ** (*persan*)
rue	**куче** (*persan*)
russe	**урус**

S

sac	**чIилIан**
sac à main	**чанта**
salaire	**дуллугъ**
sale	**чиркинф**
samedi	**сут**
sang	**иъ**
sauterelle	**цIицI**
savant (*nom*)	**илмичу**
savoir (*verbe*)	**ягIархьас**
scie	**дурахил**
sel	**кьел / кял**
semaine	**хIефта** (*persan*)
sept (7)	**ерид**
septembre	**синтябр** (*russe*)
serviette	**дасмал** (*persan*)
siècle	**верш ис**
singe	**маймун<**
six	**ерхьид**
sœur	**чи**
soie	**харай / кIаз**
soir	**хIабахъ**
soixante (60)	**яхцIур**
soixante-dix (70)	**ярцIуд / ярцIур**
soleil	**рагъ**
sombre	**мучIеф**
sortie	**аттверевус**
sortir	**Iаттвес**
sot	**абдал**
souhait	**абади**
soulever	**алгьихьас**
soupe	**шурпа** (*arabe*)

sourcil	**унетI**
sous	**кIенакк**
stérile	**шиниккв кедас**
sucre	**шаккар** (*arabe*)
suivre à	**каьбахъай вес**
suivre	**хъай вес**

T

table	**усттул** (*russe*)
table (*nourriture*)	**суфра** (*géorgien*)
tablier	**мухургьан**
talon	**Iашв**
tante	**абаб**
tapis	**халича**
tempête	**бусракъ**
tête	**кIил**
thé	**чей** (*arabe*)
tirer (*vers soi*)	**залди**
tomber	**алархьас**
tondre (mouton)	**архIас**
trahison	**езидвел**
traître	**езид**
transport	**файдиб**
trente (30)	**хьимцIур**
très	**ппара / лап**
trois	**хьибуд**
trop	**Iайи**
troupeau	**луж / рама**
trouver	**джикIес**
tuer	**кIес**
turc	**туркче**

U

un	**сад**
unicolore	**сарангунинф**
union	**ссадвел**
user	**цIуре**

V

vache	**хIуни**
veau	**урч**
vendre	**масса ицIаас**
vendredi	**джумьгья / джумье** (*arabe*)
venir	**адес**
vent	**кулак**
ventre	**фун**
ver	**милехъ**
vérité	**хIекь кар**
vermeil	**мучIе иреф**
vert	**гъазеф**
viande	**якк**
viande de bœuf	**малдин якк**
viande de mouton	**укьарин якк / хьуппан якк**
viande de porc	**букIацин якк**
viande de veau	**урчунин якк**
vide	**Iаривел**
vider	**Iар акьас**
vieux	**цIуреф**
vif (*couleur*)	**Iэкве ранг**
vin	**чехир**
vingt (20)	**къад**
vite	**тегIди**
vodka	**Iаракьи**
vœu	**абади**

voir	**агвас**
voisin (*nom*)	**къунши**
voiture	**машин**
voleur	**хъатрикI**
vous	**чун**
voyage	**сиягьат** (*arabe*)
voyageur	**юлчи** (*turc*)
vrai	**хIекьф**

***

Bibliographie

1. Aliev B.G. *Предание, памятники, исторические зарисовки о Дагестане*. –Makhatchkala, 1988.

2. Archives, rédaction M.O. Kosven et Kh.-M. Khachaev. M., 1958.

3. Bestougeff-Marlinsjy A.A., *Рассказ офицера, бывшего в плену у горцев // Дагестан в русской литературе*. T.I. – Makhatchkala, 1960.

4. Boulatov A.O., *Пережитки домонотеистических верований народов Дагестана в XIX–нач. XX вв.* C.133.

5. Boulatova A.G., Islammagomedov A.I., Mazanaev Sh.A. Агулы в XIX нач. XX вв. *Историко-этнографическое исследование*. – Makhatchkala, Centre scientifique, Académie d'État, 2007.

6. Boulatova A.G. *Традиционные праздники и обряды народов горного Дагестана в XIX в. нач. XX вв.* – Л., 1988.

7. Boulatova A.G. *Хореография в системе некоторых обрядов народов горного Дагестана // Быт сельского населения Дагестана в XIX нач. XX вв.*, Махачкала, 1981.

8. Vladykin M. *Путеводитель и собеседник в путешествии по Кавказу*. T.I. – M., 1885.

9. Voronov N.I. *Из путешествия по Дагестану* // ССКГ. III. – Tiflis, 1870.

I0. Gabiev D-M.S. *Эволюция лакского жилища (XVIII-XX вв.)* // Recueil ethnographique du Caucase, vol.4. – M., 1969.

11. Gadjieva S.Sh. *Брак и семья у народов Дагестана в XIX нач. XX вв.* – M., 1985.

12. Gadjieva S.Sh., Osmanov M.O., Pachaeva A.G. *Материальная культура даргинцев*. – Makhatchkala, 1967.

13. Gaidarov R.I., Gasanova R.R. *Арабский пласт агульского языка*. – Makhatchkala, 1996.

14. Gasanova S.N. *Краткий фразеологический словарь агульского языка*. – Makhatchkala, 2008.

15. Gasanova S.N.. *Синтаксис словосочетания агульского языка*. – Makhatchkala, 2012.

16. Gasanova S.N., Mazanaev I.A. *Агъул чIал.* – Makhatchkala, 1996.

17. Gasanova S.N., Samedov D.S. *Краткий словарь агульско-арчинских фразеологических соответствий. Makhatchkala*, 2009.

18. Debirov P.S. *Резьба по дереву в Дагестане.* – M., 1982.

19. Dirr A.M. *Агульский язык // Сборник материалов для описания местностей и племён Кавказа.Volume* XXXVII. – Tiflis, 1907.

20. Islammagomedov A.I. *Некоторые вопросы эволюции аварского жилища в XIX–XX вв.* // УЗ ИИЯЛ. Т. XIV. Makhatchkala, I965.

21. Israfilov N.R. *Фитинский говор агульского языка* // Thèse. Makhatchkala, 2006.

22. Kaidov Z.G. *Словообразование в агульском языке* // Thèse. Makhatchkala, 2005.

23. Kaloev B.A. « Агулы » // *Кавказский этнографический сборник.* Volume 3. – M.–Л., 1962.

24. Kovalevski M. *Законы и обычаи на Кавказе.* T. I. – M., 1890.

25. Kozoubsky E.I. *Дагестанский сборник.* Édit. I. Temir-Khan Choura, I902.

26. Komarov A. *Списки населенных мест Дагестанской области // Сборник статистических сведений о Кавказе (в дальнейшем с ССК).* T.I. – TIflis, 1869.

27. Lubimova G.H. *Культовые постройки агульских селений горного Дагестана* // Héritage culturel. Éd. 3. – M., 1961.

28. Lubimova G. N., Khan-Magomedov S.O. *Народная архитектура Южного Дагестана. Табасаранская архитектура.* – M., 1956.

29. Magomedova S.D. *Склонение имен в агульском языке* //Mémoire de Maîtrise – Makhatchkala, 1997.

30. Magometov A.A. *Агульский язык: Исследования и тексты.* – Tbilissi, 1970.

31. Mazanaev I.A., Mazanaev Sh.A. *Научный комментарий к алфавиту агульского языка* // journ. « La Nouveauté villageoise ». 6 févr. I990.

32. Mazanaev I.A.,Gassanova S.N., Mazanaev Sh.A. *Букварь*. – Makhatchkala, 1992.

33. Mazanaev Sh.A. *Агулы (этнолингвистический очерк)* // Daghestan sov., 1990, №4.

34. Mazanaev Sh.A. *Агульская литература. Становление и развитие*. – Makhatchkala : Université du Daguestian, 2007.

35. Mazanaev Sh.A. *Агульская литература*. – Makhatchkala, Édition du Daghestan, 2008.

36. Mazanaev Sh.A., Iliyna E.V., Mourtazaliev R.A. *Агул и агулы*. – Makhatchkala, 2007.

37. Mazanaev Sh.A., Bazieva Z.M. *Песенное творчество агулов*. – Makhatchkala, Université, 2011.

38. Mazanaev Sh.A. *На пути к агульской письменности* // Pravda du Daghestan. 13 janv. 1990.

39. Markov E. *Кавказский очерк* // *Живописная Россия*. IX. – Saint Petersbourg-Moscou, 1883.

40. *Материальная культура аварцев*. – Makhatchkala, 1967.

41. Merdanova C. R. *Морфология и грамматическая семантика агульского языка. (На материале хпюкского говора)*. – M., 2004.

42. Nasroullaev A.R. *Агулы альфа и омега*. – Makhatchkala, 2009.

43. Ramazanov M.R. *Агульско-русский словарь*. Makhatchkala, éd. Lotos, 20I0.

44. Ramazanov Kh.Kh.,Chikhsaïdov A.R. *Очерки истории Южного Дагестана*. – Makhatchkala, I964.

45. Souleïmanov N.D. *Агульско-русский словарь (диалектологический)* – Makhatchkala, 2003.

46. Souleïmanov N.D. *Глагольная фразеология агульского языка*. – Makhatchkala, 2002.

47. Souleïmanov N.D. *Сравнительно-историческое исследование диалектов агульского языка.* – Makhatchkala, 1993.

48. Tarlanov Z.K. *Агулы: их язык и история.* – Petrozavodsk, 1994.49. Tarlanov Z.K. *Агульские песни и пословицы.* – Université de Petrozavodsk, 2003.

50. Tarlanov Z.K. *Заметки по сельскохозяйственной магии агулов* // Encyclopédie sov. 1981. №2.

51. Tarlanov Z.K. *100 агульских пословиц с переводами на русский язык и толкованиями.* – Université de Petrozavodsk, 2000.

52. Tarlanov Z.K., Tarlanov E.Z. *Общевосточный лексический фонд и северокавказские языки.* Petrozavodsk, 2005.

53. Trofimova A.G. *Обряды и празднества лезгин, связанные с народным календарем* // Encyclopédie sov. 1961. №1.

54. Khan-Magomedov S.O. *Арочные конструкции в архитектуре Дагестана* // Héritage architectural №2. 1958.

55. Khan-Magomedov S.O. *Лезгинское народное зодчество.* – M., 1969.

56. Khan-Magomedov S.O. *Оборонительные сооружения Южного Дагестана // Архитектурное наследство.* №18. – M., I969.

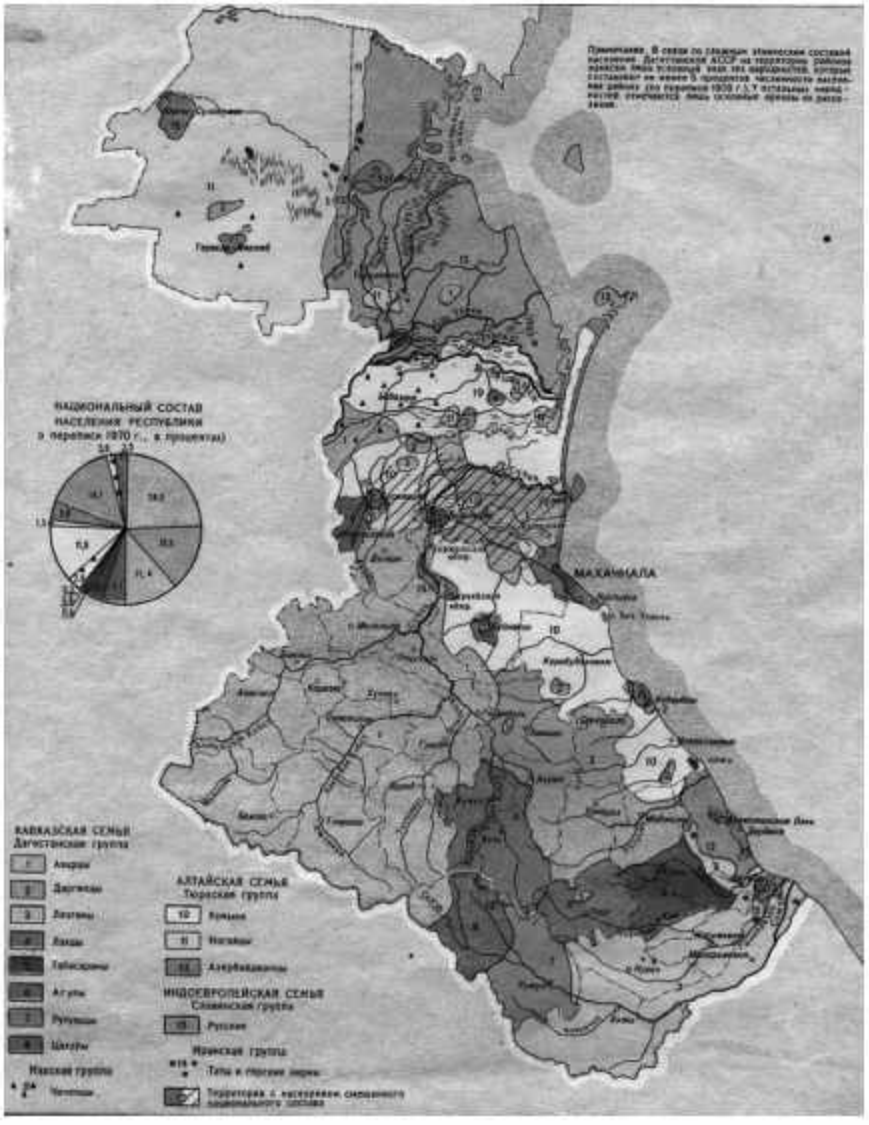
57. Khachaev Kh.-M.O. *Занятия населения Дагестана в XIX в.* – Makhatchkala, 1959.

58. Khachaev Kh.-M.O *Общественный строй Дагестана в XIX в.* – M., 1961.

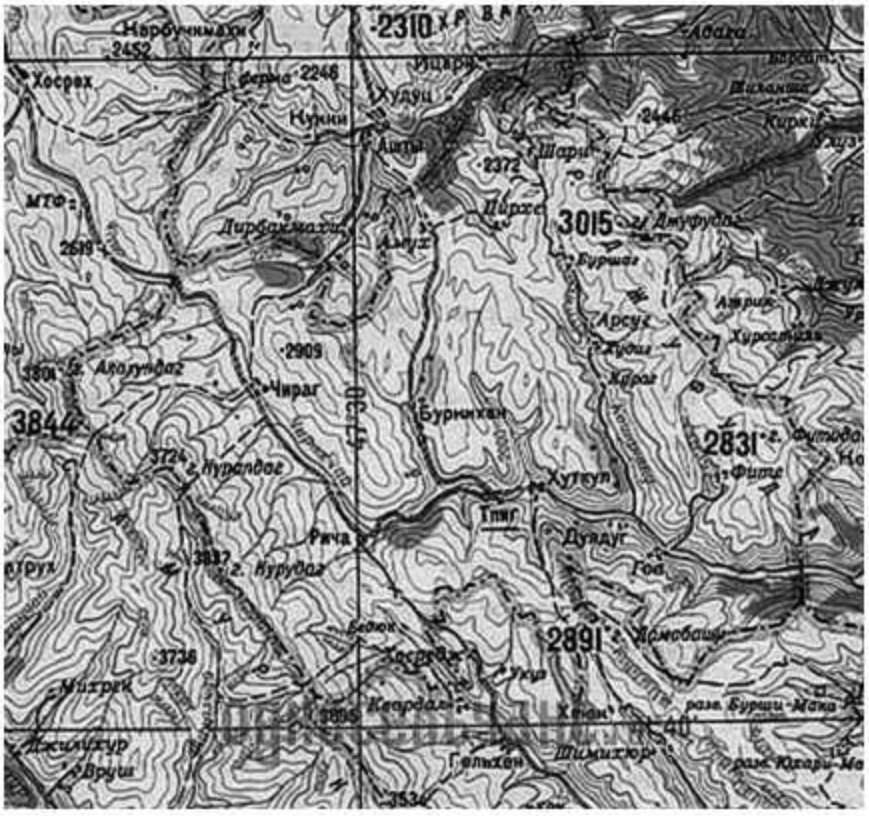
59. Chaoumian R.M. *Грамматический очерк агульского языка (с текстами и словарем).* – Moscou-Leningrad, 1941.

60. Mazanaev Sh.A. *Русско-агульский словарь*, 2012 ; *Агульско-русский словарь*, 2014. — Ministère de l'éducation, Makhatchkala.

Illustrations



Peuples du Daghestan, 1970. Échelle 1:1 750 000



Carte du Daghestan, villages agouls

Village de Tpig (Photo D.R.)

Village de Ritcha (Photo Kazi)

Village de Khoutkhoul (Photo Rouslan Goussoukaev)

Village de Yarkoug (Photo D.R.)

Village de Fita (Photo D.R.)

Village de Douldoug (Photo D.R.)

Village de Beduk (Photo D.R.)

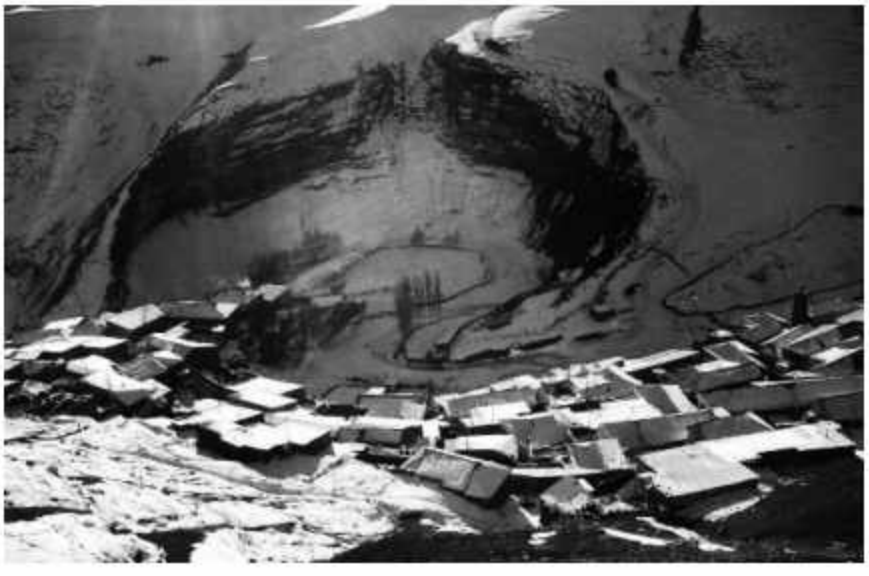
Village de Bourkikhan (Photo Nadirbeg Isaiev)

Village de Bourshag (Photo Rouslan Magomedov)

Village de Missi (Photo Kazbek Alimov)

Village de Goa (Photo D.R.)

Village de Kourag (Photo Zein)



Village de Khoudig

Les environs du village de Khoudig
(Photos Baïram Ibragimov)

Village de Tsirkhe (Photo Souleiman Moutalibov)

Village de Shari (Photo Ludmila Mazanaeva)

Femme et enfant, village de Ritcha (Photo D.R.)

Manteau de mouton **хІякул**

Femme agoule, robe d'apparat **валжагъ** et voile **майзар**

Jeune homme agoul
валжагъ d'apparat et **папаха**

Agoul âgé en **валжагъ** quotidien

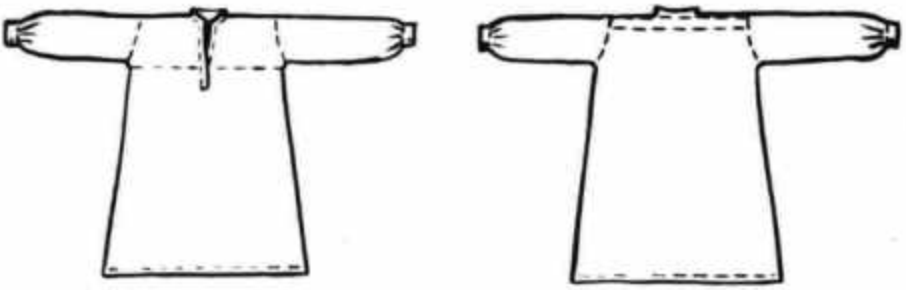
Jeune fille agoule

Femme agoule en **баргьам** d'apparat

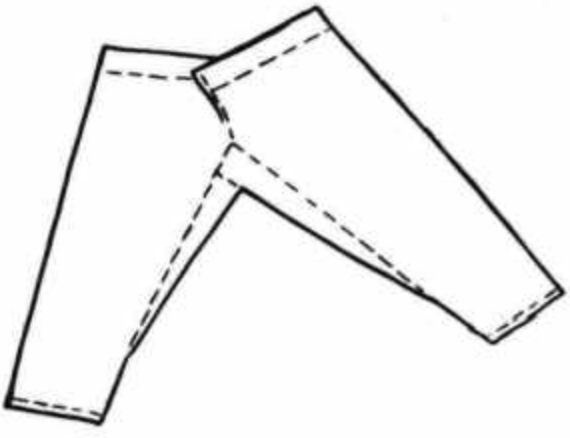
Jeune fille agoule en robe **валжагъ**
et coiffée de **мучIурукай**

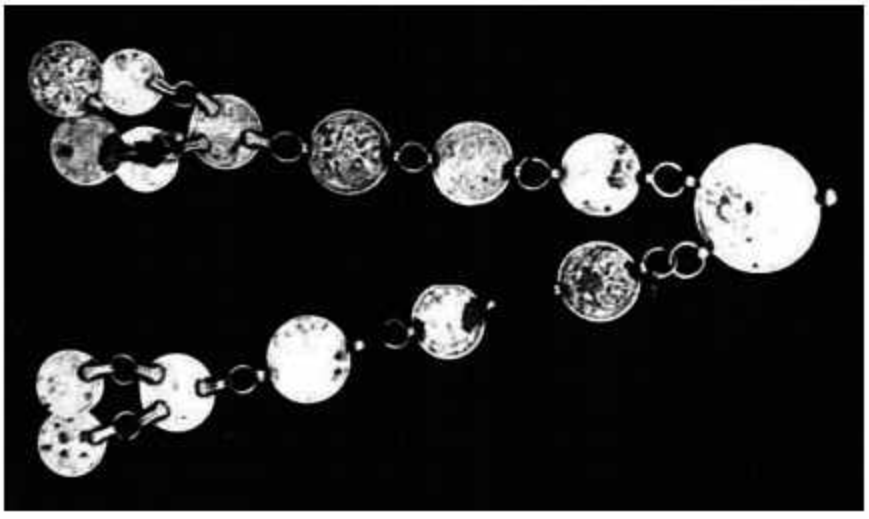
Coiffe traditionnelle **къуч**

Coiffe d'apparat **къуч** avec les joyaux **гудгудаяр, гухIар** et **рахт**



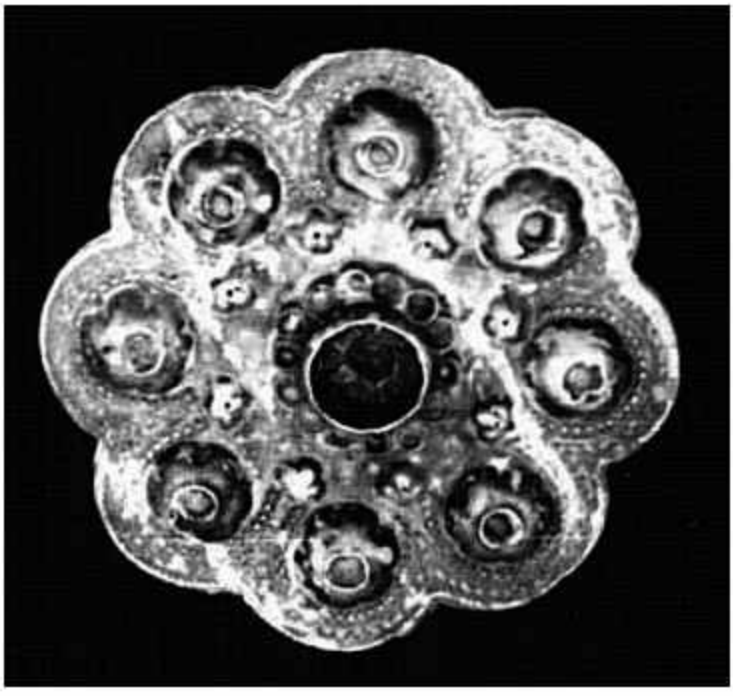
Chemise **баргьам.** Pantalon





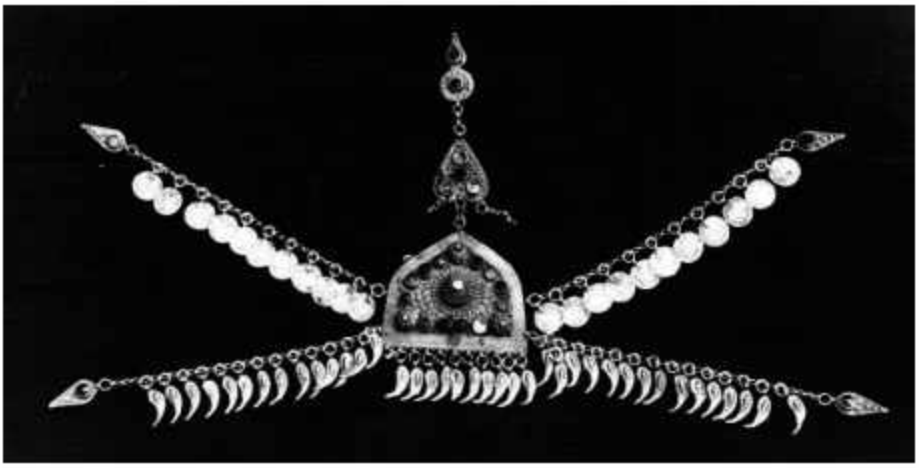
Joyaux pectoraux féminins **цам**

XXIII



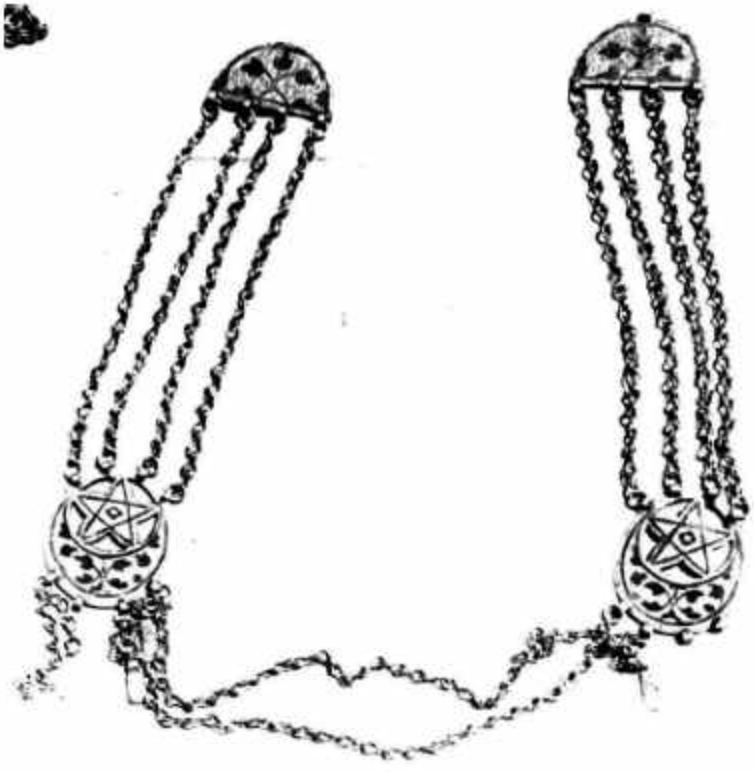
Joyau pectoral féminin **гюль**

Variétés de ceinture кемер



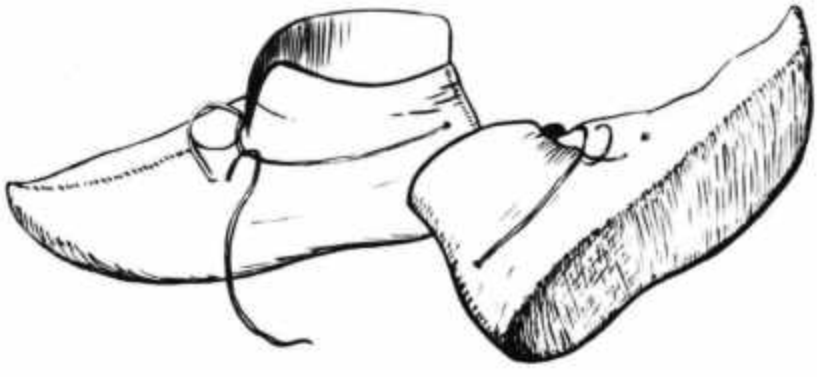
Joyau pour la tête **paxт**

Chaîne pour la tête **ryxIap**



Coiffe d'enfant

Chaussures **шумарар**



Chaussures **шаламар**

Chaussons **гивянар**

Femme âgée en manteau **кул**

Homme âgé en manteau **кул**

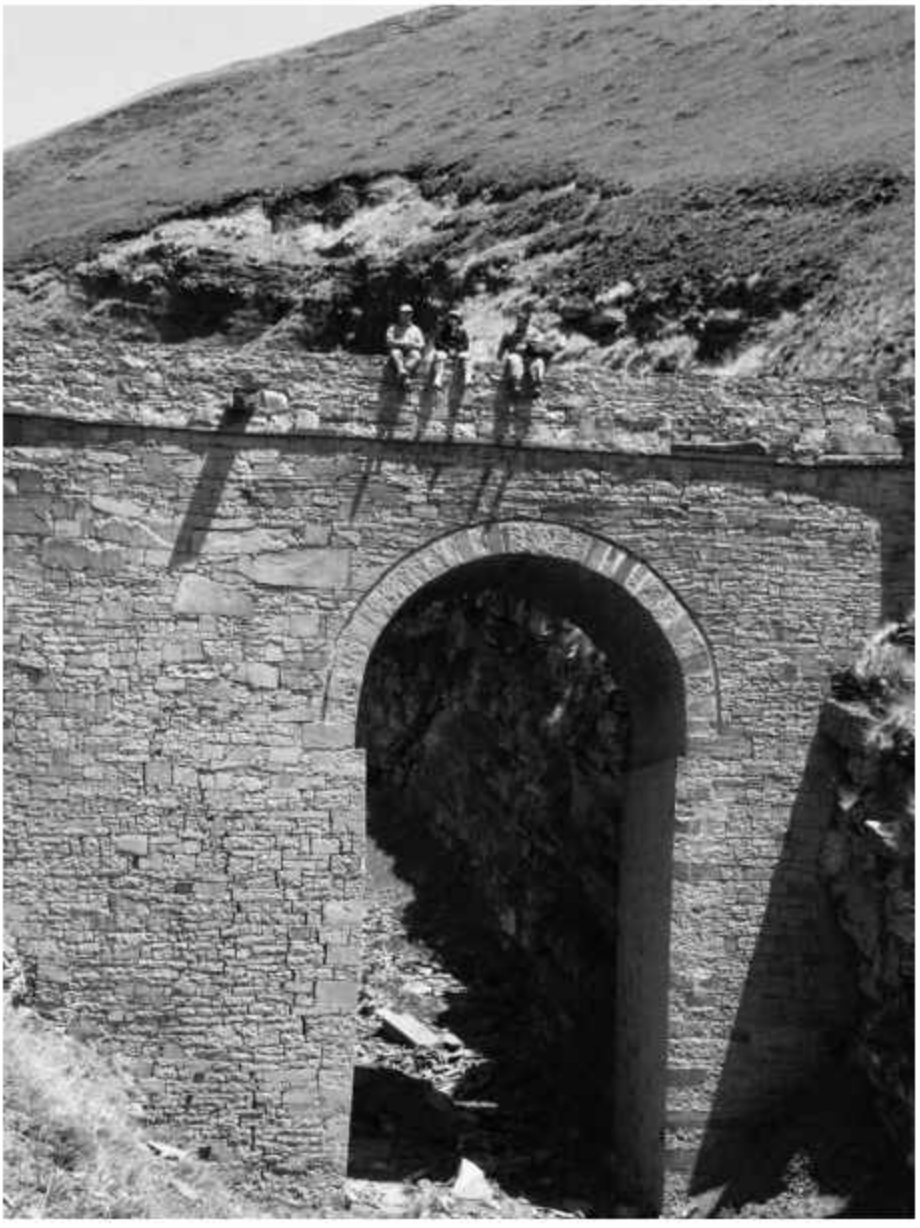
Bâtiments anciens, village de Bourshag
(Photos D.R.)

Bourshag, mur ancien

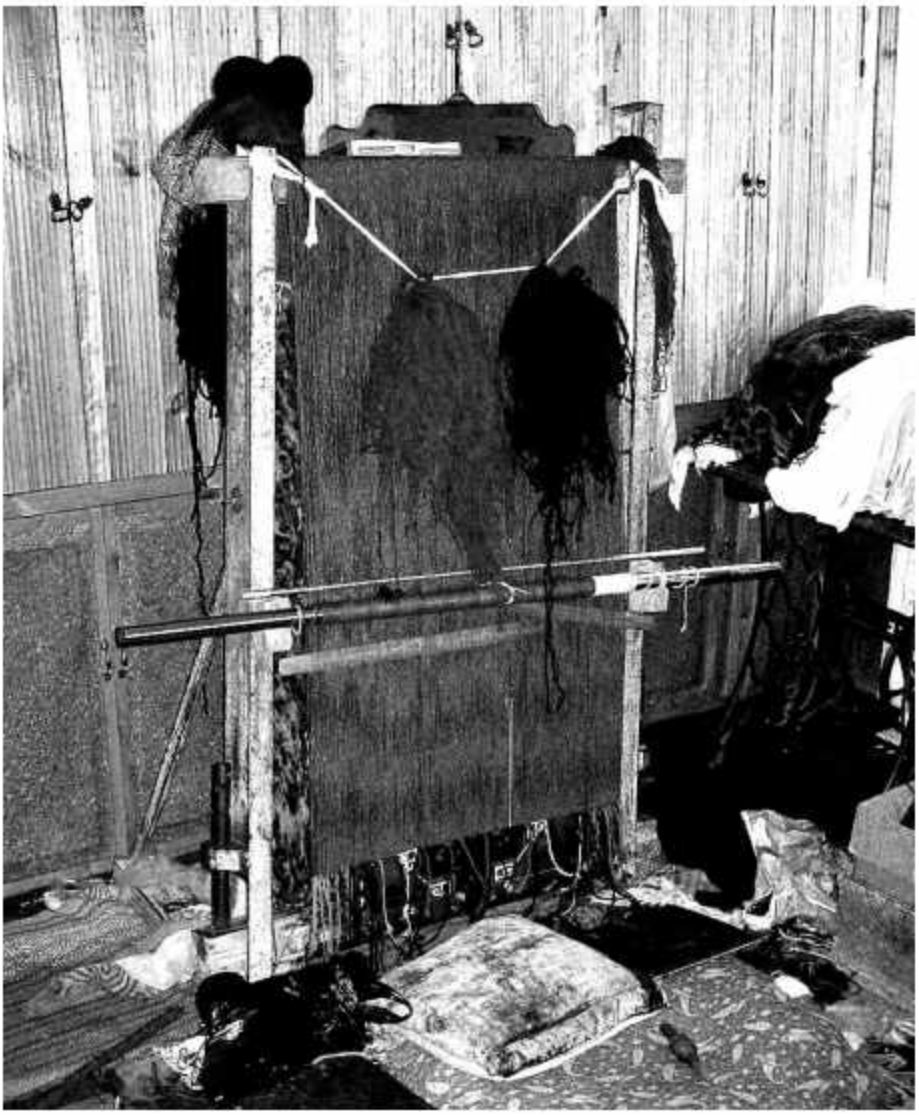
Un troupeau descendant les pâturages
(Photos Rouslan Magomedov)

Bâtiment, village de Shari
(Photo Ludmila Mazanaeva))

Mosquée du village de Ritcha
(Photo D.R.)



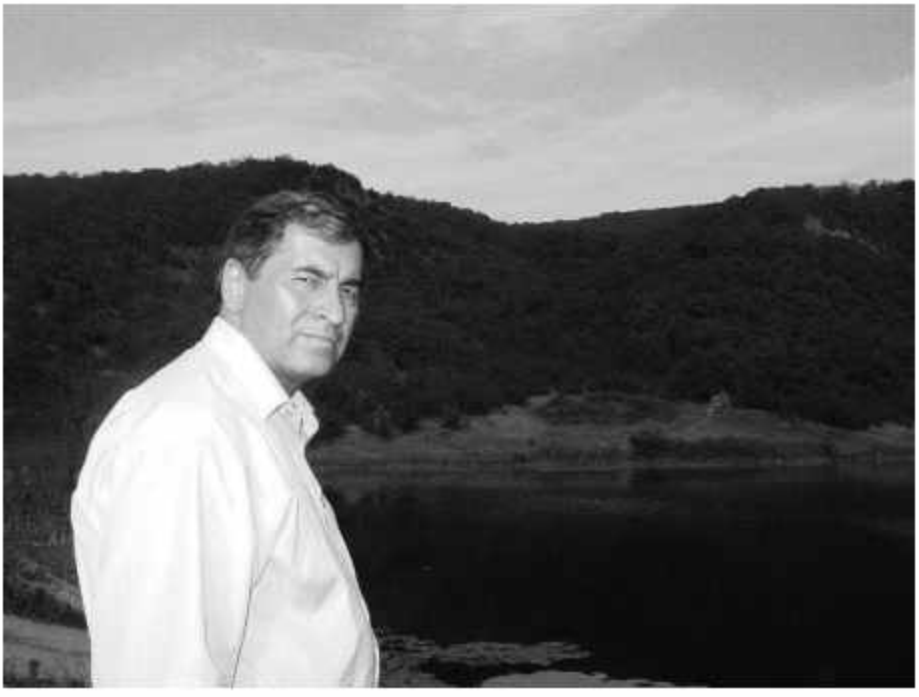
Sur le pont ancien (Photo D.R.)



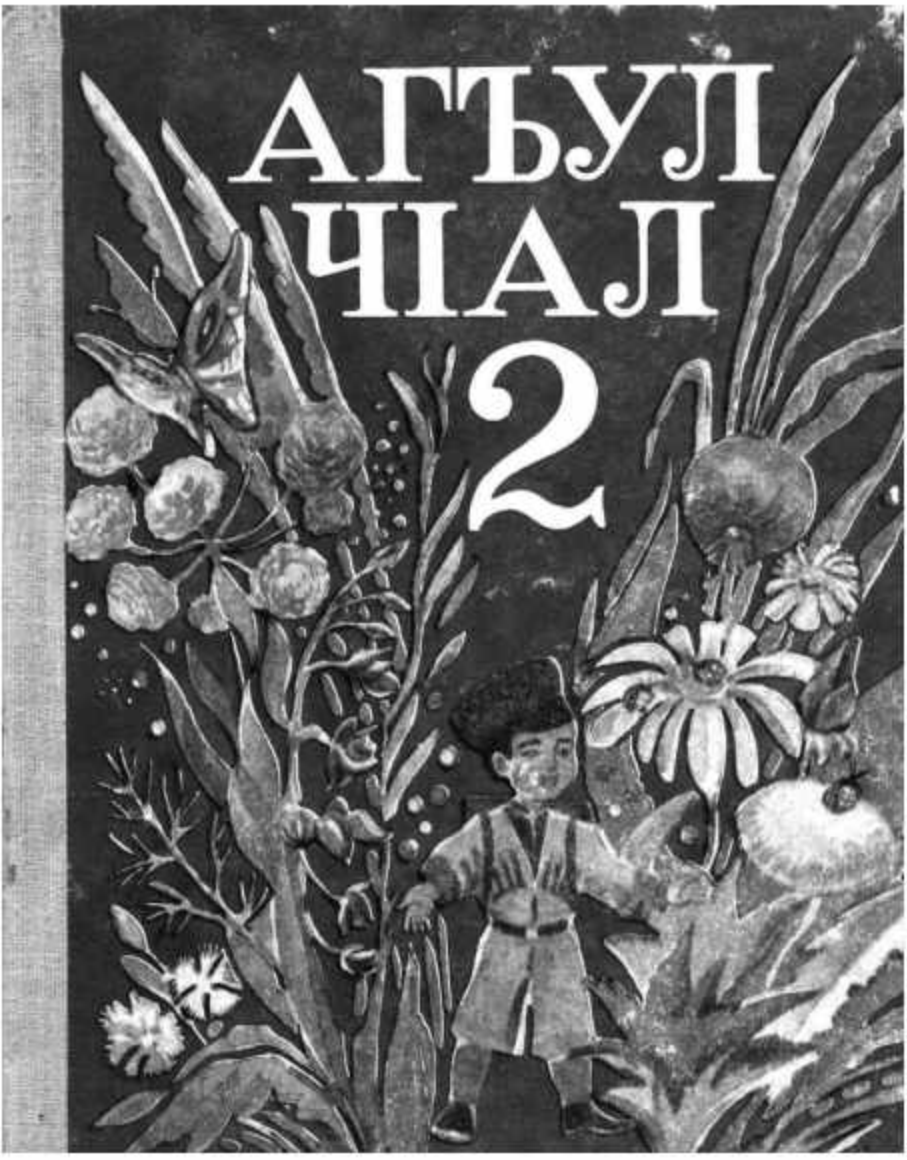
Métier à confection de tapis
(Photo D.R.)

Pain agoul (Photo Ludmila Mazanaeva)

Deux sœurs agoules
(Photo D.R.)



Shaban Mazanaev



Couverture de l'abécédaire par Mazanaev et son équipe, 1992

Inscription coufique
(Photo D.R.)

Aladdin Garunov, sans titre
80 x 80 cm., résine (2012)

Aladdin Garunov, sans titre
151 x 100 cm., résine, tapis, toile (2010)

Aladdin Garunov, sans titre, installation
140 x 400 cm., luminaires, résine (2006)

Aladdin Garunov, du projet « Zikr »
Collection Shalva Breus
230 x 170 cm., tapis, résine, acrylique (2009)

Table des illustrations

Peuples du Daghestan, 1970. Échelle 1:1 750 000.....II
Carte du Daghestan, villages agouls.....III
Village de Tpig (Photo D.R.)
Village de Ritcha (Photo Kazi).....IV
Village de Khoutkhoul (Photo Rouslan Goussoukaev)
Village de Yarkoug (Photo D.R.).....V
Village de Fita (Photo D.R.)
Village de Douldoug (Photo D.R.).....VI
Village de Beduk (Photo D.R.)
Village de Bourkikhan (Photo Nadirbeg Isaiev).....VII
Village de Bourshag (Photo Rouslan Magomedov)
Village de Missi (Photo Kazbek Alimov).....VIII
Village de Goa (Photo D.R.)
Village de Kourag (Photo Zein)..... IX
Village de Khoudig (Photos Baïram Ibragimov)
Les environs du village de Khoudig.....X
Village de Tsirkhe (Photo Souleiman Moutalibov)
Village de Shari (Photo Ludmila Mazanaeva).....XI
Femme et enfant du village de Ritcha.....XII
Manteau de mouton **хIякул**.....XIII
Femme agoule, robe d'apparat **валжагъ**
et voile **майзар**.....XIV
Jeune homme agoul
валжагъ d'apparat et **папаха**.....XV
Agoul âgé en **валжагъ** quotidien.....XVI
Jeune fille agoule.....XVII
Femme agoule en **баргьам** d'apparat.....XVIII
Jeune fille agoule en robe **валжагъ**
et coiffée de **мучIурукай**.....XIX
Coiffe traditionnelle **къуч**.....XX
Coiffe d'apparat **къуч** avec les joyaux
гудгудаяр, гухIар et **рахт**.....XXI
Chemise **баргьам.** Pantalon.....XXII
Joyaux pectoraux féminins **цам**.....XXIII
Joyau pectoral féminin **гюль**
Variétés de ceinture **кемер**.....XXIV

Joyau pour la tête **рахт**
Chaîne pour la tête **гухIар**.....XXV
Coiffe d'enfant. Chaussures **шумарар**.....XXVI
Chaussures **шаламар**. Chaussons **гивянар**.....XXVII
Femme âgée en manteau **кул**.....XXVIII
Homme âgé en manteau **кул**.....XXIX
Bâtiments anciens, village de Bourshag (Photo D.R.).....XXX
Bourshag, mur ancien.
Un troupeau descendant les pâturages
(Photos Rouslan Magomedov).....XXXI
Bâtiment, village de Shari
(Photo Ludmila Mazanaeva).....XXXII
Mosquée du village de Ritcha (Photo D.R.).....XXXIII
Sur le pont ancien (Photo D.R.).....XXXIV
Métier à tisser les tapis (Photo D.R.).....XXXV
Pain agoul (Photo Ludmila Mazanaeva).....XXXVI
Deux sœurs agoules (Photo D.R.).....XXXVII
Shaban Mazanaev.....XXXVIII
Couverture de l'abécédaire par
Shaban Mazanaev et son équipe, 1992.....XXXIX
Inscription coufique.....XL
Aladdin Garunov, sans titre
80 x 80 cm., résine (2012).....XLI
Aladdin Garunov, sans titre
151 x 100 cm., résine, tapis, toile (2010).....XLII
Aladdin Garunov, sans titre, installation
140 x 400 cm., luminaires, résine (2006).....XLIII
Aladdin Garunov, du projet « Zikr »
Collection Shalva Breus
230 x 170 cm., tapis, résine, acrylique (2009).....XLIV
(Reproductions des images avec l'autorisation de l'artiste)

Table des matières

Avertissement de l'éditeur..... 7
Introduction générale..... 9
Au sujet de l'auteur du livre..... 11
Généralités..... 12
Bourshag, typique et singulier..... 31

Première partie
Description de la langue. La langue agoule..... 37
L'écriture agoule..... 40
L'alphabet agoul. Phonétique..... 41
Système consonantique de l'agoul..... 42
Système vocalique de l'agoul. Variations vocaliques selon dialectes. Le groupe nominal..... 43
Les cas..... 44
Les adjectifs. Les postpositions. Les pronoms personnels. 45
Les possessifs. Les démonstratifs. Le verbe..... 47
Les préverbes. L'impératif. Le conditionnel..... 56
Le causatif et le factitif..... 57
La négation. L'interrogation..... 58
Les noms de nombres..... 60
Vocabulaire..... 61
Les dialectes de l'agoul..... 62
Conversation courante
Mots et expressions utiles..... 63
Salutations et présentations. Les demandes..... 64
Remerciements, excuses..... 65
Les adieux. Les déplacements. Les repas..... 66
Les achats. Les souhaits. Quel temps fait-il ?..... 67
S'adresser à... La santé..... 68
La nourriture. La météorologie. L'heure, le temps..... 69
Les problèmes de langue..... 70

Deuxième partie
Culture et traditions

Habitat agoul..... 71
Maisons traditionnelles..... 84
Foyer..... 90
Costume..... 103
Les parures..... 121
Vêtements modernes..... 125
Habit rituel et vêtements pour les enfants..... 127
Nourriture..... 131
Système de calcul temporel..... 148
Calendrier agraire..... 150
La médecine populaire..... 156
La météorologie populaire..... 164
L'astronomie populaire..... 168
Métrologie..... 170
Fêtes, jeux, loisirs..... 172

Textes agoul / français

Poésie..... 191
Chant rituel..... 193
La nuit du printemps..... 194
Lamentation. Invocation à la pluie..... 195
Invocation au soleil..... 196
Chants lyriques..... 197
Au sujet de la mère..... 198
Chants de mariage..... 199
À ma bien-aimée..... 200

Légendes

Fatima-la-montagne..... 201
Au sujet d'une lignée..... 202
Les locutions..... 203
Proverbes et dictons..... 205

Les contes

Le loup et la renarde..... 209
L'immortalité, parabole..... 211
Les dictons et présages populaires..... 215
Lexique agoul-français..... 217
Lexique français-agoul..... 241
Bibliographie..... 263
Illustrations (noir & blanc)..... planches II-XLI
Table des illustrations..... 267

Paris, 16 juillet 2015
kamil.tchalaev@wanadoo.fr

Langues

aux éditions L'Harmattan

Dernières parutions

ARABE (L') DANS TOUTES SES FORMES
Méthode d'initiation à l'écriture et à la lecture – DVD inclus
Kenanah Faisal
Préface de Michel Neyreneuf ; Calligraphies de Faisal Kenanah
Envie d'apprendre à écrire et à lire ces caractères qui semblent si mystérieux ? Curieux de connaître les bases de la langue arabe ? Ce manuel très simple et accessible à tous guide l'apprenant pas à pas et lui offre un suivi personnalisé grâce à 300 exercices filmés et corrigés. Il permet non seulement de maîtriser l'écriture et la lecture, mais également d'acquérir le vocabulaire, les expressions du quotidien et quelques proverbes illustrés en calligraphie. (DVD inclus).
(29.50 euros, 150 p.)
ISBN : 978-2-343-04590-0, ISBN EBOOK : 978-2-336-36437-7

DICTIONNAIRE THÉMATIQUE FRANÇAIS-TIBÉTAIN DU TIBÉTAIN PARLÉ (Langue standard)
Volume 2 : L'Homme, fonctions sensorielles et langage
Sous la direction de Anne-Marie Blondeau, Fernand Meyer, Françoise Robin, Namgyal Lhadze et Tenzin Samphel
Ce deuxième volume, consacré au vocabulaire lié à l'homme, traite du langage et des fonctions sensorielles. Il déborde la terminologie propre aux cinq sens de la tradition occidentale et fournit, quand cela est nécessaire, le sixième sens de la tradition bouddhique indo-tibétaine. Chaque terme français est proposé dans sa traduction en tibétain parlé et littéraire, et peut être suivi d'une glose linguistique, grammaticale ou sociologique. Les entrées sont complétées par des expressions apparentées et des proverbes.
(34.00 euros, 314 p.)
ISBN : 978-2-343-04396-8, ISBN EBOOK : 978-2-336-36410-0

PARLONS ABKHAZE – Une langue du Caucase
Malherbe Michel
L'abkaze a la réputation d'être l'une des langues les plus difficiles du Caucase, pourtant réputées pour leur complexité. On se souvient que l'Abkhazie, riveraine de la mer Noire, jadis partie intégrante de la Géorgie, est devenue indépendante après la guerre menée par la Russie en 1992. Toutefois, son indépendance n'a été reconnue que par quatre États : la Russie, le Nicaragua, le Vénézuela et Nauru.

comprend un dialogue, sa traduction, des points de grammaire, de vocabulaire, un exercice de traduction ou un exercice de grammaire. Les leçons enregistrées sur le DVD permettent d'apprendre à prononcer le plus correctement possible.
(29.00 euros, 288 p.)
ISBN : 978-2-343-01072-4, ISBN EBOOK : 978-2-296-53935-8

DICCIONARIO COMUNICATIVO DEL ESPAÑOL
Soy competente
Tiako Youadjeu Christian
Este libro es un conjunto integrado de saberes encaminados hacia el desarollo de la competencia comunicativa del aprendiz. Verdadera gramática en usa, este programa de estudios, que abarca los campos de la vida familiar y social, del bienestar, de la salud y del medio abiente, los mass media, de la comunicación, la vida económica y la ciudadanía, integra une plétora de elementos léxicos de uso frecuente y propicia así la habilidad discursiva en estos cinco ambitos imprescindibles de la vida social.
(Harmattan Cameroun, Coll. Harmattan Cameroun, 15.00 euros, 130 p.)
ISBN : 978-2-343-00926-1, ISBN EBOOK : 978-2-296-53916-7

PARLONS KABIYÈ
Togo
Roberts David
Le kabiyè est parlé par plus d'un million de personnes dans les monts des environs de la ville de Kara, dans le nord du Togo. Cet ouvrage fait partager la langue kabiyè et la culture qu'elle véhicule.
(Coll. Parlons…, 36.00 euros, 362 p.)
ISBN : 978-2-343-00026-8, ISBN EBOOK : 978-2-296-53597-8

PARLONS BALOUTCHE
Malherbe Michel, Naseebullah
Le baloutche est une langue indo-européenne proche du persan et parlée par près de 7 millions de personnes sur un vaste territoire, qui couvre 43 % de la surface du Pakistan ainsi qu'une province de l'Iran et une vaste zone au sud de l'Afghanistan. La langue est cependant rarement écrite, ce qui développe de nombreuses variétés dialectales. L'ouvrage a choisi un baloutche «moyen», compréhensible sur l'ensemble du domaine.
(Coll. Parlons…, 14.00 euros, 132 p.)
ISBN : 978-2-343-00069-5, ISBN EBOOK : 978-2-296-53126-0

DICTIONNAIRE TSIGANE
Dialecte des Sinté – français-tsigane /tsigane-français
De Gouyon Matignon Louis
Les Tsiganes établis en Europe de l'Ouest se donnent le nom de Sinté. Leur langue se trouve aujourd'hui menacée. Le but de cet ouvrage, témoignage historique mais aussi culturel, est de préserver, et dans un même temps de présenter au plus grand nombre, la grande diversité et la richesse de la langue des Sinté.
(25.00 euros, 246 p.)
ISBN : 978-2-336-00096-1, ISBN EBOOK : 978-2-296-50720-3

Peu connu, ce pays mérite d'être exploré, aussi bien pour sa langue que pour sa culture.
(Coll. Parlons, 22.00 euros, 226 p.)
ISBN : 978-2-343-04462-0, ISBN EBOOK : 978-2-336-36041-6

BÉTÉ (LE) PAS À PAS
Un livre pour apprendre à lire et à écrire le bété
Zoko Habib
Le bété est une langue africaine parlée dans le sud-ouest de la Côte d'Ivoire. Ce livre est un outil pratique et convivial pour apprendre le bété. Il offre un panorama important de la richesse de cette langue. L'apprentissage des sons est très progressif : de la lettre à la syllabe, de la syllabe au mot, du mot à la phrase, de la phrase au texte. Dans un style tonique, l'auteur met en scène l'alphabet bété accompagné d'illustrations en couleur pour donner plus de relief.
(15.00 euros, 80 p.)
ISBN : 978-2-343-04579-5, ISBN EBOOK : 978-2-336-35950-2

PARLONS MAYA CLASSIQUE
Déchiffrement de l'écriture glyphique (Mexique, Guatemala, Belize, Hondura)
Hoppan Jean-Michel
Forte de plusieurs millions de locuteurs, la famille de langue maya est l'une des principales familles de langues amérindiennes vivantes. C'est aussi celle dont on connaît le plus de témoignages écrits remontant à l'époque antérieure à l'arrivée des Européens en Amérique, transmettant ainsi de précieuses informations sur l'histoire précolombienne et sur les états anciens de la langue. Cet ouvrage est une introduction à la lecture des textes en maya classique et est enrichi d'un DVD : «Les Mayas, le calendrier et le 21/12/2012».
(Coll. Parlons…, 36.00 euros, 338 p., Illustré en couleur)
ISBN : 978-2-343-03546-8, ISBN EBOOK : 978-2-336-35948-9

PARLONS XOKLENG / LAKLANO
Langue indigène du sud du Brésil
Alves Junior Ozias
Cet ouvrage présente l'histoire d'indigènes du sud du Brésil, les Xokleng, qui s'appellent eux-mêmes les laklano, et qui furent chassés «comme des animaux» par des chasseurs connus sous le nom de burgeiros aux XIXe et XXe siècles. Ces indigènes ont inspiré la fondation du Service de protection des indigènes du Brésil (SPI). Sauvée par l'indigéniste Eduardo Hoerhann à partir de 1914, cette tribu de 536 individus vit aujourd'hui dans une réserve de la région de José Boiteux, à l'intérieur de Santa Catarina, au sud du Brésil.
(Coll. Parlons…, 25.00 euros, 250 p.)
ISBN : 978-2-343-03627-4, ISBN EBOOK : 978-2-336-35881-9

TAMOUL (LE) PARLÉ (DVD inclus)
Chanemougas Soundiram
Vous êtes débutant ou faux débutant ? Cette méthode de langue progressive a été conçue pour vous aider à lire et à parler le tamoul, ainsi que pour vous permettre de vous débrouiller dans toutes les situations de la vie quotidienne. Chaque leçon

PARLONS CORÉEN
(Édition revue et augmentée)
Malherbe Michel, Tellier Olivier
Premier ouvrage de la collection» Parlons», qui compte plus de 180 titres publiés à ce jour, cette édition élargie comprend un lexique coréen-français, indique comment procéder pour écrire les lettres du hangul avec l'informatique et s'enrichit de photos.
(Coll. Parlons..., 26.50 euros, 266 p.)
ISBN : 978-2-296-99095-1, ISBN EBOOK : 978-2-296-50116-4

PARLONS ROUTOUL
Caucase, Daghestan
Makhmudova Savetlana
Les Routouls sont un peuple du Daghestan, cette République caucasienne de Russie des bords de la mer Caspienne. Ils sont au nombre de 35 000 environ, mais les bons locuteurs de la langue sont peut-être seulement 20 000. Le routoul est apparenté au tchétchène. Ce n'est que l'une des quelque 40 langues du Daghestan, considérée par les Arabes comme la « montagne des langues ».
(Coll. Parlons..., 17.00 euros, 164 p.)
ISBN : 978-2-296-99107-1, ISBN EBOOK : 978-2-296-50225-3

INITIATION À L'ARABE PARLÉ AU MAROC
(Nouvelle édition)
Jalaly Az Eddine
Vous projetez d'apprendre l'arabe parlé au Maroc, niveau de langue employé pour les besoins de la vie de tous les jours (on parle d'arabe dialectal) ; l'objet de ce manuel est l'initiation à ce niveau. Pour le non-arabophone, l'apprentissage des deux niveaux (littéral et dialectal), bien entendu en fonction de ses besoins, s'impose comme une évidence. Destiné aux arabisants, étudiants ou confirmés, aux populations issues de l'immigration, aux expatriés européens, il permet également un travail en autoapprentissage. (CD inclus).
(35.00 euros, 288 p.) ISBN : 978-2-296-96810-3

GUIDE DE CONJUGAISON EN FANG
Akomo-Zoghe Cyriaque Simon-Pierre - Préface de Claver Bibang
Ce livre est un précis qui tente de simplifier l'art de conjuguer en fang. Il répond parfaitement à l'exigence qui consiste à mettre en place une série d'ouvrages scolaires et parascolaires dans le but de vulgariser la langue fang et la rendre plus accessible auprès des locuteurs. Voici un document pionnier dans les études linguistiques relatives à la langue fang en Afrique centrale.
(Coll. Harmattan Cameroun, 14.00 euros, 130 p.)
ISBN : 978-2-296-99263-4

L'HARMATTAN ITALIA
Via Degli Artisti 15; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN KINSHASA
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala
Kinshasa, R.D. Congo
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

L'HARMATTAN CONGO
67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamya Rue KA 028, en face
du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN MALI
Rue 73, Porte 536, Niamakoro,
Cité Unicef, Bamako
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082
poudiougopaul@yahoo.fr
pp.harmattan@gmail.com

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31
etien_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN BURKINA
Penou Achille Some
Ouagadougou
(+226) 70 26 88 27

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann
BP 45034 Dakar Fann
33 825 98 58 / 33 860 9858
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com
www.harmattansenegal.com

L'HARMATTAN BÉNIN
ISOR-BENIN
01 BP 359 COTONOU-RP
Quartier Gbêdjromèdé,
Rue Agbélenco, Lot 1247 I
Tél : 00 229 21 32 53 79
christian_dablaka123@yahoo.fr

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 120466 - Dépôt légal : juillet 2015 - *Imprimé en France*

Dans l'esprit heuristique de la collection « Parlons », voici un nouveau livre de la série des langues du Daghestan, Caucase. L'agoul* appartient au groupe lezguine, une des branches des langues nakho-daghestanaises. La population agoule, environ 30 000 locuteurs, se répartit dans une vingtaine de villages sur les hauteurs du Daghestan du Sud et quelques enclaves de la diaspora, en Russie (dont le Daghestan est la République la plus méridionale) ou ailleurs.

[*агъул чIал]

Le livre contient une description de la langue, des éléments de conversation courante, une section poétique (traduite phrase par phrase), et deux lexiques : agoul-français et français-agoul... La seconde partie de l'ouvrage s'attarde sur différents aspects culturels de la civilisation agoule dont certaines informations remontent aux temps anciens et d'autres à la période de l'URSS. De nombreuses illustrations sont regroupées sous forme de planches. Nous avons essayé de préserver autant que possible le style analytique particulier de l'auteur, en rendant hommage aux époques où l'amour de la langue locale et la fierté d'appartenance à un peuple minoritaire représentaient les valeurs intrinsèques que chaque homme et chaque femme avaient à cœur de transmettre aux jeunes générations.

Kamil Tchalaev
Musicien et culturologue
Co-fondateur de l'École Sauvage NALi
auteur de *Parlons lak* dans la même collection (2012)

***Shaban Mazanaev**, spécialiste incontesté de la langue agoule, est recteur de la faculté de philologie de l'université de l'État du Daghestan. Co-créateur de l'alphabet agoul dans les années 1990, il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de recherche et de dictionnaires sur cette langue.*

Illustration de couverture d'Aladdin Garunov, sans titre.

ISBN : 978-2-343-06512-0

32 €